



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

**Gide
et le cinéma**

N° 107
XXVIII^e ANNÉE — VOL. XXIII
JUILLET 1995

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 107

JUILLET 1995

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)
et
Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes
et le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au *BAAG*, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'*AAAG*, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE - VOL. XXIII, N° 107 - JUILLET 1995

Gide et le cinéma

C. D. E. TOLTON : Gide au cinéma.	377
François-Régis BASTIDE : <i>Avec André Gide</i>	411
Jean-Pierre BLEYS : Compléments à la filmographie de Marc Allégret.	415
* * *	
Maria WATROBA : L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa.	417
Pierre MASSON : Gide traducteur de Pouchkine.	441
*	
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXVI (18 janvier — 12 juin 1942).	449
*	
Le Dossier de presse du <i>Voyage au Congo</i> (V) : Robert de Saint Jean — Firmin van den Bosch.	475
*	
Lectures gidiennes : Richard Ellmann, <i>Oscar Wilde</i> [Bernard MÉ- TAYER]. — André Gide - Robert Levesque, <i>Correspondance</i> [Céline DHÉRIN].	481
Cl. M. : Chronique bibliographique.	493
VARIA.	499
Catalogue 1995 des publications de l'AAAG et du CÉG.	505
Cotisations et abonnements 1995.	513

ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE

Président : Claude MARTIN

Vice-Président : Daniel MOUTOTE

Secrétaire général : Henri HEINEMANN

Trésorier : Jean CLAUDE

Conseillers : Madeleine AMIOT-PÉAN, Daniel DUROSAY, Alain GOULET,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK

Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

Responsable : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES (Université Lumière, Lyon)

Directeur : Claude MARTIN

(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

Gide au cinéma

par

C. D. E. TOLTON

Tout lecteur du *Journal* ou de la correspondance publiée d'André Gide, ou des *Cahiers* de Maria van Rysselberghe sait que Gide était un cinéphile par excellence. Nous avons déjà dans les pages du *BAAG* recueilli la plupart de ses idées sur le cinéma que l'on pourrait qualifier d'une portée « théorique ¹ ». Ailleurs nous avons tracé l'histoire de ses tentatives d'être réalisateur — soit écrivain de scénarios soit fondateur d'une firme de production ². Actuellement nous abordons le sujet d'André Gide critique de films. Car Gide nous a laissé, éparpillé dans diverses sources — et quelquefois sans le savoir, — tout un panorama de commentaires sur des films particuliers, commentaires qui datent de mai 1920 à novembre 1950.

Donc nous exposons ici le dernier des trois rapports que Gide maintenait avec le cinéma : théorie, réalisation et critique. On voit de cette façon à quel point André Gide a pu exercer une influence sur les penseurs, le public et les créateurs de son temps, même si le cinéma est demeuré, somme toute, par rapport à ses autres activités artistiques et critiques, une préoccupation indiscutablement secondaire. Par ailleurs, en observant la fascination qu'exerçait le cinéma sur Gide et son cercle, on aura idée en même temps du rôle important que le septième art a joué dans la vie de certains intellectuels français de la première moitié du XX^e siècle.

1. C. D. E. Tolton, « Réflexions d'André Gide sur le cinéma », *BAAG* n° 93, janvier 1992, pp. 61-71.

2. C. D. E. Tolton, « André Gide et le cinéma », *CinéMémoire*, catalogue du 3^e Festival de Films retrouvés / Films restaurés, Paris : Cinémathèque Française, 1993, pp. 198-202.

Pour bien encadrer notre sujet, nous discutons tout d'abord des habitudes et même des manies d'André Gide par rapport au cinéma. On aura tôt fait de constater que quelques-unes des anecdotes racontées par ses amis sont bien amusantes. Mais aussi drôles puissent-elles paraître, il faut se rappeler que Gide prenait constamment au sérieux l'art du cinéma. Tout son respect et toutes ses espérances pour cet art seront mis en évidence quand nous présenterons et analyserons ses commentaires sur 137 films de sept pays différents.

Notre étude est suivie d'un répertoire détaillé des films vus et mentionnés par André Gide. Nous identifions avec un chiffre la place du film dans la liste chronologique. Les chiffres (entre parenthèses) servent à aider la recherche des films quand on rencontre le titre dans le texte de notre étude. Toutes les références aux sources des commentaires de Gide se trouvent dans ce répertoire de films. Le répertoire est accompagné d'un index des metteurs en scène cités dans le répertoire, ce qui permettra au lecteur de trouver facilement les auteurs mentionnés qui sont, à ce titre, groupés selon le pays d'origine des films nommés.

*

Impossible de dire à quelle date André Gide vit son premier film. On sait que vers le moment où les frères Lumière lançaient leurs programmes, André Gide se mariait, et que sa jeune épouse extrêmement réservée n'était pas d'un caractère à vouloir s'aventurer spontanément dans le monde plutôt forain où on visionnait les petits films de l'époque. Mais on sait aussi que, enfant, le petit André avait eu grand plaisir à découvrir, grâce à son père, un homme à l'esprit ouvert, le monde des spectacles populaires. Il est donc bien douteux que Gide ait longtemps hésité à regarder de près ce nouveau phénomène. Il est possible même de supposer qu'un peu plus tard, au tout début du siècle, Gide aurait pu voir des films, sans doute vite oubliés, dans les quartiers « populaires » de Paris qu'il fréquentait le soir avec son ami Henri Ghéon³. Ces quartiers, devenus familiers, n'offraient plus aucun obstacle à la satisfaction de sa curiosité personnelle.

En tout cas, c'est dans le contexte du cinéma comme divertissement populaire que nous trouvons la première mention de cet art dans les œuvres publiées d'André Gide. Dans une lettre à Paul Valéry, datée de Gênes le 16 mars 1908, Gide confesse qu'il a passé deux heures, la veille, dans quelques établissements de cinématographe populaire. « Mais à quoi », demande-t-il, « s'amusait ici le *popolo*, avant Edison⁴ ? » On

3. V. *Correspondance* Ghéon-Gide, éd. Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes, Paris : Gallimard, 1976, 2 vol., *passim*.

4. *Correspondance* Gide-Valéry, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955,

peut bien imaginer en effet la joie avec laquelle le peuple de Gênes accueillait ces courts-métrages sans doute peu professionnels ! Gide se considérait évidemment plus sophistiqué que les autres spectateurs à la séance.

Les spectateurs continuaient d'intéresser Gide. Mais ce n'était plus simplement le bas peuple qu'attirait le nouveau cinéma sonore. En septembre 1930, dans un cinéma de Nice, la stupidité de la conversation de ses voisins, des personnes pourtant *distinguées* qui lui semblaient être les gens pour lesquels on tournait les films de l'époque, l'attrista⁵. Pareillement, à une projection de *Son Homme* (Tay Garnett, 1930, Film n° 37), Gide et Robert Levesque furent étonnés d'entendre rire à gorge déployée le public pendant une séquence qui les avait fait pleurer.

Sa vie durant, Gide ne cessa point de se préoccuper des conditions de visionnement au cinéma. Surtout aux rares moments où sa femme l'accompagnait à une séance. Maria van Rysselberghe, sa confidente privilégiée, sa voisine, sa chroniqueuse et sa plus fréquente « compagne de cinéma », raconte qu'une fois en 1925, alors qu'il avait voulu amener Madeleine voir le film de Buster Keaton, *Les Lois de l'hospitalité* (Film n° 6), Gide lui avait demandé d'arriver de bonne heure à la salle pour se procurer les meilleures places. À son avis, ces « meilleures places » se trouvaient « au milieu, pas trop loin, pas trop près » de l'écran. Par ailleurs, Gide désirait que ceux qui l'accompagnaient au cinéma fussent prêts à y trouver un plaisir identique au sien. Ils devaient se présenter avec un esprit disponible, et réagir de préférence en versant des larmes ou en laissant entendre un rire aux mêmes moments que lui. Malheureusement, au film de Keaton, Madeleine Gide, tout en restant polie, ne partagea pas la joie des autres. D'une part, elle préféra un court-métrage documentaire, *Les Profondeurs de la mer*, et en outre, elle s'inquiétait de ne pas pouvoir retrouver à la sortie la petite femme de chambre qu'elle avait gentiment invitée à les accompagner. Il est peu surprenant alors que, même avant son installation permanente à Cuverville, Madeleine Gide n'ait pas souvent accompagné son mari au cinéma⁶.

La liste d'autres personnes qui, selon notre documentation, accompa-

p. 415.

5. Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1939, pp. 1012-3.

6. Le seul autre film que nous sachions que Madeleine Gide a vu avec son mari est *Voyage au Congo* (Marc Allégret, 1927), film documentaire où la participation de Gide a été d'une importance capitale (v. film n° 8).

gnèrent Gide au cinéma est impressionnante. On trouve parmi eux, par exemple : Jacques Copeau, Eugène Dabit, Françoise Giroud, Julien Green, Roger Martin du Gard, André Ruyters, Robert de Saint Jean, Jacques Schiffrin et Jean Schlumberger, aussi bien que tout le cercle de la rue Vaneau : Marc Allégret, Pierre Herbart, Jean Lambert, la Petite Dame, Élisabeth van Rysselberghe et Catherine Gide. Robert Levesque aimait aussi l'accompagner quand il le pouvait. Après la séance, celui-ci se plaisait souvent à décrire la réaction de Gide et, le cas échéant, à enregistrer ses commentaires dans son propre journal ⁷. C'est le journal de Levesque qui nous fournit après les *Cahiers de la Petite Dame* les références les plus nombreuses à Gide au cinéma. Quant à Marc Allégret, devenu le cinéaste en résidence de la rue Vaneau, il accompagna assez peu au cinéma celui qui, plus qu'aucun d'autre, avait encouragé sa carrière. Il était trop occupé. Mais il n'y a aucune raison d'avoir pitié d'un Gide vieillissant, qu'on s'imagineraient en train de fréquenter, solitaire, les salles de cinéma. Ses compagnons étaient bien nombreux, répétons-le, et les moments tel celui que décrit Claude Mauriac, où Gide entrait dans plusieurs cinémas le même jour pour échapper à sa solitude semblent avoir été très rares ⁸. C'était plutôt avec l'anticipation du cinéphile que Gide allait au cinéma — même seul.

Grâce aux *Cahiers de la Petite Dame*, nous connaissons la façon habituelle dont Gide choisissait un film. On sait qu'il arrangea des séances particulières pour au moins trois films qu'il considérait d'une portée spéciale (Films n^{os} 8, 21 et 29). Mais plus souvent, c'était un simple caprice qui lui faisait inviter sa voisine — toujours disponible, semble-t-il, — à aller voir un film, très peu de temps avant la séance. Quelquefois Gide avait déjà entendu parler du film grâce à un ami. À d'autres moments, il avait lu une annonce dans un journal. Souvent, cependant, son choix tombait sur un film dont on ne savait rien du tout — il s'agissait simplement de satisfaire l'envie d'aller au cinéma. Quelques minutes plus tard, la Petite Dame et lui montaient dans un taxi et se rendaient rapidement à la salle de cinéma qui pouvait être dans n'importe quel arrondissement. Nous savons que Gide passait souvent plusieurs jours de suite à essayer de satisfaire sa faim insatiable de cinéma ⁹. Il n'était pas rare qu'il aille

7. Resté inédit jusqu'à sa publication dans le *BAAG* depuis 1983.

8. Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, Paris : Albin Michel, 1951, p. 13.

9. *Correspondance* Gide-Martin du Gard, éd. Jean Delay, Paris : Gallimard, 1968, t. I, p. 555.

voir deux ou trois films le même jour¹⁰.

Évidemment, en tant que simple amateur du cinéma, Gide n'avait aucunement l'obligation de voir, comme c'est le cas pour un critique professionnel, tous les films qui sortaient. D'ailleurs, si pendant la période de l'entre-deux-guerres Paris offrait probablement dans ses salles une plus grande diversité de films internationaux que n'importe quelle autre ville au monde, Gide, en grand voyageur qu'il était, ne se trouvait pas toujours dans la capitale française. Par ailleurs, pendant la guerre, son choix de films fut longtemps limité par ce qui était distribué en Afrique du Nord. Après la guerre, au moment où on voyait sortir à Paris une multitude de films étrangers qu'on n'avait pas encore eu la possibilité de voir, il aurait été curieux que même un mordu du cinéma tel qu'André Gide — par ailleurs déjà fort âgé — eût pu en voir un très grand nombre. De fait, le choix des films qu'a vus André Gide est le résultat du hasard autant que de ses préférences.

Il est pourtant intéressant d'essayer d'expliquer une des lacunes les plus frappantes de notre répertoire de films que mentionne Gide. Pourquoi, par exemple, l'homme qui fut brutalement bouleversé par le *Scarface* de Hawks (Film n° 45) ne mentionne-t-il pas les « films noirs » américains des années 40 qu'admiraient tellement les spectateurs et les critiques parisiens ? Ne les aurait-il pas vus ? Les avait-il vus, mais sans s'y intéresser ? Il est permis de soupçonner que pendant quelques années il en a vu plusieurs — sans les aimer, et que pour cette raison il a probablement cessé de les choisir ou du moins d'en faire mention. On sait que le film noir est un genre que caractérise (entre autres éléments) la complexité de ses intrigues. C'est grâce à Anne Heurgon-Desjardins que nous apprenons que pendant son séjour à Alger, Gide a éprouvé « une véritable angoisse » en discutant les « nombreux films policiers qui nous venaient d'Amérique » à cause de « son incapacité à identifier les personnages — le mari de l'amant, le policier de l'assassin, etc. ¹¹ ».

Cette observation soulève le problème général de la compréhension qu'avait Gide de certains films qu'il voyait. Même dès les années trente, Gide avait de la peine à suivre le scénario de certains films¹². Vers la fin

10. V. le témoignage de Claude Mahias dans *Hommage à André Gide*, *La NRF*, nov. 1951, p. 317.

11. Anne Heurgon-Desjardins, « Gide à Alger », *Entretiens sur André Gide*, sous la dir. de Marcel Arland et Jean Mouton, Paris-La Haye : Mouton & Co, 1967, p. 4.

12. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, 1973-77, 4 vol., t. II, p. 95.

de sa vie, il est certain que le problème n'avait pas diminué¹³. Mais en même temps, on sait aussi que Gide resta jusqu'à sa mort d'une intelligence lucide et même éblouissante. D'ailleurs, deux lettres qu'il écrivit à Claude Mauriac, en 1947, révèlent que Gide avait été assez perspicace en voyant deux fois le *Henri V* d'Olivier (Film n° 124) pour remarquer que la version vue la deuxième fois (en France) n'était pas la même que celle qu'il avait déjà vue à Beyrouth. Robert Levesque venait de vérifier pour lui que dans la version distribuée en France, une scène particulièrement désobligeante pour les Français (où la Cour de France paraît futile et arrogante) avait été supprimée¹⁴. Il est donc possible de conclure que Gide pouvait être un spectateur très attentif et que ce n'était que quand il s'agissait d'un scénario bien complexe qu'il avait de la peine à suivre certains films. Et il n'était pas le seul à souffrir de ce problème. Après tout, même les écrivains du scénario du *Grand Sommeil*, film noir de Howard Hawks (1945), n'avaient pas réussi à s'expliquer un des nombreux meurtres qui y sont commis, ce qui ne les avait pas du tout consternés.

Évidemment les films que nous savons vus par Gide ne sont qu'une petite proportion de tous ceux qu'il a vus, en réalité. Allant au cinéma la plupart du temps pour se détendre et se divertir, Gide a regardé des centaines de films sans jamais éprouver le besoin de les commenter, voire d'en faire mention. Pareillement, ni la Petite Dame ni Robert Levesque ne notaient le film dont la banalité avait vraisemblablement découragé toute discussion. Par exemple, dans son cahier, après quelques journées passées avec Gide au cinéma, la Petite Dame ne retient qu'un seul film qu'elle considère digne de mention, *Edward my Son*, de George Cukor (1949, film n° 135¹⁵).

Dans le numéro spécial de *La Nouvelle Revue Française d'Hommage à André Gide*, publié en novembre 1951, il est fascinant de remarquer combien de personnes ont, par hasard, fait allusion à leurs souvenirs de Gide au cinéma. Blaise Allan se rappelle, par exemple, que, lorsque Gide, qui était alors à Neuchâtel, a appris qu'on lui avait accordé le prix Nobel, c'est au cinéma qu'il se rendit pour éviter « des curiosités intempestives » que pourrait provoquer la nouvelle annoncée par la radio (p. 53). (Allan ajoute qu'à l'entr'acte, Gide a refusé de rester à sa place et qu'il s'est promené dans le vestibule, où il était heureux d'être reconnu...) Richard Heyd raconte un incident à Ascona — « Un poisson d'avril, 1948 », — incident dont Jean Lambert et lui-même avaient été responsa-

13. Jean Lambert, *Gide familial*, Paris : Julliard, 1958, p. 157.

14. Cl. Mauriac, *op. cit.*, pp. 282-3.

15. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 187.

bles — au grand plaisir, heureusement, de Gide (pp. 319-23). Ils lui avaient annoncé, le matin, que le confesseur de Paul Claudel cherchait à le voir pour une entrevue particulière le soir même. Étonné, Gide s'est dit très content de recevoir ce prêtre et il passa toute la journée à se préparer à l'accueillir. Le seul aspect de la visite qui le gênait était que cette entrevue aurait lieu l'unique soir de la semaine où le cinéma d'Ascona était ouvert. Il risquait donc de manquer une séance. Finalement, après le dîner, quand aucun prêtre ne s'est présenté, Heyd et Lambert ont expliqué à Gide leur plaisanterie assez tôt pour lui permettre d'arriver à la salle — en rigolant toujours — à temps pour le début de la projection. Tout était pardonné, paraît-il, puisqu'il n'avait pas manqué le film. Jean Lambert confirme cette histoire dans son *Gide familial* (p. 101). Dans le même livre, Lambert décrit Gide, pendant un de ses derniers étés, somnolent dans la voiture devant la porte d'un cinéma de Positano, ne voulant pas manquer la séance, tandis que ses compagnons se baignaient sur la plage (p. 169).

Jean Delay parle, de son côté, de l'enthousiasme dont Gide avait fait preuve après avoir vu un film d'aviation, en février 1949 (*Hommage*, p. 364). Béatrix Beck décrit le ton craintif avec lequel Gide l'invita chez lui en janvier 1950, avec sa fille de treize ans : il ne voulait pas priver la jeune fille d'une sortie, surtout d'une sortie au cinéma (p. 327). Enfin, Giacomo Antonini se souvient d'un chaud dimanche soir de l'été 1950 où il avait trouvé Gide assis dans un cinéma des Champs-Élysées à un moment où l'octogénaire prétendait être très fatigué et seulement de passage à Paris, incapable de rencontrer qui que ce soit. Antonini lui avait fait part de sa surprise, et Gide, souriant d'un air coupable, lui dit : « Ne m'en veuillez pas. Je n'ai pas pu résister » (p. 64). Quel contraste avec la réaction qu'il aurait sans doute eue si on l'avait découvert immergé dans ce que Larbaud appelait « ce vice impuni, la lecture » ! Il est intéressant de remarquer que pour ce vieil écrivain de renommée mondiale, qui se vantait ouvertement d'autres « péchés », le cinéma pouvait toujours sembler une activité frivole et honteuse. Évidemment les Français de 1950 pouvaient considérer qu'une soirée passée au cinéma n'était pas digne de gens « sérieux ».

C'est Roger Martin du Gard qui a raconté les anecdotes les plus amusantes concernant le comportement de Gide dans une salle de cinéma. Selon Martin du Gard, la manie qu'avait Gide de se mettre à l'aise, de ne pas avoir froid, d'éviter les courants d'air, pouvait l'emporter sur l'intérêt qu'il prenait à voir un film (du moins un film médiocre) et aussi parfois sur les bienséances :

Au cinéma, il est constant qu'il change trois ou quatre fois de place au cours

de la séance, pour s'éloigner d'un radiateur, ou au contraire s'en rapprocher ; ou pour fuir la proximité de quelque porte de secours, qui, si elle s'ouvrait éventuellement, pourrait donner passage à un insidieux vent coulis. Je me souviens d'un jour, où, pendant la projection d'un film, au cinéma Récamier, il m'a emprunté un mouchoir ; la lumière revenue, quelle n'a pas été ma surprise de retrouver mon mouchoir noué aux quatre coins et transformé en serre-tête, au grand amusement des voisins. Un autre jour, à Nice, dans le noir, il m'a glissé à l'oreille qu'il avait eu la fâcheuse précaution de se munir de deux caleçons superposés : "Si seulement vous consentiez à m'aider un tant soit peu, cher... À la faveur de l'obscurité, peut-être ne serait-il pas impossible, très discrètement..." J'ai dû le menacer de le planter là s'il persévérait une seconde de plus dans l'intention saugrenue de se déculotter en tapinois ¹⁶...

Il faut remarquer que ces incidents racontés en 1937 ne sont pas les actes d'un vieillard sénile mais plutôt ceux d'un écrivain dont les idées politiques et littéraires étaient toujours écoutées avec respect à travers le monde.

*

Les films français commentés par Gide ne sont pas les plus nombreux. Cet honneur appartient au cinéma américain. Mais quelques-uns des films qu'il a le plus aimés sont français. L'indication la plus sûre de son admiration pour un film est évidemment une tentative de revoir le même film à plusieurs reprises. *Jean de la Lune* (Film n° 28) mérita au moins cinq visions, et peut ainsi se glorifier d'avoir été probablement le film français préféré d'André Gide. Celui-ci a aussi revu plus d'une fois certains films de Marc Allégret. Mais il est impossible de dire si Gide a été tout à fait impartial vis-à-vis des films de celui qui lui était si cher. Ce qui est pourtant frappant, c'est la lucidité avec laquelle Gide a pu constater que des films d'Allégret comme *Fanny* (1932, film n° 46) et *Lac aux dames* (1934, film n° 62) — généralement jugés parmi ses meilleurs — souffraient du conformisme de leur genre ou de leur scénario conventionnel, ce qui avait précisément empêché le cinéaste de tourner un film personnel ou profond.

René Clair et Jean Renoir sont parmi les réalisateurs français « classiques » les plus respectés par les historiens de cinéma. Mais l'opinion de Gide concernant leurs films ne paraît pas toujours orthodoxe. Dans le cas de Clair, bien que Gide ait commencé par louer excessivement *Sous les toits de Paris* (1930, film n° 25), en déclarant : « Sans doute un des meilleurs films français ; peut-être le meilleur », il a bientôt trouvé *Le Dernier Milliardaire* (1934, film n° 66) « bien mauvais », et plus tard *La*

16. Martin du Gard, *Notes sur André Gide*, in *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1966, t. II, p. 1408.

Beauté du diable (1950, film n° 133) « très décevant ». La Petite Dame nous révèle que Gide disait de René Clair que « c'est le Jules Romains du cinéma, du tout cuit, du bien fabriqué ¹⁷ ». Quant au cas de Renoir, tout en admirant *Toni* (1935, film n° 79) et *La Grande Illusion* (1937, film n° 93), et se déclarant prêt à lui accorder les droits de tourner *La Séquestrée de Poitiers*, Gide a osé juger indigne de lui *Les Bas-Fonds* (Film n° 92), film pourtant couronné du prix Louis-Delluc en 1936. Ce qui nous frappe aujourd'hui c'est que ces jugements s'accordent probablement mieux avec ceux des historiens de notre temps qu'avec ceux des contemporains de Gide. Du moins en ce qui concerne les films eux-mêmes.

Gide mentionne trop peu de films de chacun des autres cinéastes français pour nous permettre de généraliser ce qu'il pensait de leur art. Une exception toutefois : Pierre Chenal. Gide a accordé à trois films de celui-ci une faible note. « Exécrable », va-t-il jusqu'à dire au sujet de deux d'entre eux (Films n°s 74 et 107). Et du bien estimé *Pépé le Moko* de Julien Duvivier (1937, film n° 91), il a dit : « je n'aimais guère ¹⁸. » Sa réaction devant *Le Sang d'un Poète* de Jean Cocteau (1932, film n° 36) : « inouï, tout est inouï » porte sur la personnalité publique de Cocteau lui-même, qui avait fait un discours avant la projection, autant que sur ce film extraordinaire. L'observation de la Petite Dame évidemment partagée par Gide, à savoir que *Les Gaietés de l'escadron* (Maurice Tourneur, 1932, film n° 101) est du « genre qui nous fait rire et pleurer à la fois ; rien de plus typiquement français », démontre ce que Gide considérait être l'essence du cinéma français, un bon mélange de comédie et de mélodrame. En effet, il est vrai que ces deux genres, même séparés, méritent souvent son éloge — peu importe le pays d'origine du film. Très souvent, c'est le mot « émouvant » dont se sert la Petite Dame pour décrire leur satisfaction après avoir vu un film. Et parmi les acteurs français qui semblent leur avoir apporté le plus grand plaisir, nous reconnaissons des noms connus pour leurs rôles dans les deux genres, la comédie et le mélodrame : Fernandel ¹⁹, Louis Jouvet, Jean-Louis Barrault, et surtout

17. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 184.

18. Paul Renard suggère que c'est par élitisme que Gide n'apprécie guère ni *Pépé le Moko* ni *Les Bas-Fonds*, œuvres dont l'action se déroule dans des milieux marginaux (« Quand André Gide et Julien Green vont au cinéma », *Roman 20-50*, n° 15, mai 1993, p. 99). L'article fort intéressant de Renard se limite à une discussion du rapport de Gide avec le cinéma tel qu'on le trouve exclusivement dans le *Journal*.

19. L'admiration pour Fernandel qu'avait exprimée Adrienne Monnier (la propriétaire bien connue de la Maison des Livres) a fait dire à Gide : « Quoi ! vous aimez Fernandel... Quelle joie ! je me dilate en vous en entendant parler si

Raimu qui reçut des félicitations de Gide pour plusieurs rôles.

Les films américains que mentionne Gide ne sont pas seulement les plus nombreux mais ce sont aussi ceux qui reçoivent habituellement la critique la moins négative. Son enthousiasme le plus constant est pour les films de Chaplin ; il en mentionne quatre. Son admiration pour le cinéma comique américain se reflète également dans son éloge de Buster Keaton et des Marx Brothers. Il reconnaît souvent les mérites de films de George Cukor, de Howard Hawks et de King Vidor. Il est surtout sensible aux charmes des jeunes acteurs qui le font pleurer comme dans *The Kid* (Chaplin, 1921, film n° 3) ou *The Champ* (King Vidor, 1931, film n° 47). Il admire aussi les beaux indigènes des films de Robert Flaherty. Au sujet de *Moana* (1926, film n° 7), il dit : « je n'ai rien vu de plus voluptueux », et Robert Levesque explique par ailleurs, à propos de *Tabou* (Flaherty et F. W. Murnau, 1931, film n° 35) : « Gide ne se lassait pas de me donner des coups de coude. Très excités tous deux par l'île de Borabora où se déroulait le film. Chacun des nombreux figurants était si excellentement choisi qu'on ne savait pas lequel regarder... ». Gide est aussi « emballé de Lillian Gish » dans *Les Deux Orphelines* (D. W. Griffith, 1921, film n° 5). En revanche, il est « accablé par [...] le crispant maniérisme » de Mary Pickford, une autre des plus grandes vedettes du cinéma muet américain (Film n° 1). Nous avons déjà mentionné à quel point Gide fut bouleversé par certains films d'une grande force émotive du début des années trente — comme *Scarface* (Hawks, 1932) et *Je suis un évadé* (Mervyn Le Roy, 1932, film n° 51). Ces deux films avaient comme acteur principal Paul Muni, qui était aussi la vedette de *Visages d'Orient* (Sidney Franklin, 1937, film n° 94), que Gide admirera quelques années plus tard. Muni serait, semble-t-il un de ses acteurs préférés du cinéma américain ; parmi les autres, mentionnons Greta Garbo, Paul Robeson, Ruth Chatterton, et le Spencer Tracy d'*Edward my Son*. Voilà certainement une liste peu conventionnelle !

Les films américains que Gide a mal accueillis sont rares. Nommons, cependant, *Raspoutine* (Richard Boleslavski, 1932, film n° 43), que lui et la Petite Dame ont trouvé « pas fameux » et *L'Étoile du nord* (Lewis Milestone, 1943, film n° 117), également considéré « d'une banalité exaspérante ». Puisque Gide et la Petite Dame avaient l'habitude de se taire s'il s'agissait d'un film « banal », ces deux films ont dû les décevoir particulièrement. Dans le cas du premier, on peut imaginer que c'était encore une fois le « maniérisme » du jeu des trois Barrymore qui aurait pu les

gêner. Dans le deuxième, l'in vraisemblance des jeunes acteurs américains obligés d'interpréter des Russes dans un scénario où tout était prévisible, a déplu à presque tous les critiques de l'époque. En revanche, un autre film, où il s'agit d'héroïsme en Norvège, a mérité une louange que l'on pourrait facilement qualifier d'excessive de la part de Gide. Un film peu remarqué à l'époque de sa distribution initiale, et tout à fait négligé par les historiens plus récents, *Nuit sans lune* (*The Moon is Down*) est une adaptation du roman de John Steinbeck, tourné par Irving Pichel en 1943 (Film n° 116). Très peu de temps après avoir vu le film, Gide lut le roman de l'écrivain américain et préféra le film, dont il aimait surtout « l'exactitude psychologique ».

La question de l'adaptation de romans à l'écran revient par intervalles dans la critique de Gide de certains films pertinents. En général, son attitude est généreuse. Puisqu'il reconnaissait que les adaptations cinématographiques sont de nouvelles créations artistiques, il pouvait sans peine pardonner l'infidélité à sa source d'un réalisateur comme Clarence Brown dans son adaptation d'*Anna Karénine* (1935, film n° 81). Ce qui était, à ses yeux, nécessaire, c'était un *respect* pour la matière adaptée. Gide pouvait donc accepter assez facilement les changements que le film de Jean Delannoy apporta à sa propre *Symphonie pastorale* en 1946 (Film n° 119). Mais dans le cas d'un film qui ne respecte à aucun degré l'esprit de sa source littéraire, Gide peut se montrer sans pitié. Par exemple, la Petite Dame et lui ont condamné en des termes non équivoques l'adaptation allemande des *Frères Karamazov* (Fédor Ozep, 1931, film n° 102), qu'ils jugent « bien bien mauvais, [car] rien ne surmaje du roman réduit à un fait divers ».

L'évolution des sentiments de Gide concernant le cinéma allemand est dramatique. Il a commencé par détester résolument les films expressionnistes de Fritz Lang et de F. W. Murnau, maintenant considérés — ainsi qu'à leur origine — comme des chefs-d'œuvre. Gide a trouvé *Metropolis* de Lang (1926, film n° 9), par exemple, « d'un mauvais goût parfait et colossalement stupide », et *Nosferatu* de Murnau (1922, film n° 15) a mérité une page de sa prose la plus critique. Sa réaction négative se comprend mieux quand on se rappelle que Gide, qui appréciait plus que tout la vraisemblance psychologique, avait affiché peu de patience devant ces films fantastiques qu'il pouvait aussi considérer prétentieux. Dans ces deux films, Gide pouvait voir de bons exemples d'œuvres artistiques où leur créateur avait permis que le style l'emporte sur la pensée. Dans toute l'esthétique de Gide, il n'y avait pas de péché plus condamnable.

Deux autres films allemands que Gide a trouvés plus intéressants sont *Mädchen in Uniform* de Carl Froelich et Leontine Sagan (1931, film n°

41) et *Une Tragédie dans la mine (Kameradschaft)* de G. W. Pabst (1931, film n° 80). Dans le premier, le thème du lesbianisme (supposé dans une école de jeunes filles), et dans le second, celui de la fraternité virile, étaient vraisemblablement de nature à lui plaire. Mais son film allemand favori était certainement le charmant *Émile et les détectives* (Gerhardt Lamprecht, 1931, film n° 42), qu'il revit à maintes reprises. Des films documentaires de Leni Riefenstahl, pleins de belles images de corps de jeunes hommes, lui avaient plu pendant les années trente pour les mêmes raisons que les films de Flaherty, mais tout de suite après, des films de propagande allemande lui firent exprimer un dédain peu équivoque : « C'est proprement intolérable », disait-il ²⁰.

C'est un film muet de l'Allemand Joe May, *Le Chant du prisonnier (Heimkehr)*, 1928, film n° 19) qui a inspiré à la Petite Dame une observation très révélatrice concernant Gide et le cinéma. Gide et Élisabeth van Rysselberghe, qui avaient tous les deux vu le film — mais pas ensemble — y avaient réagi d'une manière tout à fait opposée. Ayant écouté leur discussion, la Petite Dame écrivit : « Je n'arrive pas à me rendre compte du tout du critérium de ses jugements quand il parle du cinéma ; tantôt il n'envisage que les côtés techniques, éclairage, présentation, etc., tantôt il a des exigences de littérateur et, le plus souvent, il se laisse prendre par le sujet et le jeu des acteurs, et consent à être ému et à admirer un film qu'il trouverait détestable comme pièce ²¹. » Quand elle lui fit part de ses observations, Gide se rétracta en se déclarant tout de suite d'accord. « C'est sans doute », ajouta-t-il, « la preuve de la piètre estime en laquelle je tiens le cinéma et tout art populaire en général. »

Inévitablement, Gide s'intéressait au cinéma soviétique même avant son voyage en U.R.S.S. Son intérêt était, bien sûr, autant politique qu'esthétique. En effet, on trouve chez Gide très peu de commentaires sur l'art des réalisateurs soviétiques, à l'exception de celui d'Alexandre Dovjenko dans *La Terre* (1930, film n° 33), dont nous savons, grâce à la Petite Dame, qu'il admirait les photographies et les acteurs. Son estime pour *La Fin de Saint-Pétersbourg* (Vsevolod Pudovkin, 1927, film n° 21), film censuré pour exploitation générale en France, lui fit arranger avec Marc Allégret une séance spéciale, bien réussie, au Théâtre du Vieux-Colombier en février 1929. Mais tout ce que nous savons des grands films de Sergei Eisenstein, *Le Cuirassé Potemkine* (1925, film n° 68), et *La Ligne générale* (1929, film n° 69), c'est que Gide les a suffisamment aimés pour

20. Gide, *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1954, p. 106.

21. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 396.

vouloir les revoir. Pendant sa visite en U.R.S.S., Gide fit la connaissance d'Eisenstein, qui se moqua devant son nouvel ami de la campagne anti-formaliste des officiels soviétiques. Après la publication du *Retour de l'U.R.S.S.*, Eisenstein prit le parti contraire de Gide²². Le film de Dziga Vertov, *Trois Chants sur Lénine* (1934, film n° 73), sembla à la Petite Dame et à Gide « excellent », « émouvant », mais « au point de vue cinématographique, on a vu de là-bas [de l'U.R.S.S.] aussi bien et mieux ». Plusieurs autres films soviétiques que vit Gide restent sans identification précise dans les œuvres publiées — à cause, semble-t-il, de leur lourdeur ou de leur manque de finesse artistique²³. Mais en général, Gide admirait le cinéma soviétique des années 30 beaucoup plus que la littérature qu'on produisait alors en Russie. Il parla de la qualité exceptionnelle de ces films dans le discours qu'il fit à Moscou aux travailleurs de la cinématographie soviétique²⁴. Ce discours contenait probablement, entre autres idées, les pensées que nous trouvons reproduites dans *Le Cinéma en U.R.S.S.* (1936). Dans ce petit texte, Gide attribue la profondeur et la sincérité du cinéma soviétique au travail *collectif* et à la joie *collective* de tous les participants à la réalisation de chaque film²⁵.

Il n'y a que trois autres pays représentés dans le panorama de films discutés par André Gide. Pour les films britanniques fort littéraires d'Anthony Asquith et de Leslie Howard (*Pygmalion*, Asquith et Howard, 1938 et *Pimpernel Smith*, Howard, 1942, films nos 104 et 123) et de Laurence Olivier (*Henri V* et *Hamlet*, films nos 124 et 128) il a exprimé une admiration considérable. Il se peut que la Petite Dame et Gide n'aient vu qu'un seul film du néo-réalisme italien, mais ce film, *Allemagne année zéro* (Roberto Rossellini, 1948, film n° 130) leur semblait « émouvant et bien joué ». Reste enfin ce curieux film japonais *Den'en Kokyôgaku* (1938, film n° 105) qui fut la première adaptation de *La Symphonie pastorale*, dont, aux dires de la Petite Dame, les « images et acteurs sont excellents dans l'ensemble » — bien que, suggère-t-elle, très peu reste du roman.

*

22. Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne : Éd. Tillier, 1983, pp. 112, 132, 197.

23. V., par exemple, Robert Levesque, « Journal inédit », *BAAG* n° 59, juil. 1983, pp. 355-6.

24. V. Maurer, *op. cit.*, p. 44.

25. V. Gide, « L'Art cinématographique soviétique », dans Alexandre Yakovlevich Arosev, éd., *Le Cinéma en U.R.S.S.*, Moscou : VOKS, 1936, pp. 262-3.

Après avoir parcouru ces nombreuses réflexions sur 137 films de sept pays, on est d'abord un peu mystifié par ce qu'il faut dire de leur importance. Eclectiques et impressionnistes, ces réflexions ne présentent à première vue aucune unité générale. Mais, quand elles sont placées dans le contexte d'une époque où la critique du cinéma, comme nous la connaissons, n'existait pas, leur importance historique, leur perspicacité, leur originalité même, deviennent claires. Car après tout, spectateur indépendant, Gide émettait ses jugements intelligents pendant les années où la plupart d'autres spectateurs et « critiques » ne cherchaient rien d'autre dans un film qu'une histoire intéressante avec des vedettes séduisantes.

Il devient aussi évident que les commentaires de Gide s'accordent avec ses propres préoccupations dites « humanistes ». Son choix de films et ses préférences entre ces films vus et commentés sont le reflet de goûts pas du tout surprenants. Gide reconnaissait très bien que la souffrance, le crime, la jalousie, les larmes et la haine, aussi bien que la joie, l'héroïsme, la tolérance, le rire et l'amour sont à la fois l'étoffe de l'humanité et celle de l'art. Et aucun art ne pouvait mieux que le cinéma communiquer ces thèmes à autant de personnes. Certainement tout en appréciant ces sujets Gide a souvent négligé ce qu'on peut appeler la spécificité de ces films. On ne trouve pas, par exemple, de mention de l'appareil, du cadrage, du montage dans ses commentaires publiés, malgré ce que dit la Petite Dame de ses conversations à ces sujets avec elle. Généralement inattentif à la technique filmique, Gide appartenait à une génération de spectateurs qui s'intéressait au fond plus qu'à la forme²⁶. Tant pis.

Il semble pourtant que Gide, sans l'avoir écrit explicitement, ait compris que le cinéma, une « pente » qu'il ne suivait que trop volontiers personnellement, était une pente que d'autres pourraient aussi heureusement suivre — en montant, — quand les réalisateurs s'en servaient avec imagination, intelligence et sincérité. Le cinéma était donc, d'après Gide, un art qui, comme les autres arts, pouvait et devait expliquer, illustrer et enrichir l'existence de tous ses destinataires — le public qui, espérait-il, se révélerait digne de l'accueillir. En savourant publiquement le cinéma, Gide s'offrait comme modèle à tout cinéophile qui voulait satisfaire sans honte une passion vue comme quelque peu douteuse dans certains cercles. En même temps, il recommandait des œuvres à goûter. Était-il,

26. Dominique Noguez (« Gide et le cinéma », *André Gide 9*, Paris : Lettres Modernes, 1991, p. 154) résume le problème ainsi : « Les sémiologues diraient aujourd'hui que ce qui l'intéresse au cinéma ce sont les codes non-spécifiques. » Le petit article de Noguez est une bonne introduction à plusieurs aspects du rapport entre Gide et le cinéma.

après tout, si loin du rôle qu'il jouait simultanément par rapport à l'introduction en France de certains écrivains internationaux inconnus, ou à son encouragement d'une tolérance de préférences sexuelles interdites ? Même au cinéma Gide réussissait à permettre que l'humanité soit « plus heureuse, meilleure et plus libre ». Bien que son approbation du cinéma ait eu certainement moins d'importance globale que son influence dans d'autres domaines, on ne doit pas oublier que cette préoccupation était une partie essentielle de la vie culturelle de l'auteur et de son cercle intellectuel. Indirecte mais constante, la voix critique de Gide sur le cinéma doit prendre — elle aussi — sa place légitime dans la pensée légendaire de l'écrivain.

Répertoire chronologique des films vus par André Gide

La liste suivante représente une tentative de présenter, à la date où Gide le vit, chaque film qu'il mentionne ou que mentionne un de ses amis. Pour chaque film, nous donnons d'abord la date de la séance et les circonstances dans lesquelles Gide assista à cette projection (si nous les connaissons). Dans plusieurs cas, la date ne peut être qu'approximative. Par ailleurs, nous ne savons que rarement dans quel cinéma Gide vit tel ou tel film. Cela ne nous semble du reste pas très important. On trouverait cependant quelques précisions concernant le lieu de projection de plusieurs de ces *films vus à Paris* dans un quotidien de l'époque tel que *Comœdia*. Soit dit en passant, ce journal nous fut bien utile pour établir le titre de quelques films pour lesquels nous ne connaissons que la date de la séance et la vedette. Dans la mesure du possible, nous indiquons les personnes qui accompagnèrent Gide à chaque projection.

Après le titre de chaque film se trouvent entre parenthèses le pays d'origine du film, la date de sa sortie et le nom du metteur en scène. Pour certains films nous indiquons leur source littéraire. Suivent les commentaires de Gide ou d'une des personnes qui ont enregistré son opinion après la séance. De ces « secrétaires », ce sont, en effet, les noms de Maria van Rysselberghe (« la Petite Dame ») et de Robert Levesque qui reviennent le plus souvent. Finalement, nous indiquons entre parenthèses la source de notre référence. Quelques-unes de ces sources sont codées d'après les sigles suivants :

- BAAG *Bulletin des Amis d'André Gide*
 CAG *Cahiers André Gide*
 Green Julien Green, *Journal 1926-1955*, in *Œuvres complètes*,
 éd. Jacques Petit, t. IV, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1975.
 J Gide, *Journal 1889-1939* [I] et *Journal 1939-1949* [II],
 Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1939 et 1954.
 RMG Gide—Martin du Gard, *Correspondance*, éd. Jean De-
 lay, Paris : Gallimard, 1968, 2 vol.

Évidemment, notre liste de films n'est pas complète. Après tout, nous savons que Gide assistait à des séances de cinéma au moins dès la première décennie du XX^e siècle, tandis que le premier film qu'il commente (et que nous listons) n'est que de 1920. D'ailleurs, Gide et ses amis n'ont pas parlé de tous les films visionnés après 1920. Il n'y a que certains titres (heureusement nombreux) qui semblent avoir mérité une telle attention. Il est possible que quelques amis d'André Gide gardent des souvenirs personnels de séances au cinéma qui pourraient enrichir notre documentation. Il est aussi possible que la publication de quelques correspondances inédites entre Gide et ses amis aillent nous révéler d'autres titres de films qu'il vit. Reste que la liste actuelle reflète bien, à notre avis, les préoccupations d'André Gide par rapport au cinéma. Il ne nous reste plus qu'à espérer que nos lecteurs vont gentiment nous indiquer des titres additionnels au fur et à mesure qu'ils en découvriront ou s'en souviendront.

1. Paris, 9 mai 1920. *Dans les bas-fonds (The Hoodlum)* (États-Unis, 1920, Sidney Franklin). Gide : « Accablé par la bêtise du film et le crispant maniérisme de l'étoile Mary Pickford dont M. chantait merveille. » (*J*, I, 681).
2. Paris, 9 novembre 1920, avec Maria van Rysselberghe. *Miarka, la fille à l'ourse* (France, 1920, Louis Mercanton). Gide et la Petite Dame partent avant la fin de la première partie du film (*CAG*, IV, 54).
3. Paris, 17 décembre 1921, avec Roger Martin du Gard ; Paris, 13 avril 1922, avec Marc Allégret, Jacques Copeau et la Petite Dame. *The Kid* (États-Unis, 1921, Charles Chaplin). La Petite Dame : « Gide a déjà vu plusieurs fois ce film qui le ravit ; il est tout à fait lyrique et attendri devant le petit héros. » (*J*, I, 709 et *CAG*, IV, 118).
4. Paris, 21 octobre 1922, avec la Petite Dame. *Sa Majesté Douglas (His Majesty the American)* (États-Unis, 1919, Joseph Henabery). En choisissant ce film, Gide dit des films de Douglas Fairbanks : « Ils sont généralement bons. » Mais cette fois il est déçu. (*CAG*, IV, 158).

5. Paris, octobre 1922. *Les Deux Orphelines (Orphans of the Storm)* (États-Unis, 1921, D. W. Griffith). La Petite Dame : « Il est emballé de Lillian Gish [...] et me fait promettre que j'irai la voir. » (CAG, IV, 158).

6. Paris, mai 1925, avec la Petite Dame et Madeleine Gide ; beaucoup plus tard, pendant les années 40, avec Roger Martin du Gard. *Les Lois de l'hospitalité (Our Hospitality)* (États-Unis, 1923, Buster Keaton et John Blystone). La Petite Dame : « film à la fois bon enfant et comique, très réussi » ; Gide (en voyant le film encore une fois) : « Buster Keaton y faisait merveille. » (CAG, IV, 231 et *Ainsi soit-il*, J, II, 1237).

7. Paris, juillet 1926. *Moana* (États-Unis, 1926, Robert Flaherty). Gide : « Admirable film des îles Samoa [...]. Les scènes de pêche et de bain sont particulièrement réussies ; je n'ai rien vu de plus voluptueux. » (J, I, 818).

8. Paris, 21 mars 1927, chez Léon Poirier, avec la Petite Dame et Paul Valéry ; Paris, 3 juin 1927, avec la Petite Dame, Madeleine Gide et d'autres. *Voyage au Congo* (France, 1927, Marc Allégret). Gide a vu ce film très souvent, sans doute même avant les séances indiquées ici. (CAG, IV, 306-7 et 324).

9. Lausanne, avril 1927. *Métropolis* (Allemagne, 1926, Fritz Lang). Gide : « d'un mauvais goût parfait et colossalement stupide », « exécration ». (J, I, 834 et RMG, I, 415).

10. Neuchâtel, avril 1927. *La Ruée vers l'or (The Gold Rush)* (États-Unis, 1925, Charles Chaplin). Gide : « Cela est si bon de pouvoir ne point mépriser ce que la foule admire ! » (J, I, 834).

11. Paris, 11 septembre 1927, avec Marc Allégret et la Petite Dame. *L'Opinion publique (A Woman of Paris)* (États-Unis, 1923, Charles Chaplin). La Petite Dame : « de fort bonne qualité et excellemment joué ». (CAG, IV, 334).

12. Paris, Studio des Ursulines, 1^{er} octobre 1927. *La P'tite Lili* (France, 1927, Alberto Cavalcanti). Gide : « assez réussi ». (J, I, 848-9).

13. Même séance. *À qui la faute ? (Nju)* (Allemagne, 1924, Paul Czinner). Gide : « prétentieux, plein d'intentions poétiques, psychologiques, philosophiques, exténuant ». (J, I, 848-9).

14. Paris, 13 décembre 1927, avec la Petite Dame et Roger Martin du Gard (Gide l'avait déjà vu au moins une fois). *Chang* (États-Unis, 1926, Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack). La Petite Dame : « le merveilleux film ». (CAG, IV, 339).

15. Paris, 26 février 1928. *Nosferatu* (d'après le roman *Dracula* de Bram Stoker. Allemagne, 1922, F. W. Murnau). La réaction de Gide à ce film qu'il considérait « assez médiocre, mais d'une médiocrité qui force à réfléchir, et qui invite à imaginer mieux » est bien connue. Le passa-

ge de plusieurs paragraphes dans le *Journal* a été repris dans plusieurs volumes sur le cinéma dont nous ne mentionnons qu'un seul exemple. (*J*, I, 872-3, repris, par exemple, dans Michel Bouvier et Jean-Louis Leurat, *Nosferatu*, Paris : Gallimard / Cahiers du Cinéma, 1981, pp. 41-2).

16. Paris, Studio des Ursulines, mars 1928. *La Tragédie de la mine (Dirnentragödie)* (Allemagne, 1927, Bruno Rahn). Gide : « Le film de Bruno Kahn [*sic*] est des plus remarquables. Une certaine gêne pourtant, que j'analyse ensuite, et qui vient certainement de ceci : psychologiquement le caractère du jeune homme est à peu près inadmissible. » (*J*, I, 877-8).

17. Paris, 1^{er} décembre 1928, avec la Petite Dame. *Ombres blanches (White Shadows of the South Seas)* (États-Unis, 1927, Robert Flaherty et W. S. Van Dyke). La Petite Dame : « film sonore assez épatant ». (*CAG*, IV, 389).

18. Paris, 7 décembre 1928, avec la Petite Dame et d'autres. *Thérèse Raquin* (film basé sur le roman de Zola. France, 1927, Jacques Feyder). La Petite Dame : « intelligent, impressionnant, d'un morne intolérable ». (*CAG*, IV, 392).

19. Paris, janvier 1929. *Le Chant du prisonnier (Heimkehr)* (Allemagne, 1928, Joe May). (*CAG*, IV, 396).

20. Paris, 24 janvier 1929, avec la Petite Dame, Élisabeth van Ryselberghe et Catherine Gide. *La Case de l'Oncle Tom (Uncle Tom's Cabin)* (d'après le roman de Harriet Beecher Stowe. États-Unis, 1928, Harry Pollard). La Petite Dame : « Le film est idiot, à la fois sentimental et plein de spectacles cruels [...], raté. » (*CAG*, IV, 399).

21. Paris, 21 février 1929, séance spéciale au Théâtre du Vieux-Colombier arrangée par Gide et Marc Allégret ; Julien Green parmi les nombreux spectateurs invités. *La Fin de Saint-Pétersbourg* (URSS, 1927, V. I. Poudovkine). Green : « admirablement pris mais d'une imagination assez pauvre ». En mars 1929, Gide recommande le film à Robert de Saint Jean. (*CAG*, IV, 403 ; *Green*, 39 ; Saint Jean, *Journal d'un journaliste*, Paris : Grasset, 1974, p. 37).

22. Paris, 26 février 1929, avec Marc Allégret, la Petite Dame et Roger Martin du Gard. *Le Patriote (The Patriot)* (États-Unis, 1928, Ernst Lubitsch). La Petite Dame : « grand film avec le fameux acteur allemand Jannings ». Gide est le moins intransigeant. (*CAG*, IV, 405).

23. Paris, mai 1930. *Hallelujah !* (États-Unis, 1929, King Vidor). Gide écrit tout un article élogieux sur ce film qui le « réconcilie pour quelque temps avec le cinéma » pour le n° spécial d'*Hommage à King Vidor* de la *Revue du Cinéma* (n° 11, 1^{er} juin 1930). Puisque le film était menacé par la censure, les écrivains se mobilisèrent en nombre. (L'arti-

cle a été repris dans le *BAAG* n° 32, octobre 1976, pp. 43-5).

24. Paris, 5 août 1930, avec la Petite Dame. *Le Mystère de la Villa Rose* (France, 1929, René Hervil et Louis Mercanton). La Petite Dame : « l'intérêt médiocre en somme, ce qui nous amuse le plus c'est qu'il [Gide] comprend mal les complications de l'intrigue policière ». (*CAG*, V, 95).

25. Tunis, 14 novembre 1930. *Sous les toits de Paris* (France, 1930, René Clair). Gide : « Sans doute un des meilleurs films français ; peut-être le meilleur. » (*J*, I, 1016).

26. Paris, 14 février 1931, avec la Petite Dame. *Une Belle Garce* (France, 1930, Marco de Gastyne). La Petite Dame : « tout à fait bon ». (*CAG*, V, 137).

27. Paris, 16 février 1931, dans un studio à Billancourt avec Marc Allégret, Julien Green et plusieurs autres personnes. *Kriss* (États-Unis, 1931, film documentaire d'Archibald Roosevelt). Green : « Je suis assis entre Marc Allégret à ma droite et Gide à ma gauche. Le film est d'une grande beauté. [...] Allégret est enchanté du film et Gide n'est pas moins content, mais il regrette que Wyan [le coolie qui laboure la rizière dans le film] soit si âgé. (Il a bien vingt-cinq ans, en effet.) » (*Green*, 94).

28. Paris, avril 1931, trois fois ; 18 mai 1931, avec la Petite Dame ; 11 mars 1932, pour la cinquième fois, avec la Petite Dame et Ethel Whitehorn (« Whity »). *Jean de la Lune* (film basé sur la pièce de Marcel Achard. France, 1931, Jean Choux). Gide : « bien supérieur à la pièce [...]. Ce n'est plus ni vraiment du théâtre, ni vraiment du cinéma [...], quelque chose de neuf, nullement hybride d'aspect ; comme le premier produit, étalon d'une race nouvelle obtenue par ce croisement qui jusqu'alors n'avait produit que des bâtards indignes de vivre » (*RMG*, I, 474 et *CAG*, V, 146 et 234).

29. Paris, 30 juin 1931, avec Julien Green et Robert de Saint Jean ; Gide présente le film lui-même dans la salle. Film documentaire (titre inconnu) sur Bali (Mexique ?, 1931, Miguel Covarrubias, peintre et cinéaste mexicain). Green : « Gide termine sa causerie en disant qu'il a vu ce film "avec un très grand plaisir" et qu'il le reverra (ici une légère hésitation) "avec un extrême contentement". » (*Green*, 108-9).

30. Paris, 18 octobre 1931 ; Montreux, avril 1932. *Marius* (adaptation filmique de la pièce de Marcel Pagnol. France, 1931, Alexandre Korda). Gide : « Jeu merveilleux des acteurs. Raimu magistral. Excellent dialogue, inutilement (donc fâcheusement) coupé de vues destinées à engourdir l'imagination du spectateur. » (*J*, I, 1083 et *RMG*, I, 519).

31. Paris, 25 novembre 1931, avec Julien Green. *Jeunes Pécheurs* (*Young Sinners*) (États-Unis, 1931, John Blystone). Green : « Un film

dont le titre *Young Sinners* nous a paru prometteur. [...] Film médiocre qui commence pourtant assez agréablement [...]. L'attention de Gide est sans cesse en éveil, tout semble avoir pour lui l'attrait de la nouveauté ; même cette histoire qui je ne sais comment tourne à la leçon de morale lui paraît curieuse et il veut à tout prix en connaître la fin. » (*Green*, 140).

32. Paris, dans une Société privée, 26 ou 27 novembre 1931. *État-civil* (a. t. *Des rangs et des hommes*, URSS, 1929, Yakov Protozanov). La Petite Dame : « remarquable, avec des acteurs prodigieux, mais sur le point d'être agaçant par son côté tendancieux ». (*CAG*, V, 203).

33. Paris, 5 décembre 1931, avec la Petite Dame et Roger Martin du Gard. *La Terre* (URSS, 1930, Alexandre Dovjenko). La Petite Dame : « Les photographies sont prodigieusement réussies, les types admirables, les acteurs excellents, la légende faible et enfantinement tendancieuse. » Gide : « C'est historiquement important et même cet utopisme autour de la machine m'intéresse. » (Gide répond à la critique de Martin du Gard qui en avait dit : « C'est aussi bêtement chimérique que *Fécondité* de Zola... ») (*CAG*, V, 211).

34. Berlin ?, 5 décembre 1931 (il se peut que Gide ou les éditeurs du *Journal* se soient trompés sur la date du passage pertinent : il est peu probable que Gide ait vu deux films le même jour dont l'un [n° 33] se présentait à Paris et l'autre à Berlin). *Pitchler banquier* (Allemagne). Gide : « [Max] Pallenberg s'y montre moins surprenant que dans la pièce où je l'admirais d'abord à Berlin. » (*J*, I, 1095).

35. Paris, 13 décembre 1931, avec Robert Levesque et son frère Michel. *Tabou* (États-Unis, 1931, Robert Flaherty et F. W. Murnau). Levesque : « Salle assez morte, mais le film dépassa toutes nos espérances. » (Levesque, *BAAG* 59, 361).

36. Paris, Théâtre du Vieux-Colombier, 20 janvier 1932, avec Julien Green et Robert de Saint Jean ; plus tard, pendant les années 40. *Le Sang d'un poète* (France, 1932, Jean Cocteau). Gide : « C'est inouï, tout est inouï. » (*Green*, 156). Gide : « Toute cette représentation a été inouïe, le discours [de Cocteau] du début surtout. Dans le film lui-même il y a de belles choses, la bataille de boules de neige, les collégiens... mais pas mal d'emprunts, aussi. » (Saint Jean, *op. cit.*, pp. 78-9). (*J*, I, 1105). Cocteau : « Comme je m'en plaignais [de la lenteur du film] à Gide, après une récente reprise [pendant les années 40], il me répondit que je me trompais, que cette lenteur était un temps à moi, une lenteur inhérente au moi du moment où j'avais tourné le film et qu'on le gâcherait en le changeant de rythme. » (Cité par Arthur K. Peters, *Jean Cocteau and André Gide*, Rutgers University Press, 1973, p. 264).

37. Paris, janvier 1932, avec Robert Levesque. *Son Homme* (*Her*

Man) (États-Unis, 1930, Tay Garnett). Levesque : « Nous étions pris tous deux. » (BAAG 60, 471).

38. Paris, février 1932, avec Robert Levesque. *Street Scene* (États-Unis, 1931, King Vidor). Levesque : « Grande part de conversations, dans un anglais difficile que Gide, malgré une deuxième audition, entendait mal. » (BAAG 60, 474).

39. Paris, Institut Pasteur, vers le 14 février 1932. *Nosologie au Congo et au Cameroun* (France, 1932, film documentaire du Dr Muraz). Gide : « Effroyable image de la misère humaine. Je sors de là dans un état de détresse morale, que vient aggraver la pensée qu'il est bien peu de ces maux qui n'eussent pu être évités, si seulement l'homme y avait employé son intelligence et ses soins. » Les réflexions incitées par le film continuent. Enfin Gide observe que « ce film ne m'apprenait rien », puisqu'il avait déjà vu tant de misère semblable au Congo. (*J*, I, 1114-5).

40. Paris, 13 avril 1932, avec la Petite Dame et « Whity ». *Mam'zelle Nitouche* (France, 1931, Marc Allégret). La Petite Dame : « Tourné par Marc avec goût, mais cela est sans importance, et Marc n'a ni pu faire ce qu'il voulait ni choisi son sujet. » (CAG, V, 235).

41. Paris, 16 avril 1932. *Mädchen in Uniform* (Allemagne, 1931, Carl Froelich et Léontine Sagan). (CAG, X, 420).

42. Paris, Étoile, mai 1932, avec Robert Levesque. *Émile et les détectives* (film basé sur le roman d'Erich Kästner, Allemagne, 1931, Gerhardt Lamprecht). Levesque : « Le film était si ravissant que Gide invita Michel et Jacques [frères de Robert Levesque] à y aller le lendemain, et moi à le revoir. » (BAAG 61, 59).

43. Paris, 18 juin 1932, avec la Petite Dame. *Raspoutine (Rasputin and the Empress)* (États-Unis, 1932, Richard Boleslavski). La Petite Dame : « Pas fameux du reste. » (CAG, V, 242).

44. Paris, 4 juillet 1932, avec la Petite Dame. *Le Chien jaune* (France, 1932, Jean Tarride). (CAG, V, 245).

45. Paris, 23 septembre 1932, avec la Petite Dame. *Scarface* (États-Unis, 1932, Howard Hawks). La Petite Dame : « Bon et assez palpitant [...]. En sortant nous en sommes encore tout éberlués, il nous semble que toutes les autos nous poursuivent et que des crépitements de mirailleuse vont éclater de partout. » (CAG, V, 252).

46. Paris, octobre 1932, avec la Petite Dame. *Fanny* (adaptation de la pièce de Pagnol, France, 1932, Marc Allégret). Gide : « C'est bien, oui, mais il ne joue qu'avec des cartes usagées et, naturellement, c'est un succès certain ; du reste, avec ce texte, il [Marc Allégret] ne pouvait rien faire d'autre. » (CAG, V, 257).

47. Paris, novembre 1932, avec Robert Levesque. *Le Champion*

(*The Champ*) (États-Unis, 1931, King Vidor). Levesque : « Ce gosse [qui joue là-dedans] a des sanglots qui nous arrachent les larmes. » (BAAG 61, 78).

48. 1932, avec Robert Levesque. *La Maison des morts* (URSS, 1932, B. Fyodorov). Gide proteste contre une réplique attaquant la charité des chrétiens. (Robert Levesque, *Lettre à Gide*, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1982, p. 11).

49. Paris, fin de mars 1933, avec Françoise Giroud. *La Dame de chez Maxim's* (France, 1932, Alexandre Korda). Gide : « révoltant » (RMG, I, 555). (Fr. Giroud, *Si je mens*, Stock/Livre de poche, 1973, p. 27).

50. Paris, 1^{er} avril 1933, avec la Petite Dame. *Le Martyre de l'Obèse*. (France, 1932, Pierre Chenal). Gide : « d'une pénible pauvreté ». (RMG, I, 555).

51. Paris, 2 avril 1933, avec la Petite Dame. *Je suis un évadé (I am a Fugitive from a Chain Gang)* (États-Unis, 1932, Mervyn LeRoy). La Petite Dame : « Nous sommes bouleversés ; c'est à la limite de ce qu'on peut supporter et pourtant c'est fait discrètement, avec tact. » (CAG, V, 297). (RMG, I, 555).

52. Paris, 2 avril 1933. *Corrupteur (The Criminal Code)* (États-Unis, 1931, Howard Hawks). Gide : « Moins bon [que le film de LeRoy] mais peut-être plus révoltant encore ! » La Petite Dame parle d'un film, *Séducteur*, que Gide aurait vu ce soir-là. Mais il nous semble qu'elle s'est trompée de titre : aucun film ayant ce titre n'était présenté à Paris ce jour-là ; toutefois, le *Corrupteur* y était bien affiché. » (CAG, V, 297).

53. Paris, 8 août 1933, avec la Petite Dame. *Le Signal (Central Airport)* (États-Unis, 1933, William Wellman). La Petite Dame : « en somme, bonne soirée ». (CAG, V, 322).

54. Même séance. *Jenny Frisco (Frisco Jenny)* (États-Unis, 1933, William Wellman). La Petite Dame : « tous les acteurs sont excellents, surtout Ruth Chatterton, vraiment émouvante ». (CAG, V, 322).

55. Paris, 7 novembre 1933, avec la Petite Dame. *L'Empereur Jones (The Emperor Jones)* (adaptation de la pièce d'Eugene O'Neill, États-Unis, 1933, Dudley Murphy). La Petite Dame : « bon film, acteur [Paul Robeson] de grande allure ». (CAG, V, 353).

56. Lausanne, 17 décembre 1933, avec la Petite Dame, Catherine Gide et d'autres enfants. *On cherche un amoureux*. Gide : « aussi déplacé [pour les enfants] que stupide ». (CAG, V, 362).

57. Même séance. *Les Seigneurs de la jungle*. La Petite Dame : « excellent film pour enfants ». (CAG, V, 362).

58. Paris, Lord Byron, Champs-Élysées, mars 1934, avec Dominique Drouin. *Roman Scandals* (États-Unis, 1933, Frank Tuttle). Gide : « enchanté [par ce film d'Eddie Cantor] ». (J, I, 1204).

59. Nice, 7 avril 1934, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *La Symphonie inachevée (Leise flehen meine Lieder)* (Allemagne, 1933, Willy Forst). La Petite Dame : « [Gide le trouve] une chose charmante et très réussie » ; elle cite Gide : « Rajeunir les choses, voilà ce qui importe et pour toutes choses. » (CAG, V, 369).

60. Paris, 25 mai 1934, avec la Petite Dame. *Casanova* (avec Mosjoukine) (France, 1933, René Barberis). La Petite Dame : « C'est si piteusement mauvais que nous ne pouvons y tenir. » (CAG, V, 382-3).

61. Paris, 29 mai 1934, avec la Petite Dame. *Les Quatre Filles du Docteur March (Little Women)* (d'après le roman de Louisa May Alcott, États-Unis, 1933, George Cukor). La Petite Dame : « bonne après-midi au cinéma ». (CAG, V, 384).

62. Paris, 1^{er} juin 1934, avec la Petite Dame et André Ruyters. *Lac aux dames* (adaptation du roman de Vicki Baum, France, 1934, Marc Allégret). La Petite Dame : « C'est très réussi, évidemment, mais dans un genre assez intolérable par l'abus et la banalité des effets. Gide le sent, le ressent si fort qu'il aime mieux ne pas en parler. » (CAG, V, 385).

63. Paris, 24 juin 1934, avec la Petite Dame. *Tonnerre sur le Mexique (Que viva Mexico !)* (URSS, 1931, Sergei Eisenstein). La Petite Dame : « un cinéma merveilleux ». (CAG, V, 391).

64. Paris, 4 juillet 1934, avec la Petite Dame et les Marcel de Copet. *La Grande Expérience* (a. t. *Un plan pour de grandes œuvres*) (URSS, 1930, Abram Room). La Petite Dame : « Assez étourdissant ; le plus étonnant, c'est l'accueil chaud, sympathique du public. » (CAG, V, 392).

65. Octobre 1934, avec Robert Levesque. *Jeunesse bouleversée (Reifende Jugend)* (Allemagne, 1933, Carl Froelich). (BAAG 64, 586).

66. Paris, 4 novembre 1934, avec la Petite Dame et Eugène Dabit. *Le Dernier Milliardaire* (France, 1934, René Clair). La Petite Dame : « bien mauvais — d'un comique prévu, insistant, pénible, à la manière de Jules Romains, mais raté. » (CAG, V, 417).

67. Paris, 10 décembre 1934, avec la Petite Dame, Élisabeth van Rysselberghe, Pierre Herbart et Jacques Schiffrin. *Les Joyeux Garçons* (URSS, 1934, Grigori Alexandrov). La Petite Dame : « La première partie est extraordinairement emballante de lyrisme, de jeunesse, le reste n'est qu'amusant et réussi, entraînant, malgré tout, malgré les impuretés que ne faisait pas prévoir le début. » (CAG, V, 424-5).

68. Paris, 20 décembre 1934, avec la Petite Dame et Élisabeth van

Rysselberghe. *Le Cuirassé Potemkine* (URSS, 1925, Sergei Eisenstein). La Petite Dame : « très bon ». Gide l'avait déjà vu. (CAG, V, 428).

69. Même séance. *La Ligne générale* (URSS, 1929, Sergei Eisenstein). La Petite Dame : « très bon ». Gide l'avait déjà vu. (CAG, V, 428).

70. Rome, janvier 1935, seul. *Le Voleur de Bagdad* (*Thief of Baghdad*) (États-Unis, 1924, Raoul Walsh). Gide : « [le film] qu'on admira tant il y a cinq ans n'est maintenant plus supportable. » (Levesque, BAAG 64, 608).

71. Même séance. *42e rue* (*42nd Street*) (États-Unis, 1932, Lloyd Bacon). (Levesque, BAAG 64, 608).

72. Paris, 4 mai 1935, avec la Petite Dame. *Le Grand Barnum* (*The Mighty Barnum*) (États-Unis, 1934, Walter Lang). La Petite Dame : « Pauvre film, on regrette fatigue et temps perdu. » (CAG, V, 440).

73. Paris, 7 juin 1935, avec la Petite Dame et Jean Schlumberger. *Trois Chants sur Lénine* (URSS, 1934, Dziga Vertov). La Petite Dame : « Le film est excellent, émouvant ; au point de vue cinématographique, on a vu de là-bas assez bien et mieux. » (CAG, V, 450).

74. Paris, 28 juin 1935, avec la Petite Dame. *Crime et châtement* (adaptation du roman de Dostoïevski, France, 1934, Pierre Chenal). La Petite Dame : « Raskolnikov, d'un physique étonnant, est bon acteur, mais le dialogue est exécration, et les comparses mauvais. Impossible d'entendre cela longtemps. » (CAG, V, 469).

75. Paris, 29 juin 1935, avec la Petite Dame. *Toute la ville en parle* (*The Whole Town's Talking*) (États-Unis, 1935, John Ford). La Petite Dame : « excellente soirée ». (CAG, V, 470).

76. Paris, 7 juillet 1935, avec la Petite Dame. *Cavalcade* (adaptation de la pièce de Noel Coward, États-Unis, 1933, Frank Lloyd). La Petite Dame : « Oui, cavalcade à travers ces trente-cinq dernières années, et plus, en Angleterre. Bien mélancolique et même poignante, cette revue des temps de la guerre ! se dire qu'on a plus ou moins partagé ces incompréhensibles états d'esprit... » (CAG, V, 472).

77. Paris, 15 décembre 1935, avec la Petite Dame et Maurice Lime. *Harmonica* (*Garmone*) (URSS, 1934, Igor Savtchenko). La Petite Dame : « Belle soirée très exaltante ». (CAG, V, 500).

78. Même séance. *Tchapaïev* (URSS, 1934, Serge et Georges Vassiliev). La Petite Dame : « Belle soirée très exaltante ». (CAG, V, 500).

79. Paris, studio de tournage, 10 janvier 1936, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *Toni* (France, 1935, Jean Renoir). La Petite Dame : « très bon ». (CAG, V, 513).

80. Nice, 17 avril 1936, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *Une*

tragédie dans la mine (Kameradschaft) (Allemagne, 1931, G. W. Pabst). La Petite Dame : « beau film bouleversant ». (CAG, V, 518).

81. Nice, 18 avril 1936, avec la Petite Dame, Catherine Gide, Robert Levesque et une amie de celui-ci. *Anna Karénine (Anna Karenina)* (d'après le roman de Tolstoï, États-Unis, 1935, Clarence Brown). La Petite Dame : « Le film trahit tout le temps le roman, mais Greta Garbo y est belle et émouvante. » (CAG, V, 519). Levesque : « Nous aimons assez peu le film. (Gide a le roman très présent à l'esprit.) » (BAAG 72, 42).

82. Nice, 24 avril 1936, avec la Petite Dame et les Roger Martin du Gard. *Les Temps modernes (Modern Times)* (États-Unis, 1936, Charles Chaplin). La Petite Dame : « Nous sommes absolument ravis. Charlot est encore en progrès : son jeu est d'une élégance, d'une discrétion, d'une tendresse ! On n'a qu'un désir, c'est de le revoir. » (CAG, V, 525).

83. Paris, 5 juin 1936, avec la Petite Dame et Pierre Herbart. *Un soir à l'Opéra (A Night at the Opera)* (États-Unis, 1935, Sam Wood). La Petite Dame : « C'est d'une fantaisie charmante, d'une verve clownesque fort comique ; nous rions comme des gosses. » (CAG, V, 543).

84. Paris, septembre 1936, avec Robert Levesque et Jacques Schiffrin. *Les Amants terribles* (film basé sur *Private Lives* de Noel Coward, France, 1936, Marc Allégret). Gide : « très réussi. Il [le film] n'a certes pas grande signification ni importance ; mais le dialogue est souvent excellent ; le jeu des acteurs excellent. Les images d'un goût exquis, et l'ingéniosité, le mouvement, l'habileté du découpage, le tact de la présentation en font une œuvre des plus plaisantes. Je comprends néanmoins que Marc proteste devant des louanges excessives. Ce film ne le dessert point ; mais il n'y livre que ses dons. » (J, I, 1254). (Levesque, BAAG 81, 76).

85. Paris, 8 septembre 1936, avec Jacques Schiffrin. *Le Lys brisé (Broken Blossoms)* (États-Unis, 1937, John Bram). Gide : « beaucoup moins bonne que celle [la version] où l'on admirait Lillian Gish. Film d'une cruauté intolérable. On touche le fond de la détresse. On est soulé d'horreur. Après quoi, même le ciel gris que nous trouvons à la sortie semble sourire. » (J, I, 1257).

86. Paris, 1^{er} novembre 1936, avec Robert Levesque et Catherine Gide. *The Texas Rangers* (États-Unis, 1936, King Vidor). Levesque : « [film] qui pousse au sublime les histoires de cowboys tant ressassés ». (BAAG 94, 226).

87. Paris, 5 décembre 1936, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *Sous les yeux d'Occident* (film basé sur le roman *Under Western Eyes* de Joseph Conrad, France, 1936, Marc Allégret). (CAG, V, 613).

88. Paris, 2 avril 1937, avec la Petite Dame. *Le Vandale* (*Come and Get it*) (États-Unis, 1936, Howard Hawks et William Wyler). La Petite Dame : « C'est un des meilleurs films que nous ayons vus ; réalisme plein de force et de grandeur de style par moments, et d'émotion, acteurs tous merveilleux, belles images, allant extraordinaire... ou notre bonne humeur exagère-t-elle ? » (CAG, VI, 5).

89. Paris, 3 avril 1937, avec la Petite Dame. *San Francisco* (États-Unis, 1936, W. S. Van Dyke). La Petite Dame : « moins bon [que *Le Vandale*], quoique plein de choses exquises ». (La Petite Dame appelle ce film *St. Louis Blues*. Puisqu'aucun film de ce titre n'était présenté sur un écran de Paris vers cette date, tandis que *San Francisco* y était à l'affiche, il semble que Mme van Rysselberghe se soit trompée de ville américaine.) (CAG, VI, 6).

90. Paris, 4 avril 1937, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *The Elephant Boy* (Grande-Bretagne, 1937, Robert Flaherty et Zoltan Korda). La Petite Dame : « Un merveilleux film d'après Kipling ». (CAG, VI, 7).

91. Mai 1937. *Pépé le Moko* (France, 1937, Julien Duvivier). Gide : « Je n'aimais guère. » (J, I, 1261).

92. Mai 1937. *Les Bas-Fonds* (adaptation du roman de Maxime Gorki, France, 1936, Jean Renoir). Gide : « indigne de Renoir ». (J, I, 1261).

93. Paris, 19 juin 1937, avec Catherine Gide. *La Grande Illusion* (France, 1937, Jean Renoir). La Petite Dame : « [Gide] a une tendance à [le] trouver plus extraordinaire que moi. Au fond il se réjouit qu'un film français ait enfin cette tenue morale au moment où il y a tant d'étrangers à Paris. » (CAG, VI, 25).

94. Paris, 22 juin 1937, avec la Petite Dame et Roger Martin du Gard. *Visages d'Orient* (*The Good Earth*) (film basé sur le roman de Pearl Buck, États-Unis, 1937, Sidney Franklin). La Petite Dame : « un très beau film. Émouvante soirée. » (CAG, VI, 26).

95. Paris, 21 octobre 1937, seul. *Drôle de drame* (France, 1937, Marcel Carné). (Claude Mauriac, *Conversations avec André Gide*, Paris : Albin Michel, 1951, p. 13).

96. Paris, 21 octobre 1937, seul. *La Dame de Malacca* (France, 1937, Marc Allégret). (*Ibid.*).

97. Paris, 10 juillet 1938, avec la Petite Dame, Catherine Gide et « Whity ». *Mister Flow* (France, 1936, Robert Siodmak). La Petite Dame : « cette comédie irréelle et charmante où Jouvet est si excellent ». Gide voit ce film pour la deuxième fois. (CAG, VI, 96).

98. Août 1938. *Les Dieux du stade* (*Olympia*) (Allemagne, 1938, Leni Riefensthal). Gide : « La seconde partie [...] est plus admirable en-

core que la première ». (RMG, II, 148).

99. Paris, 30 septembre 1938, avec la Petite Dame. *La Femme du boulanger* (d'après un épisode de *Jean le Bleu* de Jean Giono, France, 1938, Marcel Pagnol). La Petite Dame : « Émouvant, certes, et admirablement joué. Malaise tout de même devant le mariage du lyrisme de Giono et du réalisme de Pagnol. » (CAG, VI, 103).

100. Paris, 10 octobre 1938, avec la Petite Dame. *L'Insoumise (Jezebel)* (États-Unis, 1938, William Wyler). La Petite Dame : « une soirée charmante ». (CAG, VI, 105).

101. Paris, 22 janvier 1939, avec la Petite Dame. *Les Gaietés de l'escadron* (France, 1932, Maurice Tourneur). La Petite Dame : « le genre qui nous fait rire et pleurer à la fois ; rien de plus typiquement français ». (CAG, VI, 130).

102. Même séance. *Les Frères Karamazov (Der Mörder Dimitri Karamazoff)* (d'après le roman de Dostoïevski, Allemagne 1931, Fedor Ozep). La Petite Dame : « Bien, bien mauvais ; rien ne surnage du roman réduit à un fait divers. » (CAG, VI, 130).

103. Alexandrie (Égypte), mars 1939. *Marie Walewska (Conquest)* (États-Unis, 1937, Clarence Brown). (*Carnets d'Égypte*, J, II, 1074).

104. Paris, 19 avril 1939, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *Pygmalion* (adaptation de la pièce de G. B. Shaw, Grande-Bretagne, 1938, Anthony Asquith et Leslie Howard). La Petite Dame : « plaisir sans restriction ». Gide : « Et pourtant, ce sujet me hérisse. » (CAG, VI, 132).

105. Paris, 4 mai 1939, avec la Petite Dame et Catherine Gide. *La Symphonie pastorale (Den'en Kokyôgaku)* (Japon, 1938, Yamamoto Sat-suo). La Petite Dame : « Images et acteurs sont excellents dans l'ensemble. La transposition du sujet est telle qu'on ne reconnaît plus rien de ce qui le fit choisir par son auteur : le pasteur devient un instituteur, son fils un frère cadet — la préoccupation d'évangélisation y est constante, etc., etc. Mais l'intérêt se maintient tout le temps, et on comprend quel extraordinaire sujet de film cela pourrait être. » (CAG, VI, 136).

106. Paris, mai 1939. *Le Roman de Marguerite Gautier (Camille)* (film basé sur la pièce de Dumas fils, États-Unis, 1937, George Cukor). Gide : « Moi aussi, bien sûr, [Garbo m'a fait pleurer]. Mais cela m'arrive si souvent au cinéma... (Cl. Mauriac, *op. cit.*, 54).

107. Paris, 17 mai 1939, avec la Petite Dame. *Le Dernier Tournant* (première adaptation filmique du roman *Le Facteur sonne toujours deux fois* de James M. Cain, France, 1939, Pierre Chenal). La Petite Dame : « C'est simplement exécration par tous les bouts et malgré d'excellents acteurs. » (CAG, VI, 141).

108. Paris, juin 1939, avec André Malraux. *L'Espoir* (film basé sur le roman de Malraux, France, 1938, André Malraux). Gide : « [Le film] a pris à présent une sorte de gravité tragique... Nulle concession au goût du public, une sorte de dédain altier pour tout ce qui peut amuser ou plaire. » (BAAG 14, 19). (CAG, VI, 146).

109. Paris, 25 juin 1939. *Seuls les anges ont des ailes (Only Angels Have Wings)* (États-Unis, 1939, Howard Hawks). La Petite Dame : « [Le film] lui a donné [hier] une satisfaction si totale qu'il veut absolument que nous y allions aujourd'hui, et le soir nous en parlons avec enthousiasme et émotion. » (CAG, VI, 146).

110. Nice, 11 décembre 1941, avec la Petite Dame. *Désiré* (France, 1937, Sacha Guitry). La Petite Dame : « d'une drôlerie assez particulière et joué à la perfection ». (CAG, VI, 286).

111. Fin de 1941, début 1942. *Le Juif Süss (Der Jud Süß)* (Allemagne, 1940, Veit Harlan). Gide : « propagande allemande ». (J, II, 106).

112. Fin de 1941, début 1942. *Marie Stuart (Das Herz der Königen)* (Allemagne, 1940, Carl Froelich). Gide : « propagande allemande ». (J, II, 106).

113. 16 septembre 1941, avec la Petite Dame. *Magda (Heimat)* (Allemagne, 1939, Carl Froelich). La Petite Dame : « consternant, typiquement lourd et gros et appuyé du point de vue propagande ». (CAG, VI, 272).

114. Fin de 1941, début 1942, avec Élisabeth van Rysselberghe. *Le Croiseur Sébastopol (Weisse Sklaven)* (Allemagne, 1936, Karl Anton). Gide : « Rien de mieux fait pour éclairer la différence du niveau de culture de nos deux peuples [Français et Allemands]. [...] Tout est surindiqué, l'action, le texte des dialogues et le jeu des acteurs. C'est proprement intolérable. » (J, II, 106).

115. Nice, 6 avril 1942, avec la Petite Dame. *La Symphonie fantastique* (France, 1942, Christian-Jaque). La Petite Dame : « [Jean-Louis Barrault] y est remarquable et campe un Berlioz étonnant dans un film médiocre où tout est bêtement outré. » (CAG, VI, 302).

116. Février 1944. *Nuit sans lune (The Moon is Down)* (d'après le roman de John Steinbeck, États-Unis, 1943, Irving Pichel). Gide : « Film excellent dans l'ensemble et durant de longs épisodes. Un des meilleurs que j'aie vus depuis longtemps. Certains dialogues sont remarquables et exemplaires à souhait. Devant lesquels, irrésistiblement, la question se pose : serais-je capable d'héroïsme ? La manière dont le maire du petit village norvégien y parvient me paraît d'une parfaite exactitude psychologique, et tous ses propos sont parfaits. » (J, II, 263).

117. Alger, 7 avril 1945, avec la Petite Dame. *L'Étoile du nord (The*

184).

135. Nice, août 1950, avec la Petite Dame. *Edward My Son* (États-Unis, 1949, George Cukor). La Petite Dame : « vraiment bon, avec Spencer Tracy qui s'y montre grand acteur ». (CAG, VII, 187).

136. Nice, 1^{er} septembre 1950, avec la Petite Dame. *Le Schpountz* (film avec Fernandel, France, 1938, Marcel Pagnol). La Petite Dame (citant Gide) : « Je l'ai déjà vu deux fois, c'est vraiment très drôle, je veux vous y conduire. » Elle ajoute : « Et puis, en voyant le film, il déclare qu'il s'est trompé, qu'il ne le connaissait pas du tout ! » (CAG, VII, 198).

137. Novembre 1950, avec Catherine Gide. *Justice est faite* (France, 1950, André Cayatte). Gide : « ravi ». Mais il s'inquiète d'une séquence où il a été étonné de voir assister le juge à une réunion des jurés. Serait-ce un truquage de la part de Cayatte ? Le catalogue de la librairie Coulet et Faure où est mentionnée cette lettre inédite de Gide à Cayatte identifie le film dont il est question ici comme *Nous sommes tous des assassins*, mais il nous semble que le film que Gide et sa fille venaient de voir serait plutôt *Justice est faite*. *Nous sommes tous des assassins* ne sera exploité en France qu'en 1952, un an après la mort d'André Gide. (« Fragment d'une lettre d'André Gide à André Cayatte », *Catalogue de la Librairie Coulet et Faure*, 109 [1969], p. 24).

INDEX AU RÉPERTOIRE DES FILMS VUS PAR ANDRÉ GIDE

Les chiffres après chaque nom de metteur en scène renvoient aux films pertinents du « Répertoire chronologique ».

I. Films allemands

Anton, Karl : 114.	Murnau, F. W. : 15.
Czinner, Paul : 13.	Ozep, Fédor : 102.
Forst, Willy : 59.	Pabst, G. W. : 80.
Froelich, Carl : 41, 65, 112, 113.	Rahn, Bruno : 16.
Harlan, Veit : 111.	Riefenstahl, Leni : 98.
Lamprecht, Gerhardt : 42.	Sagan, Leontine : 41.
Lang, Fritz : 9.	Staudte, Wolfgang : 127.
May, Joe : 19.	

II. Films américains

- | | |
|-----------------------------------|-------------------------------|
| Bacon, Lloyd : 71. | LeRoy, Mervyn : 51. |
| Bernhardt, Curtis : 122. | Lloyd, Frank : 76. |
| Blystone, John : 6, 31. | Lubitsch, Ernst : 22. |
| Boleslavski, Richard : 43. | Milestone, Lewis : 117. |
| Brahm, John : 85. | Murnau, F. W. : 35. |
| Brown, Clarence : 81, 103. | Murphy, Dudley : 55. |
| Chaplin, Charles : 3, 10, 11, 82. | Pichel, Irving : 116. |
| Cooper, Merian C. : 14. | Pollard, Harry : 20. |
| Cukor, George : 61, 106, 135. | Roosevelt, Archibald : 27. |
| Flaherty, Robert : 7, 17, 35. | Schoedsack, Ernest B. : 14. |
| Ford, John : 75. | Tuttle, Frank : 58. |
| Franklin, Sidney : 1, 94. | Van Dyke, W. S. : 17, 89. |
| Garnett, Tay : 37. | Vidor, King : 23, 38, 47, 86. |
| Griffith, D. W. : 5. | Walsh, Raoul : 70. |
| Hawks, Howard : 45, 52, 88, 109. | Wellman, William : 53, 54. |
| Henabery, Joseph : 4. | Wood, Sam : 83. |
| Keaton, Buster : 6. | Wyler, William : 88, 100. |
| Lang, Walter : 72. | |

III. Films britanniques

- | | |
|-------------------------|-------------------------------|
| Asquith, Anthony : 104. | Howard, Leslie : 104, 123. |
| Flaherty, Robert : 90. | Korda, Zoltan : 90. |
| Hamer, Robert : 134. | Olivier, Laurence : 124, 128. |

IV. Films français

- | | |
|--|------------------------------|
| Allégret, Marc : 8, 40, 46, 62, 84,
87, 96. | Cocteau, Jean : 36. |
| Barberis, René : 60. | Cravenne, Marcel : 131. |
| Bernard, Raymond : 120. | Decoin, Henri : 129. |
| Billon, Pierre : 121. | Delannoy, Jean : 119. |
| Carné, Marcel : 95. | Duvivier, Julien : 91. |
| Cavalcanti, Alberto : 12. | Feyder, Jacques : 18. |
| Cayatte, André : 137. | Gastyne, Marco de : 26. |
| Chenal, Pierre : 50, 74, 107. | Guityry, Sacha : 110. |
| Choux, Jean : 28. | Hervil, René : 24. |
| Christian-Jaque : 115. | Korda, Alexandre : 30, 49. |
| Clair, René : 25, 66, 133. | Leenhardt, Roger : 125, 132. |
| | L'Herbier, Marcel : 118. |

Malraux, André : 108.
Mercanton, Louis : 2, 24.
Muraz, Dr : 39.
Pagnol, Marcel : 99, 136.
Renoir, Jean : 79, 92, 93.

Siodmak, Robert : 97.
Tarride, Jean : 44.
Tourneur, Maurice : 101.
Védrès, Nicole : 126.

V. Film italien

Rossellini, Roberto : 130.

VI. Film japonais

Satsuo, Yamamoto : 105.

VII. Films soviétiques

Alexandrov, Grigori : 67.
Dovjenko, Alexandre : 33.
Eisenstein, Sergei : 63, 68, 69.
Fyodorov, B. : 48.
Protozanov, Yakov : 32.

Poudovkine, V. I. : 21.
Room, Abram : 64.
Savtchenko, Igor : 77.
Vassiliev, Serge et Georges : 78.
Vertov, Dziga : 73.

« Avec André Gide »

par

FRANÇOIS-RÉGIS BASTIDE *

Sans doute, cet *Avec André Gide* est loin d'être parfait, mais voici le premier film consacré à un écrivain qui ne donne plus l'impression d'un documentaire, d'une commande, bien plutôt d'un *essai*, d'un *aveu*. On sait que Marc Allégret est le neveu de Gide ; que depuis bien des années, ce fidèle témoin, et affectueux, a prié sa caméra d'enregistrer des images de l'oncle de plus en plus célèbre ; que Gide mourait il y a un an et qu'il a *fallu* — jusqu'à un certain point, je pense, — bâcler un montage de toutes ces vues, de tous ces bouts de film. Le montage, voilà bien quel était l'écueil d'une telle entreprise. On se trouvait devant des matériaux d'une incontestable authenticité, d'une présence parfaite, mais assez disparates. On voulait requérir leur aide pour camper un portrait de Gide ; mais Gide n'était pas tout entier contenu dans ces matériaux. On devait alors choisir un thème, un fil conducteur, une thèse sur Gide ; mais alors, la partie critique de l'œuvre devenait inéluctable. Il fallait un texte, ou plusieurs angles différents de Gide composant un visage unique, illustré par les visages de Gide qu'Allégret avait pu saisir. Ceci était une œuvre de longue haleine. Il est probable que, dans quelques années, on se servira du cinéma pour exprimer un écrivain. Aujourd'hui, nous sommes encore au stade de l'écrivain qui consent à s'exprimer, avec quelle habileté,

* Nous reproduisons ici les deux premiers tiers de la chronique « Cinéma » de l'auteur, parue dans le n° 69, d'avril 1952, de la revue *Hommes et Mondes*, pp. 610-2 (la dernière page en est consacrée à *La Vérité sur Bébé Donge*, d'Henri Decoin).

mais aussi quel sourire, quel air de ne pas trop y croire, par le cinéma. Dans quelques années, on priera un critique d'utiliser des images pour parler d'un écrivain. Aujourd'hui, on a demandé à un critique d'écrire des « textes de liaison » entre des images. Il se trouve que Robert Mallet a fait ce difficile travail avec une sobriété et une précision absolues, portant les images à leur degré d'incandescence optimale. Mais que sont ces images ?

Une première partie, l'album de famille, illustre fort bien l'impression étouffante des premières pages de *Si le grain ne meurt*. Le célèbre, trop célèbre *Familles, je vous hais !* est ici sous les traits d'un grand-père rébarbatif, altier, très Uzès, d'un oncle spécialiste d'économie politique, d'un jardin du Luxembourg aux lentes promenades. Nous n'apprenons rien de neuf, ni sur la passion de Gide pour l'histoire naturelle, ni sur sa passion enfantine pour sa cousine Madeleine, qui deviendra la douloureuse Emmanuèle... La révélation, pour ceux qui n'ont jamais entendu Gide, c'est sa voix, sa diction précautionneuse, son ton gouailleur, cette inimitable façon de prononcer le midi : *eul' midi*, je croyais : *ej' croyaize*, ces ralentissements subtils sur certaines syllabes, puis un abandon rageur de la fin de certaines phrases, sur un *n'est-ce pas ?* qui semble mépriser l'interlocuteur, le nier absolument. Le Midi et la Normandie, le feu et la douceur unis en un même tempérament épris de ses « différences », voilà ce qui donne à Gide, lorsqu'il lit, lorsqu'il raconte, une saveur exceptionnelle. À cet égard, l'histoire de la petite bille au creux de l'arbre, que son ongle dénicha dans un grand moment d'exaltation, est un fort beau morceau.

La seconde partie, constituée par des fragments déjà anciens, — une promenade avec Valéry, une conversation avec Ernst Robert Curtius, où l'on entend parler du « budget de l'armement », les images algériennes, congolaises, où passent langueur et soleil, le discours à Moscou sur la place Rouge, aux côtés de Staline, etc..., — rend compte des ambitions gœthéennes de Gide. L'homme qu'on nous montre aux prises avec les problèmes du temps, aventurier universel, fervent, est quelqu'un qui ne manquera pas d'étonner les populations... Mais la troisième partie, le Gide intime, est, en définitive, la meilleure du film. Avec Schlumberger, il faut le voir évoquer les premiers numéros de *La Nouvelle Revue Française*, ces petites notes critiques, qui étaient le sel des sommaires, où il n'y avait ni douceur ni favoritisme ; il faut le voir demander à M^e Maurice Garçon ce qu'est un juré et ponctuer l'entretien, — un peu trop voulu, — d'un *très bien !* qui est celui d'un homme insatisfait par les solutions humaines au problème de la justice ; il faut le voir, surtout, donner une leçon de piano à une jeune fille. Ce scherzo de Chopin, comme il l'a

vécu, comme il l'a joint à sa propre substance, comme il a fait chanter en lui cette petite phrase, au pouce droit, ce *ré-do dièse-do bécarre*, que, sensuellement, il indique à son élève d'un jour ! Gide, au piano comme en littérature, oppose le *ravissement*, but unique, à l'*étonnement*, qui résume assez bien toute l'esthétique des virtuoses. Avec quel mépris il parle de ces virtuoses, de ce « nouveau Rubinstein »... Je sais, les professionnels de la musique ne manqueront pas de trouver bien « littéraires » ces conseils de Narcisse à une pianiste. Je ne crains pas de dire que la Musique est plus présente, évoquée par Gide, loin des concerts, que dans beaucoup de « concerts parisiens ».

Enfin, voici le Gide grand-père, dont les petits-enfants ont fort bien saisi le mystère de la caméra ; elle ne les intimide plus. À Lévis-Saint-Nom, les petits jouent près de la rivière, leurs voix nous parviennent comme les ondes concentriques de l'eau, et Gide ne semble plus vivre que pour attendre la fin de leurs jeux. Alors, il place son jeu, son jeu à lui : les allumettes. Les petits viennent vers lui. Il dit : *voilà*, plusieurs fois. Les enfants retiennent leur souffle, pendant « l'expérience » plus gidienne que nature, qui consiste à faire se dresser une allumette sur deux autres, etc... (mes lecteurs voient ce que je veux dire). Cela rate plusieurs fois. Il faut recommencer. Encore *raté*. Encore. Enfin, *ça se soulève, ça se tord*... Gide, prodigieux acteur, donne aus mots de son jeu une puissance prométhéenne, et je vois bien tout ce que l'on pourrait dire de son œuvre entière à partir de cette simple scène d'enfants...

Faut-il reprocher à Marc Allégret d'avoir cherché les phrases définitives, le Gide engagé, grandiose ? Il était bon, me semble-t-il, qu'on sût cette déclaration à la jeunesse allemande : « Le monde sera sauvé par quelques-uns », comme il était bon de voir cette image d'un Gide heureux de son œuvre, de sa vie, mourant face à la postérité, conscient de la place qu'elle lui fera. Dès aujourd'hui, je vois ce film projeté dans les Universités du monde entier et j'entends de fervents dialogues d'étudiants se nouer à ces images. N'était-ce pas le souhait de Gide ?

Compléments à la filmographie de Marc Allégret

par

JEAN-PIERRE BLEYS

Ces compléments intéressent la filmographie de Marc Allégret parue dans le dossier *Marc Allégret* qu'a publié le BAAG (n° 98, d'avril 1993). Ils concernent quatre titres donnés comme séparés, mais qui en fait relèvent de la même « entreprise » : *Hélène de Troie* (1954), *Geneviève de Brabant* (1954), *L'Amante di Paride* (1955), *I Cavalieri dell' Illusione* (1956).

Il s'agit d'un film produit et tourné en 1953-1954, destiné à mettre en valeur l'actrice Hedy Lamarr, dont la carrière chutait notablement après son succès dans *Samson et Dalila* (Cecil B. De Mille, 1950). Cette production italienne, commencée sous le titre *Eterna Femmina*, fut interrompue, reprise, pour aboutir à une durée de plus de trois heures. On décida de sortir deux films successifs : *L'Amante di Paride* (l'histoire de Pâris et Hélène, puis de la Guerre de Troie) en 1955, puis *I Cavalieri dell' Illusione* en 1956. Devant le peu de succès obtenu en Italie, les producteurs décidèrent de ne pas distribuer ces films en France.

1955 *L'AMANTE DI PARIDE*. Réal. : Marc Allégret. Prod. : Cino Del Duca Produzioni, Rome. Sujet : Aeneas Mackenzie. Sc. : A. Mackenzie, Marc Allégret, Roger Vadim. Ph. : Fernando Risi, J. Allen (Technicolor). Mus. : Nino Rota. Déc. : Virgilio Marchi, Mario Chiari. Mont. : Manuel Del Campo, Renzo Lucidi. Int. : Hedy Lamarr (Hélène de Troie), Massimo Serato (Pâris), Robert Beatty (Ménélas), Cathy O'Donnel (Junon), Guido Celano (Jupiter), Enrico Glori (Priam), Serena Michelotti (Cassandre), Alba Arnova (Vénus), Patrizia Della Rovere, Elli Parvo, Rosy Mazzacurati, Anna Amendola, Valeria Moriconi.

1956 *I CAVALIERI DELL'ILLUSIONE*. Réal. : Marc Allégret. Prod. : Cino Del Duca Produzioni, Rome. Supervision : Edgar G. Ulmer. Sujet : Aeneas Mackenzie. Sc. : Salka Viertel, Roger Vadim. Ad. : Vittorio Nino Novarese, Amato Pennasilico. Ph. : Desmond Dickinson, Fernando Risi (Technicolor). Mus. : Alessandro Cicognini. Déc. : Virgilio Marchi, Mario Chiari. Mont. : Manuel Del Campo, Renzo Lucidi. Int. : Hedy Lamarr (Joséphine de Beauharnais, Geneviève de Brabant, Hedy Windsor), Gérard Oury (Napoléon Bonaparte), Terence Morgan, Cesare Danova, Milly Vitale, Luigi Pavese, John Fraser, Anna Arena, Franco Coop, Mino Doro, Rossana Rory, Valeria Moriconi.

L'écriture de la délectation morose : le Journal d'Alissa

par

MARIA WATROBA

« Un journal intime est intéressant surtout quand il note l'éveil des idées ; ou des sens, lors de la puberté ; ou bien enfin lorsqu'on se sent mourir. »

Journal, 8 octobre 1891.

Exils

Lieu privilégié de cette pratique protestante qu'est l'examen de conscience, le journal intime est l'œuvre de la solitude d'une conscience malheureuse. Alain Girard a souligné le lien entre tristesse et écriture du journal : « Si l'équilibre ou le bonheur consistent dans l'adaptation à l'entourage, le journal porte en lui le deuil du bonheur ¹. » L'examen de conscience y serait lors par définition un examen de souffrance : « La souffrance ! mais c'est l'unique cause de la conscience ! », a écrit Dostoïevski. Et cette souffrance serait un exil. Telle est bien la situation d'Alissa à Aigues-Vives, quand elle aborde l'écriture de ses cahiers : son examen de conscience est un examen de souffrance qui est un examen d'exil.

Les premiers mots de son journal en soulignent l'aspect inaugural : elle entreprend de l'écrire, dans un endroit inconnu, où elle ressent une solitude nouvelle.

1. Alain Girard, *Le Journal intime*, Paris : P.U.F., 1963, p. 114.

Avant-hier, départ du Havre ; hier, arrivée à Nîmes ; mon premier voyage ! N'ayant aucun souci du ménage ni de la cuisine, dans le léger désœuvrement qui s'ensuit, ce 23 mai 188., jour anniversaire de mes vingt-cinq ans, je commence un journal — sans grand amusement, un peu pour me tenir compagnie ; car, pour la première fois de ma vie peut-être, je me sens seule — sur une terre différente, étrangère presque, et avec qui je n'ai pas encore lié connaissance. (p. 581²).

Alissa ouvre un journal pour rompre une solitude liée à une disponibilité qui ressemble à une liberté vide, sans emploi. C'est le jour de son anniversaire qu'elle commence à écrire : aussi modeste soit-elle, Alissa s'attend sans doute à ce que ses proches pensent à elle plus qu'à tout autre moment de l'année, sa solitude lui est alors d'autant plus sensible que cette date pourrait être une occasion de fête. Mais il y a plus, car il ne s'agit pas d'un anniversaire ordinaire, surtout pour les filles. Dans le contexte bourgeois de la fin du XIX^e siècle, inutile d'insister sur tout ce que signifie avoir vingt-cinq ans pour celles qui sont restées « demoiselles ». Le calendrier, avec la Sainte-Catherine, se charge de leur rappeler que le célibat n'est rien d'autre qu'un manquement à leurs obligations de femme auquel il convient de remédier au plus vite³. Or, dans la vie d'Alissa, à cette date anniversaire, comme tant d'autres jours, Jérôme est absent ; cette fois-ci, il l'est même à double titre car elle attend de lui une lettre qui ne vient pas, comme elle l'écrit trois jours plus tard seulement : « 26 mai. Toujours sans nouvelles de Jérôme » (p.582). Alissa se met donc à rédiger son journal dans un moment de tension particulière, dont les raisons sont ou bien implicites ou bien différées : d'une part, selon les normes sociales, elle devrait être mariée (elle trompe donc l'attente de la communauté) et, de l'autre, son cousin qui voulait se fiancer à elle paraît d'autant plus éloigné qu'elle ne reçoit aucune lettre de lui (c'est alors

2. Gide, *Roman, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard (Bibl. Pléiade), 1958. Les références suivantes à *La Porte étroite* renvoient à cette édition.

3. Dans sa dernière étude intitulée *Le Moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, c'est précisément cette date que Philippe Lejeune utilise pour délimiter son champ d'observation : « Les "jeunes filles" : enfance (pas de limite d'âge vers le bas) et adolescence. Ce qui limite l'adolescence, socialement, pour les filles, au XIX^e siècle, c'est le mariage ; et si elles ne se marient pas, il y a une autre limite, évoquée dans je ne sais plus quel journal : la Sainte-Catherine. "Coiffer Sainte-Catherine", c'est n'être pas mariée à vingt-cinq ans. Donc nous dirons : jusqu'au mariage, ou jusqu'à la Sainte-Catherine. » (Seuil, 1993, p. 16). Même s'il ne relevait pas de la fiction, le journal d'Alissa n'entrerait pas dans le corpus de Ph. Lejeune car, de ce point de vue socio-historique, il serait un « journal de "vieille fille" ».

l'attente d'Alissa qui est trompée, non pas au sens où elle serait surprise par l'absence de Jérôme — celui-ci est toujours ailleurs ; c'est sa façon d'être — mais, plus généralement, parce qu'elle n'a pas d'autre possibilité que de vivre son amour sur un mode décevant. L'exil social, tacite, est seulement une modalité de l'exil sentimental dont l'expression, différée, est manifeste : le social n'intervient pour Alissa que dans la mesure où il interfère avec l'intime. Étant donné qu'elle commence son journal comme un carnet de voyage, c'est une autre séparation, circonstancielle et géographique, qui cristallise cet exil sentimental. Or, en amoureuse accomplie, Alissa se caractérise avant tout par sa sédentarité⁴ ; c'est donc Jérôme qui foncièrement est parti, qui est loin (car il est celui qu'elle aime). Quand Alissa, par excellence sédentaire, écrit d'Aigues-Vives, elle se situe alors sur une terre qui lui est d'autant plus étrangère que sa seule patrie serait là où demeure son cousin qui, lui, est toujours ailleurs. Ainsi son amour la voue à la fois à l'exil et à la sédentarité — tout le contraire du voyage.

Elle sent, donc elle écrit

« [Orphée] n'a chanté que par douleur ; dans la possession de la réalité de son amour, il se taisait. De là vient que ses chants paraissent tristes ; c'est qu'ils sont l'expression du désir, non de la possession. »

« Feuilles », I, 98.

Cette solitude amoureuse, inédite par son intensité, et ce désœuvrement inaccoutumé, coïncident avec l'éloignement de Dieu — du Dieu chrétien qui est celui d'Alissa, — en même temps qu'elle s'accompagne

4. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes écrit en effet : « Or, il n'y a d'absence que de l'autre : c'est l'autre qui part, c'est moi qui reste. L'autre est en état de perpétuel départ, de voyage ; il est, par vocation, migrateur, fuyant ; je suis, moi qui aime, par vocation inverse, sédentaire, immobile, à disposition, en attente, tassé sur place, *en souffrance*, comme un paquet dans un coin perdu de gare. L'absence amoureuse va seulement dans un sens, et ne peut se dire qu'à partir de qui reste — et non de qui part : *je*, toujours présent, ne se constitue qu'en face de *toi*, sans cesse absent. (Dire l'absence, c'est d'emblée poser que la place du sujet et la place de l'autre ne peuvent permuter ; c'est dire : "Je suis moins aimé que je n'aime.") » (p. 19). Et encore : « Historiquement, le discours de l'absence est tenu par la Femme : la Femme est sédentaire, l'Homme est chasseur, voyageur ; la Femme est fidèle (elle attend), l'homme est coureur (il navigue, il drague). » (Seuil, 1977, p. 20).

d'une émotion trouble. Le transport du nord au sud est un véritable « estrangement » pour Alissa car il ne signifie rien moins qu'un passage d'une latitude chrétienne à une latitude païenne⁵. Dépaysée à Aigues-Vives, au contact de la nature méridionale, cette Normande protestante se met à évoquer des figures mythologiques et, ainsi, elle connaît pour la première fois de sa vie un sentiment de la nature déchristianisé. Elle rapporte son état de confusion en des termes qui en soulignent le caractère extrême et exceptionnel :

Je m'étonne, m'effarouche presque de ce qu'ici mon sentiment de la nature, si profondément chrétien à Fongueusemare, malgré moi devienne un peu mythologique. Pourtant elle était encore religieuse la sorte de crainte qui de plus en plus m'oppressait. Je murmurais ces mots : *hic nemus*. L'air était cristallin : il faisait un silence étrange. Je songeais à Orphée, à Armide, lorsque tout à coup un chant d'oiseau unique, s'est élevé, si près de moi, si pathétique, si pur qu'il me sembla soudain que toute la nature l'attendait. Mon cœur battait très fort ; je suis restée un instant appuyée contre un arbre, puis suis rentrée avant que personne encore ne fût levé. (24 mai, p. 582).

La simultanéité du recul du Dieu chrétien et de l'ouverture à la sensation est liée à l'absence plus poignante que jamais de l'être aimé (puisqu'il ne se signale désormais même plus par lettres). Un sentiment d'abandon (à la fois comme solitude, privation de recours et d'amour humains et divins — être abandonnée, délaissée, — et comme « léger décœurement » — s'abandonner, se laisser aller) suscite l'écriture du journal. Celui-ci rend compte de l'émergence d'une sensualité qui n'ose dire son nom pour n'être encore perçue que sous le signe de l'étrangeté (« il faisait un silence étrange »). Alissa accorde donc dans sa vie une place spéciale à l'écriture au moment même où elle s'ouvre à la sensation en l'absence de l'être qu'elle aime et lors du retrait du Dieu qui lui est familier. Sa disponibilité nouvelle est à deux registres : pour les mots et les sens. Exilée de son pays, de son Dieu et de l'être aimé, elle découvre la souffrance — et le plaisir — d'aimer, de sentir et d'écrire, seule. Et cette solitude complète est l'occasion où, commençant d'écrire et de sentir, Alissa devient moins chrétienne. André Walter écrivait déjà dans ses *Cahiers* : « Les mots sont profanes⁶ » — « les choses » aussi, peut-on ajouter à la lecture du journal d'Alissa.

Lors de cet éveil à la sensation, elle évoque des histoires célèbres d'amours tragiques. Celle d'Orphée est bien connue : après avoir perdu

5. Ramon Fernandez a montré naguère l'opposition symbolique entre le nord et le sud qui existe dans l'univers gidien (*André Gide*, Corrèa, 1931).

6. Gide, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, éd. Claude Martin, Gallimard, 1986, p. 112.

définitivement son épouse dans les Enfers en se retournant pour la regarder, il demeure inconsolé et solitaire jusqu'à la fin de sa vie, fidèle par delà la mort, une seconde fois. C'est bien ce dont rêvait déjà Alissa lorsqu'elle parlait à son cousin d'un amour que la mort même ne saurait détruire⁷. Entre la protestante amoureuse et le héros mythologique, amoureux inconditionnel lui aussi, les barrières qui séparent le paganisme et le christianisme sautent. Quant à Armide, l'héroïne de la *Jérusalem délivrée*, c'est encore une victime de l'amour : lorsque Renaud, son prisonnier et amant, se dispose à la quitter, elle ensevelit sa douleur sous les ruines de son palais enchanté⁸. Qu'Alissa évoque ces personnages au sein d'une nature qui l'invite au vagabondage sentimental incite à penser que, s'identifiant à eux, elle est alors sous l'emprise de l'obsession amoureuse. Comme Orphée et Armide, elle reste fidèle à l'être aimé, absent. Son trouble, né à la faveur d'une promenade solitaire où sa songerie sentimentalement littéraire est brusquement interrompue par un chant d'oiseau, a une cause qui, sans être immédiate ni explicite, est bien précise : ce ne peut être qu'à la pensée de Jérôme absent que son cœur bat « très fort ».

À force d'amour, Alissa se découvre un aspect païen, sans pourtant cesser de se voir foncièrement religieuse : « Pourtant elle était encore religieuse la sorte de crainte qui de plus en plus m'oppressait. » Tout se passe comme si son éveil sensuel lui faisait considérer sous un angle neuf, et ainsi élargir sa notion du religieux, pour y inclure cette nouvelle expérience : une émotion si intense qu'elle l'investit tout entière, « corps et âme » (tant il est vrai que le cœur est cette partie privilégiée du corps, considérée comme siège des passions nobles). Alissa en vient ainsi à une espèce de syncrétisme qui a bien de quoi décontenancer l'austère protestante qu'elle demeure. La veille déjà, devant cette terre méridionale in-

7. Le dialogue des cousins est le suivant : « — Eh bien, moi, ce matin, j'ai rêvé que j'allais t'épouser si fort que rien, rien ne pourrait nous séparer — que la mort. — Tu crois que la mort peut séparer ? reprit-elle. — Je veux dire... — Je pense qu'elle peut rapprocher, au contraire... oui, rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie. » (pp. 516-7). De même, par sa fidélité constante, malgré la mort puis la perte même d'Eurydice dans les Enfers, Orphée est le héros de l'amour invincible au sein des plus inconcevables infortunes. La séparation définitive le lie définitivement à Eurydice dont il demeure l'amant, quand bien même elle est redevenue inaccessible.

8. Pour une étude plus précise des références littéraires et mythologiques dans ce passage de *La Porte étroite*, v. Gérard Defaux, « Sur des vers de Virgile : Alissa et le mythe gidien du bonheur », *André Gide 3*, Lettres Modernes, 1972, pp. 98-121.

connue, elle affirmait que « Dieu n'est différent de soi nulle part ». Elle ne peut rendre compte de cette ressemblance divine à soi, à travers ses occurrences diverses et d'aspects contradictoires, qu'en admettant l'existence d'une pluralité de manifestations religieuses : dès lors qu'elle apparaît dans ce monde créé par Dieu, sa sensualité naissante est l'un de ces modes divins. Du protestantisme à cette espèce de panthéisme, il n'y a qu'un pas, celui qui franchit l'espace entre la Normandie et le Midi, Fongueusemare et Aigues-Vives. Dans son propre journal, parlant alors de lui-même, Gide s'exprimait en des termes qui semblent annoncer *La Porte étroite* :

Mes émotions se sont ouvertes comme une religion ; impossible d'exprimer mieux ce que je veux dire ; quoique cela puisse plus tard me paraître incompréhensible. C'est la tendance vers le panthéisme⁹.

Tout en accueillant cette nouvelle religion émotionnelle, Alissa reste chrétienne, avec plus d'inquiétude, d'où le journal qui l'aide à faire le pas. Malgré son absence, Jérôme est partout, et Dieu a beau sembler se retirer, il est présent dans chacune des sensations de ses créatures. En Alissa, l'amour sacré et l'amour profane se confondent donc en ceci que leur objet, quand bien même il est éloigné de l'héroïne, demeure omniprésent.

Le journal, faute de lettre, au lieu de la prière

Cette expansion panthéiste à tendance syncrétique est vite relayée par le sentiment d'une incompatibilité entre les sentiments amoureux et religieux. Lorsqu'Alissa ouvre à nouveau son journal, c'est en effet pour y regretter que l'amour profane entre en concurrence avec l'amour sacré au point de le menacer : sa prière se fait distraite, incapable de la délivrer de son idée fixe, tant le recueillement lui fait défaut. À ce moment où, en l'absence de toute lettre de Jérôme, la pensée de son cousin s'impose à elle jusque dans la prière, Alissa écrit :

Toujours sans nouvelles de Jérôme. Quand il m'aurait écrit au Havre, sa lettre m'aurait été renvoyée... Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ; ni la course d'hier aux Baux, ni la prière, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant.

Aujourd'hui, je ne peux écrire rien d'autre... (26 mai, p. 582)

Pour la pieuse Alissa, prière et promenade reviennent pourtant au même dans la mesure où toutes deux sont impuissantes à la divertir de la pensée de Jérôme. Il semble au contraire qu'afin d'être en état de prier, elle ait besoin de recevoir des nouvelles de son cousin (plus tard, elle écrira : « Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de lui pour Vous aimer », p.

9. *Journal 1889-1939*, 3 juin 1893, Gallimard (Bibl. Pléiade), 1951, p. 36.

591). Dès lors le journal aurait pour raison d'être l'urgence d'exprimer un tourment amoureux (« Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude »), devenu insoutenable car complètement envahissant (« Je ne puis écrire rien d'autre »). Né à la faveur de l'oisiveté, le journal répondrait à la nécessité de ménager un espace propre à une expression de l'amour qui est en train d'investir l'existence entière d'Alissa au point d'empiéter sur sa croyance même.

Delectatio morosa

Alissa craint qu'au lieu de la rapprocher de Dieu (au sens chrétien du terme), son besoin d'aimer et d'être aimée ne l'en éloigne. Si Joubert écrivait dans son journal : « Dieu est le lieu où je ne me souviens pas du reste ¹⁰ », l'héroïne gidienne ne peut penser à Dieu sans se rappeler Jérôme. Tout se passe comme si, ne pouvant éviter une tension entre amour profane et amour sacré, Alissa en venait à se livrer à ce que les docteurs de l'Église médiévale appelaient la *delectatio morosa*. Dans son livre intitulé *Sade mon prochain*, Klossowski a précisé la signification du concept d'une façon qui nous paraît particulièrement adéquate à rendre compte de l'expérience vécue par Alissa au moment où elle écrit son journal ; aussi n'hésiterons-nous pas à le citer.

À Aigues-Vives, Alissa, à qui Jérôme manque, est en proie à la songerie. Or, selon le critique, la *delectatio morosa* est un type particulier de rêverie éveillée : c'est une rêverie à laquelle on se livre de plein gré.

L'intérêt de cette notion de *delectatio morosa*, c'est qu'elle dénonce et décrit cette adhésion volontaire de l'âme au mouvement spontané de la rêverie. Mais où s'arrête la rêverie proprement dite, où commence la délectation morose ? La rêverie n'est-elle pas déjà le symptôme d'une âme sortie de sa condition surnaturelle, qui cherche à *se soustraire à sa vocation propre* et qui connaît dès lors l'ennui consécutif à son déracinement, à l'abandon de Dieu, à l'aliénation du sentiment de l'éternel ? La rêverie n'est-elle pas *l'adhésion spontanée au sentiment de ruine du temps*, non plus à celui de la maturation dans la prière, de l'âme promise au temps de Dieu ¹¹ ?

Ce sont en effet le déracinement, l'ennui et l'abandon de son Dieu familier qui jettent l'héroïne dans une rêverie éveillée contre laquelle la prière elle-même est impuissante. Et bien que les frontières restent fragiles entre rêverie diurne et délectation morose, chez Alissa, il semble que la rédaction du journal trace une évolution de l'une à l'autre. Car, aussi spontané

10. 21 novembre 1796, cité par Alain Girard, *op. cit.*, p. 225.

11. Pierre Klossowski, *Sade mon prochain*, précédé de *Le Philosophe scélé-rat*, Seuil, 1947 et 1967, p. 162. Les italiques sont celles de l'auteur.

que puisse être d'abord le mouvement de sa rêverie, lors de sa promenade ou quand elle tente de prier, c'est ensuite seulement par une décision de sa volonté qu'elle le relate en l'écrivant. Dans ses cahiers, au cours de l'écriture, la rêverie diurne d'Alissa est naturellement amenée à devenir délectation morose. « Tout ce que je peux écrire à Jérôme, je n'ai nul plaisir à l'écrire ici » (10 juin, p. 583), note-t-elle. Mais à écrire ainsi à soi seule, le plaisir s'assombrit.

Peut-être la *delectatio morosa* existe-t-elle avant même l'écriture du journal ; au flou de la notion (comment déterminer de façon certaine le moment où la rêverie devient volontaire ?) s'ajoute le silence du texte à cet égard. Nous prendrons donc le terme de *delectatio morosa* dans une acception large, autant pour parler des rêveries vécues d'Alissa que de l'écriture même de ces rêveries.

Dans une note érudite, Klossowski, citant un commentaire étymologique sur les diverses connotations de l'adjectif dans le syntagme *delectatio morosa*, offre une perspective tout à fait éclairante sur le début du journal intime d'Alissa.

« Les Latins dérivait *morosus* de *mos*, coutume, et de *mora*, délai, retard, d'où nous avons fait *demeurer*, d'après *demorari*. Comme les coutumes paraissent étranges de peuple à peuple, de province à province, comme aussi le retard donne de l'inquiétude et de l'impatience, notre mot signifiait, d'une part, étrange, singulier, bizarre ; d'autre part, chagrin, triste, inquiet. Le vers suivant exprime tout à la fois cette double origine et cette double signification :

mos me morosum, mora me facit esse morosum.

Notre langue a conservé à morose le sens secondaire de *mora* ; elle lui fait signifier triste, morne, sombre.

Les théologiens, qui ont un langage particulier, ont adopté le sens primitif de *mora* ; ils se servent de morose pour qualifier les choses qui restent quelque temps ; une délectation morose, c'est pour eux une délectation de quelque durée. » M. Lachort, *Somme Théologique de Saint Thomas*, t. V., p. 70, Paris : Vives, 1863¹².

Chacune des acceptions lexicales de la *delectatio morosa* est propre à couvrir un aspect particulier de la situation d'Alissa. On l'a vu, quand elle ouvre son journal à la faveur de son *dépaysement*, l'héroïne *inquiète* attend avec *impatience* une lettre qui est *en retard*. Et sa délectation morose, suscitée d'abord par ce délai et cette étrangeté, *demeure* tout au long de l'écriture du journal. Celle-ci peut elle-même se définir comme essentiellement *différée* : Alissa écrit après coup les événements et émotions de sa journée. Par ailleurs, l'écriture exige une certaine situation : il faut

12. *Ibid.*, p. 160, note 1.

que l'on *demeure* en place pour se livrer à cette activité. Enfin, le journal relève d'une *coutume* répandue tout particulièrement (mais non exclusivement) parmi les protestants. Ainsi, forme, contenu et situation, le journal d'Alissa est une délectation morose.

D'un point de vue qui nous porte à interroger l'attitude mystique d'Alissa¹³, Klossowski compare les comportements de l'ascète chrétien et du rêveur éveillé, puis il expose la spécificité du religieux.

L'ascète chrétien et le rêveur éveillé (qu'est Sade) connaissent donc une égale expérience du temps vécu : la rêverie spontanée ramène et représente le passé de leur vie soit sous l'espèce d'un péché accompli, soit sous la forme d'une tentation ; et le présent dans la solitude risque toujours de se remplir par la représentation des choses absentes ou passées ; à quoi l'ascète oppose la prière, la méditation, l'oraison qui ne sont pas seulement des états de pure et simple aspiration à Dieu, mais une action efficace qui *prive la sensibilité naturelle de sa faculté actualisatrice des choses absentes* pour la rendre purement réceptive d'une *présence* dont cette faculté même la détournait. Il y a plus : cette faculté actualisatrice des choses absentes s'exerçait dans *l'espace purement psychique* de l'âme où se meuvent ces forces obscures que la théologie ascétique nomme les puissances inférieures. La *réaction priante* de l'âme, sa résistance au mouvement spontané de la rêverie, l'émancipation par rapport à sa faculté actualisatrice des choses absentes au bénéfice d'une présence qui est celle de son fond divin lui-même a, dans le même temps, ouvert à l'âme *l'espace de la réalité spirituelle* : c'est là seulement que l'âme se connaît comme lieu de la présence divine et qu'elle éprouve Dieu comme *son lieu proprement originel* en même temps que comme l'objet suprême de sa convoitise la plus profonde. Par le développement de sens spirituels orientés vers la représentation des réalités saintes, l'ascète abolit le monde des choses passées ; et non seulement elles sont alors révolues pour lui, mais elles ne sont pas même *absentes* ; elles sont sorties de l'être parce que les sens nouvellement développés ont une autre pâture. L'appréciation de la vie passée en tant que vie pécheresse devant Dieu — devant Dieu qui est source d'affection inépuisable pour ces nouveaux sens — donne la force à l'âme de s'affranchir de la nécessité de recommencer des actes qui rompraient cette affection¹⁴.

Alissa aspire à l'état d'ascète chrétien et, en présence de Jérôme, elle a su en assumer la conduite au cours de leur avant-dernière rencontre à Fongueusemare (chapitre VII). Avant de mourir, elle a même pensé un instant avoir conquis « ces nouveaux sens » de l'ascète dont parle Klossowski. Quand elle écrit la dernière page de son journal, elle s'adresse à son

13. Ce que, utilisant les termes de Lucien Febvre, nous nommons « l'attitude mystique » d'Alissa a fait l'objet d'un développement dans notre thèse, *Éros religieux*, dont le présent article est un extrait légèrement modifié.

14. Klossowski, *op. cit.*, pp. 164-5.

cousin en des termes qui incitent à penser qu'elle se trouve désormais dans l'« espace de la *réalité spirituelle* » : « Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite », écrit-elle alors (16 octobre, p. 595). Mais ce moment privilégié est voué à faire figure d'exception dans la vie d'Alissa, comme le souligne le blanc de la graphie qui, dans le journal, isole la phrase du reste du texte en un paragraphe minimal. Ensuite le retour à ce que l'on pourrait nommer « les sens anciens » n'en est que plus brutal. Après cette affirmation triomphante, le texte reprend en effet crûment avec l'évocation de la souffrance physique et morale :

Ce matin une crise de vomissement m'a brisée. Je me suis sentie, sitôt après, si faible, qu'un instant j'ai pu espérer de mourir. Mais non ; il s'est d'abord fait dans tout mon être un grand calme ; puis une angoisse s'est emparée de moi, un frisson de la chair et de l'âme ; c'était comme l'éclaircissement brusque et désenchanté de ma vie. Il me semblait que je voyais pour la première fois les murs atrocement nus de ma chambre. (16 octobre, p. 595).

Les yeux d'Alissa voient ce que, contemplant une réalité spirituelle, ils ne voyaient plus. Cruelle et humaine lucidité où se perd définitivement toute divine joie. Devenue aveugle, l'espace d'un instant, Alissa n'a plus perçu sa nuit — la veille, elle écrivait encore : « Je suis dans la nuit ; j'attends l'aube » (p. 595). Mais l'obscurité ne lui a laissé qu'un répit sans lendemain : au fil des ans, du début à la fin de son journal, la solitude demeure et, contre elle, la « réaction *priante* » est vaine. En témoignent de façon particulièrement frappante les premiers et derniers moments de son écriture :

— je commence un journal [...] car, pour la première fois de ma vie peut-être, *je me sens seule* [...]. (Premier cahier, 23 mai, p. 581).

— Toujours sans nouvelles de Jérôme. [...] Je ne puis confier qu'à ce cahier mon inquiétude ; ni la course d'hier aux Baux, *ni la prière*, depuis trois jours, n'ont pu m'en distraire un instant. (Premier cahier, 26 mai, p. 582).

— Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. [...] Je ne puis *ni prier* ni dormir. (Dernier cahier, 3 octobre, p. 592).

— Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que *je suis seule*. (Derniers mots, p. 595 ; nous soulignons).

Cette structure « embrassée » du journal (solitude — échec de la prière / échec de la prière — solitude) montre bien comment la « réaction *priante* » d'Alissa est prise dans l'espace de la solitude qui en souligne la faillite.

La religiosité de l'héroïne devrait faire de son journal une espèce d'exercice spirituel : « Considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement », écrit-elle ; mais ses cahiers, au long des pages, témoignent d'un échec du religieux vaincu par la délectation morose. Ainsi, anticipant la venue de Jérôme, elle actualise sa présence : « J'attends. Je

sais que bientôt, sur ce même banc, je serai assise avec lui... *J'écoute déjà sa parole*. J'aime tant à l'entendre prononcer mon nom... » (p. 592 ; nous soulignons). Si elle ne peut prier, malgré son désir, c'est qu'en elle l'absence de Jérôme se convertit en une présence obsessive au point de s'actualiser en sensation physique : « Je le sens encore », écrit-elle après avoir vu son cousin (p. 592). Que ce soit par anticipation ou souvenir, Jérôme est toujours — déjà et encore — là. Contrairement à l'ascète pour qui les choses passées « ne sont pas même absentes », Alissa a beau essayer de prier, elle éprouve non seulement leur absence mais encore leur présence, ou plus exactement, elle sent leur absence comme une présence — d'où sa solitude invincible.

Alissa exprime dans son journal la concurrence que se livrent les réalités sacrées et profanes en une phrase concise, adressée comme un reproche à Dieu : « Mais pourquoi, entre Vous et moi, posez-Vous partout son image ? » (10 août, p. 589). Écrits au cours de l'année qui suivit le « pénible revoir du Havre » (chapitre VI), ces mots sont emblématiques du conflit incessant auquel Alissa est en proie. Ce revoir est si pénible car, après une longue attente, les cousins se sont mutuellement déçus : alors qu'ils étaient censés se fiancer, ils se retrouvent gênés tous deux, incapables de se parler et n'éprouvant aucun attrait l'un pour l'autre (au cours d'une promenade, ils se tiennent d'abord par la main puis, ennuyés, se la lâchent). Si Jérôme est plutôt embarrassé alors, Alissa ne manifeste aucun entrain non plus. C'est que, pour qu'Alissa jouisse de la présence de son cousin, il faut que celui-ci soit absent. Immédiatement après ce « triste revoir », dans une lettre, elle lui écrit en effet : « de loin je t'aimais davantage » (p. 559). Et dès l'époque du séjour en Italie de Jérôme, non seulement le souvenir de l'être aimé lui suffisait, mais c'était son absence même qui la comblait, alors que sa présence l'eût seulement troublée :

...Non, n'écourte pas ton voyage pour le plaisir de quelques jours de revoir. Sérieusement, il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas encore. Crois-moi : quand tu serais près de moi, je ne pourrais penser à toi davantage. Je ne voudrais pas te peiner, mais j'en suis venue à ne plus souhaiter — maintenant — ta présence. Te l'avouerais-je ? je saurais que tu viens ce soir... je fuirais. Oh ! ne me demande pas te t'expliquer ce... sentiment, je t'en prie. Je sais seulement que je pense à toi sans cesse (ce qui doit suffire à ton bonheur) et que je suis heureuse ainsi. (p. 549).

Comme le souligne Klossowski, « *l'absence même des objets devient la condition sine qua non de cette faculté de représentation de la sensibilité frustrée*¹⁵ ».

15. *Ibid.*, p. 164.

De la lettre au journal, l'omniprésence d'un Jérôme absent est venue s'insinuer entre Alissa et Dieu. Et l'écriture du journal, qui constate la présence de l'absent, dans ce procès même, redouble nécessairement cette absence — c'est-à-dire cette présence, et, du coup, prononce la délectation morose de son auteur.

L'écriture de la délectation morose n'a lieu que par la délectation morose de l'écriture. Dans ces conditions, la volonté de perfectionnement ne peut rester qu'un vœu pieux. Le journal d'Alissa montre ainsi une tentative manquée d'ascétisme chrétien par une narratrice foncièrement religieuse.

Tout se passe même comme si c'était la délectation morose qui forçait Alissa à sacrifier son bonheur en renonçant à l'amour de Jérôme :

et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus; de manière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables... (pp. 586-7)

Qu'est-ce en effet que désespérer de surmonter son amour, sinon avouer son inclination à la délectation morose ? Cette dernière devient alors la condition de possibilité du sacrifice. L'écriture de la délectation morose, elle-même, délectation morose, est donc simultanément une écriture du sacrifice.

Le journal épistolaire

En vue de rendre possible le sacrifice, Alissa doit d'abord éviter d'exprimer son amour à son cousin. Dans le journal, l'aveu répété, à Jérôme et à Dieu, en même temps qu'il est le dernier plaisir qu'elle se permet, lui procure l'énergie indispensable pour dissimuler son amour en présence de Jérôme et, ainsi, faire le sacrifice de son bonheur.

Si dire ce qui n'est pas permis est en général une jouissance, dans le cas précis d'Alissa, il ne s'agit pas du plaisir de la transgression, mais du dédommagement éprouvé à parler de l'objet aimé, à lui, en son absence. Dans son propre journal, Gide écrit : « le plus grand bonheur, après que d'aimer, c'est de confesser son amour ¹⁶. » Dans le combat qu'Alissa mène contre elle-même pour sauver les apparences et préserver intacte ce qu'elle appelle, sans toujours y croire tout à fait, sa vertu, le journal apporte parfois une trêve. En écrivant, elle livre son désir, ses doutes, sa panique, son angoisse, ses espoirs aussi — afin de ne pas se livrer à Jérôme. Quelques jours avant des retrouvailles fatidiques où Alissa montre à

16. *Journal*, 11 mai 1918, éd. citée, p. 654.

son cousin une ascète accomplie, elle écrit :

Je l'ai revu. Il est là, sous ce toit. Je vois sur le gazon la clarté qu'y porte sa fenêtre. Pendant que j'écris ces lignes, il veille ; et peut-être qu'il pense à moi. Il n'a pas changé ; il le dit ; je le sens. Saurai-je me montrer à lui telle que j'ai résolu d'être, afin que son amour me désavoue ?... (16 septembre, 10 heures du soir, p. 590).

Après cet abandon auquel elle laisse libre cours dans son journal, Alissa agit comme elle n'osait pas même se le promettre, pour ensuite à nouveau confier son désarroi :

Oh ! conversation atroce où j'ai su feindre l'indifférence, la froideur, lorsque mon cœur au dedans de moi se pâmait... (24 septembre, p. 590).

Le cœur mis à nu est un cœur qui bat : le journal d'Alissa est l'espace privilégié de la sincérité puisqu'elle peut s'y dévoiler sans courir le risque d'être vue. Et l'héroïne sera d'autant plus franche avec elle-même qu'elle aura été réservée avec Jérôme.

En faisant de son journal le lieu de l'inavouable, Alissa lui confère l'une des caractéristiques principales de la confession : le secret. Dans son livre, *L'Écriture du jour*, consacré au journal chez Gide, Éric Marty a souligné cet aspect : « Le Secret est une dimension naturelle de tous les journaux. [...] c'est, en quelque sorte, un Intime radicalement impartageable avec le Monde ¹⁷. » Pour Alissa, le Monde, c'est d'abord Jérôme (son père excepté, les autres n'existent guère à ses yeux). Lorsque pour l'avant-dernière fois les cousins se revoient à Pâques après une longue absence, Alissa croit « consommer le sacrifice » (p. 587) en proposant à Jérôme la sainteté au lieu du bonheur ; puis, dans son journal, elle s'adresse librement à son cousin :

Il part demain...

Cher Jérôme, je t'aime toujours de tendresse infinie ; mais jamais plus je ne pourrai te le dire. La contrainte que j'impose à mes yeux, à mes lèvres, à mon âme, est si dure que te quitter m'est délivrance et amère satisfaction. (Lundi soir, 3 mai, p. 587).

Il y a donc au moins une contrainte qu'Alissa ne s'impose pas, une privation à laquelle elle ne se plie pas : celle d'écrire ce qu'elle s'interdit de révéler à son cousin, et d'y prendre plaisir. Comme le suggère dans cet extrait le glissement de Jérôme du statut de référent à celui de destinataire, Alissa partage l'Impartageable dans son journal. Presqu'un an après en avoir commencé la rédaction, elle réitère en d'autres termes, non moins éloquentes, l'aveu de son amour pour Jérôme : il est devenu sa seule

17. Éric Marty, *L'Écriture du jour : le Journal d'André Gide*, Seuil, 1985, p. 203.

préoccupation au point d'avoir complètement pris possession d'elle (yeux, lèvres, âme, sont ici autant d'équivalents sentimentaux des zones érogènes). Bien que le journal, contrairement au prêtre qui confesse, ne puisse absoudre celle qui livre ses péchés, il présente néanmoins un avantage non négligeable sur la confession car il permet de s'adresser sans intermédiaire à la personne véritablement concernée par l'aveu et ainsi d'éviter le sermon, revers inévitable du pardon. Par ailleurs, à l'inverse de la déclaration d'amour, l'aveu énoncé dans le journal a lieu en toute impunité puisque le propos est alors tenu en l'absence réelle de son destinataire. Celui-ci n'est rendu présent que sur le mode fictif, par la prosopopée, cette figure dont on peut dire qu'elle est par excellence celle de la *delectatio morosa*. C'est par la prosopopée en effet qu'Alissa actualise la personne de Jérôme, installe cet être absent au sein de son présent. En s'adressant à lui dans son journal, elle jouit non seulement de sa présence (créée linguistiquement), mais encore de son absence (il n'est pas là pour entendre ou voir son amour : tout ce qu'elle peut dire ne porte alors pas vraiment à conséquence). Figure de la délectation morose, la prosopopée convertit l'absence en présence, sans cesser de maintenir l'absence au sein de la présence.

Mais Alissa se fût-elle avant tout adressée à Dieu dans un acte de foi, la prosopopée aurait été le trope de la présence de Dieu. Cette métaphore n'est le signe particulier de la délectation morose que parce qu'elle est inscrite dans un genre propice à cette dernière : le journal épistolaire. Né de la solitude, le journal d'Alissa est d'abord une tentative malheureuse (vouée à l'échec et réalisée dans la tristesse) pour vivre avec elle en l'absence de l'être aimé. À Fongueusemare, un peu plus d'un an après l'avoir commencé, Alissa souligne cet aspect : « Comme si dans ce cahier que je n'ai commencé que pour m'aider à me passer de lui, je continuais à *lui* écrire » (4 juillet, p. 588). De l'intention, « m'aider à me passer *de lui* », à l'acte, « continuer à *lui* écrire », la privation s'est inversée en adresse. L'héroïne a cru d'abord pouvoir faire une distinction tranchée entre la lettre et le journal, elle s'aperçoit ensuite que son journal est *comme* un prolongement de la lettre : une modalisation, qui en est encore une modalité (avant de devenir purement et simplement une lettre avec la mort¹⁸). Ainsi, tout en déclarant ses bonnes intentions initiales — écrire un journal qui ne soit pas une lettre pour s'aider à se passer de Jérôme, —

18. Avant de mourir, Alissa lègue à Jérôme son Journal qui devient ainsi une lettre posthume de déclaration d'amour. Tout se passe donc comme s'il fallait que la destinataire elle-même meure pour que ces pages de restent pas lettre morte.

Alissa confesse qu'elle écrit, faute de pouvoir se passer de son cousin, un journal qui relève encore du genre épistolaire.

C'est dans la mesure où il est le substitut de la lettre que le journal d'Alissa lui apporte un plaisir compensatoire : « Tout ce que je peux écrire à Jérôme, je n'ai nul plaisir à l'écrire ici » (10 juin, p. 583), observe-t-elle dans les premiers temps du journal, au moment même où elle reprend son cahier après une première interruption de douze jours. Alissa en vient ainsi à reconnaître le plaisir que lui apporte l'écriture du journal uniquement grâce à un détour par la lettre. Encore est-ce sous la forme de la négation du plaisir qu'elle l'affirme (« je n'ai nul plaisir à l'écrire ici »). Toute réticente soit-elle, l'énonciation du plaisir d'écrire le journal a lieu. Et comme ce plaisir est celui de l'inavouable, le journal d'Alissa serait une lettre impossible.

Journal « intime »

« Une phrase bien accordée exclut la renonciation totale. »

Valéry, *Variétés*, « Sur une pensée ».

L'écriture se joue dans la tension entre le projet et la réalisation, la notion que l'héroïne a de son devoir et ce que son journal lui montre, d'elle-même et de ce devoir, au fur et à mesure qu'elle écrit. En effet, c'est à nouveau ce jour où elle confesse avoir plaisir à écrire dans ses cahiers exclusivement ce qu'elle ne peut écrire à Jérôme qu'Alissa exprime l'exigence de « considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement » (10 juin, p. 583). La tension est telle qu'elle va jusqu'à provoquer à plusieurs reprises la cessation de l'écriture. Par exemple :

Voilà plus de six semaines que je n'ai pas rouvert ce cahier. Le mois dernier, en en relisant quelques pages, j'y avais surpris un absurde, un coupable désir de bien écrire... que je lui dois... [...] J'ai déchiré les pages qui m'ont paru *bien écrites* (je sais ce que j'entends par là). J'aurais dû déchirer toutes celles où il est question de lui. J'aurais dû tout déchirer... Je n'ai pas pu. (4 juillet, p. 587).

À cette date, Alissa a perdu confiance dans les raisons qui lui font fuir son cousin, elle pense alors que le péché s'est insinué jusque dans son journal, qui devait pourtant être « un instrument de perfectionnement ». En plus de son péché originel, la tristesse, Alissa, en écrivant, se découvre une autre culpabilité, rhétorique. Pour elle, bien écrire revient à pécher car c'est manquer à l'humilité due à Dieu. C'est faire preuve de vanité, se vouer à une activité profane qui, flattant l'amour-propre, va à l'encontre de l'austérité protestante, et, ainsi, se procurer une source de plaisir con-

damnable. En d'autres termes, c'est rendre agréable sa tristesse et donc se livrer à une délectation morose, définie alors spécifiquement comme plaisir poétique.

Bien écrire, c'est encore, au lieu de se passer de Jérôme, ou de renoncer à lui, s'adresser à lui, continuer de penser à lui, au point même de faire comme lui. C'est le garder en soi, rendre présent l'absent jusqu'à s'identifier à lui, se laisser aller à son inclination amoureuse et morose, plutôt que de la combattre pour ne se soucier que de Dieu seul. L'absent agissant au-dedans d'elle, il réduit Alissa à être son ventriloque. Comme elle le suggère, Jérôme est ainsi, non seulement la substance de son message (elle écrit d'abord son inquiétude née de l'absence de lettre) et le destinataire de son journal (« Comme si [...] je continuais à *lui* écrire »), mais encore, à la limite, le destinataire lui-même, car elle n'écrit qu'endettée à son égard (« un coupable souci de bien écrire [...] que je lui dois »). Le journal est écrit avec l'exigence stylistique de Jérôme, donc, comme par lui, au sujet de Jérôme, et pour lui. De même qu'il a investi la vie d'Alissa, il est partout présent dans son journal.

C'est en effet, de façon significative, au moment même où elle en reprend la rédaction après une seconde interruption de plusieurs mois, qu'elle écrit : « Existerais-je sans lui ? je ne suis qu'avec lui... » (sans date, p. 584). Avouer alors un tel sentiment envers Jérôme, n'est-ce pas dire finalement qu'il est bien, à lui seul, en elle, le destinataire-destinataire-message du journal ? Sous l'emprise de la délectation morose, Alissa ne peut être destinatrice qu'en ne l'étant pas.

Si, par scrupule religieux, elle condamne l'écriture, la lecture subit le même sort :

J'ai dû bannir de ma bibliothèque...

De livre en livre je le fuis et le retrouve. Même la page que sans lui je découvre, j'entends sa voix encore me la lire. [...]

Je prends la résolution de ne plus lire pour un temps que la Bible (*l'imitation* aussi, peut-être) et de ne plus écrire dans ce carnet que, chaque jour, le verset marquant de ma lecture. (6 juillet, p. 588).

Au même titre que l'écriture, la lecture est source de délectation morose : elle aussi est une occupation actualisatrice de l'absent. Au moyen de cette restriction livresque et scripturaire, Alissa espère remplacer une dette coupable (l'écriture et la lecture qu'elle doit à Jérôme) par une autre qui lui garantisse son innocence (le recopiage d'un verset biblique) : le journal va se faire imitation, non plus profane mais sacrée. En évitant ainsi tout « piège du beau langage », toute « profane admiration » (p. 569), Alissa ne se met donc pas davantage en avant que lorsqu'elle tenait une plume inspirée par son cousin. Elle se refuse toujours le statut d'au-

teur et par conséquent la responsabilité, l'autorité et surtout la créativité qui lui sont nécessairement attachées. Alissa aurait pu considérer innover par l'humilité — ou la sobriété — même de son style, mais il n'en est rien. En fait elle n'écrit jamais véritablement, mais se borne à imiter et à recopier. Elle veut remplacer désormais les destinataire, destinataire et message humains (Jérôme) par une instance divine. Elle n'est que l'instrument par lequel Jérôme et Dieu, successivement, s'expriment, le premier, d'une façon recherchée, le second, dans un style dépouillé (puisque ce sont de simples versets de la Bible qu'elle décide de transcrire). La seule autorité d'Alissa réside donc dans ce refus de s'approprier l'autorité. Alissa ne prend pas la parole mais laisse parler, à travers elle, au-dedans d'elle, pour elle, des locuteurs d'autant plus éloquents qu'ils sont absents.

L'éthique perverse

« Les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer. »

Pascal.

Néanmoins, l'effacement pur et simple d'Alissa nécessiterait l'abandon du journal car, en l'écrivant, elle ne cesse de chercher les raisons qui le lui font rédiger. C'est en se demandant pourquoi elle écrit qu'elle écrit : l'écriture n'est alors rien d'autre que ce questionnement qui la fonde. Autant que « miroir » d'Alissa, le journal est à lui-même son reflet, c'est un journal « en abyme », pour reprendre l'expression que Gide lui-même a inventée. Mais le miroir d'Alissa et le reflet du journal ne sont pas deux moments différents de son écriture car, pour elle, à l'instant où elle écrit, se regarder, c'est considérer l'acte même de rédiger un journal. Dans son cahier, elle découvre son image, qui n'existe pas préalablement à l'écriture mais se construit avec elle. Bien que ce processus soit inhérent au journal intime, Alissa, en protestante austère, s'en fait un reproche et s'accuse alors de coquetterie :

Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse ! Déjà je m'attache à ce cahier. La coquetterie, que je croyais vaincue, reprendrait-elle ici ses droits ? Non ; que ce journal ne soit pas le complaisant miroir devant lequel mon âme s'apprête ! Ce n'est pas par désœuvrement, comme je le croyais d'abord, que j'écris, mais par tristesse. La tristesse est un état de péché, que je ne connaissais plus, que je hais, dont je veux décomplicquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur. (28 mai, p. 583).

À ce moment du journal (commencé seulement depuis cinq jours), Alissa a déjà envisagé plusieurs raisons d'écrire, des plus immédiates qu'elle considère aussi comme superficielles, à celles qui lui paraissent les plus

profondes¹⁹. Après être passée successivement du désœuvrement à l'inquiétude ponctuelle (provoquée par l'absence de lettre de Jérôme), elle en vient à une tristesse existentielle coupable. Au fur et à mesure qu'elle écrit, dans un examen scrupuleux d'elle-même, Alissa démêle les motifs véritables des futilités et, dans ce procès, elle se découvre toujours plus coupable aux yeux de Dieu. Il semble donc paradoxal qu'elle se fasse le reproche de coquetterie précisément lorsqu'elle fait davantage preuve de sévérité vis-à-vis d'elle-même. Et ce paradoxe est d'autant plus sensible que c'est à propos de sa tristesse qu'Alissa évoque la coquetterie, et non au sujet du désœuvrement auquel elle est habituellement associée. La coquetterie viendrait alors non pas tant avec la paresse qu'avec la mélancolie : je suis malheureuse, donc je me fais belle devant la psyché où, chaque jour, mon âme se mire. Contemplant ma tristesse, je m'y complais et lui confère le statut d'objet esthétique. Plutôt qu'une forme bénigne de délectation morose, la coquetterie serait son euphémisme. Car on n'est coquet(te) que pour un tiers : je me regarde sous le regard d'un absent que j'actualise.

C'est son journal qui expose Alissa à ce vain plaisir. Selon elle, l'analyse de soi la moins indulgente étant aussi la plus poussée, elle risque fort de tomber dans l'écueil de la complaisance qu'il s'agissait d'éviter. Ce serait au moment où, à son miroir, la coquette enlève son fard (pour montrer sa tristesse), qu'elle se maquillerait le plus sûrement : la nudité lui ferait une parure propre seulement à la dérober. Dans l'intransigeance de ce point de vue, il est aisé de reconnaître ce que l'on pourrait ici appeler l'effet pervers de l'éthique. Commentant Freud, Lacan a analysé le processus :

La conscience morale, nous dit-il, se manifeste d'autant plus exigeante qu'elle est plus raffinée — d'autant plus cruelle que moins en fait nous l'offensons — d'autant plus pointilleuse que c'est dans l'intimité même de nos élans et de nos désirs que nous la forçons, par notre abstention dans les actes, d'aller nous chercher. Bref, le caractère inextinguible de cette conscience morale, sa *cruauté paradoxale*, en fait dans l'individu comme un parasite nourri des satisfactions qu'on lui accorde. L'éthique persécute l'individu beaucoup moins, proportionnellement, en fonction de ses fautes que de ses malheurs²⁰.

19. Pour décrire ses sentiments, Alissa emploie en effet l'image spatiale si usuelle qu'elle n'est plus perçue : « l'étrange mélancolie dont je souffre n'a peut-être pas d'autre cause [que l'absence de nouvelles de Jérôme] ; pourtant je la sens à une telle profondeur en moi-même qu'il me semble maintenant qu'elle était là depuis longtemps et que la joie dont je me disais fière ne faisait que la recouvrir ». (Journal, 26 mai, p. 582).

20. Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, pp. 107-8.

Cette « *cruauté paradoxale* » est manifestement à l'œuvre dans le journal d'Alissa. Reprenons en bref sa démarche. Fidèle à la théologie chrétienne qui considère la tristesse comme un péché, l'héroïne pense avoir pris l'initiative d'écrire parce qu'elle se livrait à ce péché et afin de cesser de le faire. À l'inquiétude et au désœuvrement passagers, elle ne se contente pas de substituer une tristesse foncièrement coupable, mais au moment où elle reconnaît cette culpabilité, elle s'en trouve une autre, inhérente, selon elle, au procès même de découverte du péché de tristesse. Craignant en effet d'être encline à la vanité, c'est alors qu'elle énonce sa volonté d'imprimer une direction strictement protestante à son journal (« La tristesse est un état de péché [...] dont je veux décompliquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur »).

Après deux semaines d'interruption, Alissa poursuit d'abord dans la veine antiféminine où elle avait laissé son journal : « Je voudrais me garder de cet insupportable défaut commun à tant de femmes : le trop écrire. » (10 juin, p. 583). Pour l'héroïne, l'écriture risque d'être la manifestation d'une féminité commune qu'elle méprise. C'est donc en espérant éviter ce défaut et obvier à son état présent d'insatisfaction morale qu'elle donne à son journal une orientation résolument protestante, comme en témoigne l'injonction déjà citée, ainsi que cette autre : « Considérer ce cahier comme un instrument de perfectionnement ²¹ » (10 juin, p. 583). Il ne s'agit là pourtant que d'une déclaration d'intention que les faits, c'est-à-dire en l'occurrence l'écriture même, vont contredire : nous le savons, le journal d'Alissa rend compte d'une souffrance, d'une tristesse, dont elle finit par mourir. Par l'énonciation même de l'impératif, le texte fournit un indice de cet échec. La répétition de l'ordre, à quelques jours d'intervalle, est en effet un mauvais signe : Alissa semble de cette façon vouloir se persuader, appeler à toutes forces l'existence de ce qui n'est pas et paraît

Nous soulignons.

21. Dans son propre journal, Gide émettait un propos similaire : « On écrit un journal en vue d'un perfectionnement ; on s'y mire ; on s'y voit tel que parfois l'on souhaite se changer ; l'on se dit : tel j'étais, tel je ne veux plus être. Il aide certaines mauvaises pensées à devenir plus vite passées, il scrute les douteuses, il affermit les bonnes. C'est une autosuggestion consciente et préméditée. » (Automne 1894). Jean Delay, qui cite ces phrases, donne une précision intéressante : « En marge de cette page, Gide ajoute au crayon : "très mauvais et pas à garder — va contre ma pensée". » (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, Gallimard, 1957, p. 371). Or le critique insiste par ailleurs sur le personnage gidien comme surmoi de l'auteur : de ce point de vue, Alissa serait l'expression de ce surmoi protestant que Gide refuserait dans son propre journal et sa vie.

avoir d'autant moins de chance d'exister qu'on le convoque davantage à être. La seule présence de l'injonction suffirait à mettre en doute, non pas la bonne volonté d'Alissa, mais ses chances de réaliser ce qu'elle s'est proposé. Aussi absolu soit-il (« Considérer ce cahier... », — emploi de l'infinitif, mode impersonnel et intemporel), l'ordre n'a pas la valeur de nécessité du constat d'existence, il s'impose pour imposer ce qui précisément n'existe pas encore et n'existera peut-être jamais : c'est un mode de l'inaccompli (imposer, c'est poser comme inaccompli). Alissa exige d'elle un journal qui soit conforme à la morale protestante, mais sans doute est-ce l'écriture elle-même qui n'est pas le meilleur outil du perfectionnement qu'en principe l'examen de conscience doit apporter, puisque la condition de possibilité du journal est la *réflexion*, le triste retour sur soi, ce qu'Alissa appelle la « coquetterie » et que nous nommons délectation morose.

Plus l'héroïne écrit, plus elle se livre à la délectation morose et, du coup, plus elle se trouve de bonnes raisons de se contraindre et de se condamner. Car c'est devant Dieu qu'elle s'adonne à cette *delectatio morosa*. De même que, lorsqu'elle s'adresse à Dieu, Jérôme est sans cesse présent à son esprit, quand elle pense à Jérôme, elle ne peut oublier Dieu. Plus elle pense à Dieu, plus elle pense à Jérôme, et réciproquement. Ou encore, plus le péché est grave (et Alissa n'a-t-elle pas atteint à son maximum dans ce domaine quand elle a encore Jérôme à l'esprit tandis qu'elle devrait s'abîmer toute en Dieu ?), plus le repentir sera intense (plus grand sera son souci de Dieu au moment même où la pensée de Jérôme l'habite). Or, plus son comportement avec son cousin est irréprochable à ses propres yeux, plus elle connaît sa condition pécheresse à sa souffrance, en d'autres termes, elle se trouve d'autant plus de raisons de se condamner qu'elle commet moins le mal. Car elle sait bien qu'elle n'obtient cette attitude impeccable avec Jérôme qu'au prix de sa *delectatio morosa* journalière.

C'est alors qu'Alissa renonce au bien écrire, mais sa rigueur est telle qu'elle se voit à nouveau en état de péché :

Et déjà d'avoir arraché ces quelques pages, j'ai ressenti un peu d'orgueil... un orgueil dont je rirais, si mon cœur n'était si malade. (4 juillet, p. 588).

Parfois je m'efforce d'écrire mal, pour échapper au rythme de ses phrases ; mais lutter contre lui, c'est encore m'occuper de lui. (6 juillet, p. 588)

L'héroïne se voit prise dans un cercle vicieux où finalement tout ce qu'elle entreprend pour échapper au « péché » l'y ramène inéluctablement, impitoyablement. Le renoncement, mobilisant la volonté et la conscience de ce sur quoi il porte, est tout le contraire d'un état d'innocence pure qui seul la contenterait. Il signale l'objet qu'il tente de perdre : par les efforts

qu'il coûte, Alissa mesure combien elle tient encore à ce à quoi elle prétend précisément renoncer. L'existence du renoncement ne se justifie en effet que de l'irréalisation de ce qu'il s'agit d'amener à être. Comme l'im-pératif, le renoncement n'est jamais qu'un mode de l'inactuel. Mais, chez Alissa, le renoncement, impossible par définition, est dans les faits incomplet. Elle ne déchire pas toutes les pages de son journal comme elle aurait dû le faire pour mener à bien (quand même) cet accomplissement impossible. Ce reste est donc un point d'ancrage précis offert à sa culpabilité.

N'admettant aucun laisser-aller moral, elle va jusqu'à exiger d'elle cela même dont elle reconnaît l'impossibilité. Le renoncement impossible lui laisse alors l'impression de n'en faire jamais assez. En écrivant, son sentiment religieux, qui aurait dû être progrès, apparaît finalement sous la forme d'une aporie : accomplir l'irréalisable. Ce n'est donc pas un perfectionnement que le journal expose, mais l'impossible où Alissa est prise. La vertu, comme le renoncement qui en est la manifestation, existe uniquement sous la forme de l'effort, elle est donc irréalisable ; ou encore, la vertu ne demeure progressive qu'à condition d'être irréalisable. Elle est ce vers quoi Alissa tend sans jamais y accéder. C'est alors la notion même d'une vertu progressive qui débouche nécessairement sur l'impossible. Le progrès, fondant la vertu, voue d'emblée celle-ci à l'inaccomplissement : une telle définition de la vertu comprend sa négation.

Puisque dans ses cahiers Alissa fait l'aveu, impossible ailleurs, de son amour, son journal est aussi le lieu où l'impossible — non plus sacré, mais profane — devient possible. Le journal est ainsi révélation de l'impossible à double titre : son écriture est non seulement l'expression intime de l'amour dont Alissa s'interdit l'aveu à Jérôme, mais encore, le processus par lequel Alissa vient achopper sur l'impossibilité de la vertu et du renoncement. Le journal manifeste l'impossible, à la fois en en faisant la découverte (le renoncement, la vertu) et en l'exprimant (l'aveu de l'amour), si bien qu'il est en même temps une possibilité offerte à l'impossible profane (à l'aveu) et la reconnaissance de l'impossible sacré comme tel (la vertu).

Le sacrifice du sacrifice

Ayant découvert qu'elle écrit parce qu'elle est triste, Alissa cherche la cause de ce sentiment et s'interroge alors sur son attitude vis-à-vis de sa sœur Juliette et de Jérôme. Elle a d'abord pensé qu'en renonçant au mariage avec son cousin elle sacrifiait son propre bonheur pour celui de sa sœur, amoureuse elle aussi de Jérôme ; mais, en écrivant, des doutes lui

viennent sur la valeur de ce sacrifice, et même, sur son existence. Dès le quatrième jour, son journal témoigne de cette incertitude qui prend la forme d'un débat entre sa bonne et sa mauvaise foi, où celle-ci est démasquée par celle-là :

Pourquoi me mentrais-je à moi-même ? C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi nous imaginions qu'il dût être. Que cela est compliqué ! Si... je discerne bien qu'un affreux retour d'égoïsme s'offense de ce qu'elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice — qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse. Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme : ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur ? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable ? (27 mai, p. 582).

À Aigues-Vives, où elle demeure chez sa sœur cadette, mariée depuis environ un an à un brave homme plus âgé qu'elle, négociant de son état, Alissa constate le bonheur de Juliette — et en souffre. La joie qu'elle montre devant cette félicité familiale n'est qu'une manifestation de mauvaise foi. Dans ce pénible moment de lucidité, elle constate d'abord que son sacrifice est inutile et donc sans raison d'être. Elle reconnaît alors qu'il ne lui reste plus qu'à faire le sacrifice de son sacrifice, bien plus douloureux que le sacrifice de son bonheur car il est le sacrifice par excellence, son avatar ultime et porté à son point de perfection. C'est alors que l'examen de conscience la conduit à la mauvaise conscience car regretter son sacrifice, c'est ne pouvoir renoncer à une satisfaction d'amour-propre et donc, dans la perspective protestante d'Alissa, être coupable.

Si Alissa s'en tenait là dans son examen, l'inutilité du sacrifice de son bonheur ne serait due qu'à des circonstances extérieures sur lesquelles il lui est impossible d'exercer aucun contrôle (Juliette a trouvé son bonheur ailleurs) : elle doit certes faire le sacrifice de son sacrifice, mais ce n'est pas sa faute, après tout. Cependant, au cours de l'écriture, elle développe un point de vue différent qui lui montre sa situation sous un jour plus sombre encore.

Non seulement elle se voit désormais incapable de se réjouir du bonheur de Juliette, c'est-à-dire de faire le sacrifice de son sacrifice, mais elle se demande encore si, au lieu de sacrifier réellement son bonheur, elle n'a pas seulement cru le faire. Elle doute donc si le sacrifice de son bonheur a jamais existé. Il ne serait alors même plus question de faire le sacrifice du sacrifice-du-bonheur, puisqu'on ne peut sacrifier que ce qui existe et, de surcroît, que ce à quoi on tient le plus. Alissa en vient à être dépossédée de son pouvoir de dépossession car il lui faut à présent sacrifier, non

pas le bonheur, non pas même le sacrifice-de-son-bonheur, mais, puisque celui-ci n'existe pas, le sacrifice du sacrifice-de-son-bonheur. Ce n'est pas la perte du bonheur, mais celle du sacrifice-de-son-bonheur, qui rend Alissa triste.

Dieu n'aurait pas permis l'actualisation du sacrifice de son bonheur parce qu'Alissa serait incapable de le faire. Si Dieu n'a pas mis sa confiance en elle, c'est qu'il devait avoir de bonnes raisons pour cela. Tout se passe comme si l'inutilité de son sacrifice n'était rien d'autre qu'un signe que Dieu lui envoyait pour lui suggérer qu'elle était de mauvaise foi lorsqu'elle prétendait se sacrifier. En rendant son sacrifice vain, Dieu lui révélerait tacitement qu'elle ne l'avait pas vraiment consommé. Du coup, il montrerait à Alissa sa fatuité, la complaisance qu'elle mettait à prétendre se sacrifier sans le faire réellement. Rétrospectivement, Alissa a peur d'avoir affiché un renoncement qui n'est, n'était, ni ne peut être, du fait de son amour pour Jérôme.

Si, en ce début de journal, ses réflexions sont encore empreintes de doute, la certitude devient ensuite totale. Trois ans plus tard, continuant son examen de conscience, l'héroïne écrit : « Je le sens bien, je le sens à ma tristesse, que le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur » (20 août, p. 589). Tout en faisant écho au sacrifice des fiançailles avec Jérôme au profit de Juliette, c'est à une tentative nouvelle du sacrifice que cette phrase a trait directement. Elle réfère en effet à l'épisode de l'avant-dernière rencontre des cousins : Alissa avait alors proposé la sainteté à Jérôme (« Ce matin, causant avec lui, j'ai consommé le sacrifice », Lundi 3 mai, p. 587), qui l'avait acceptée avec enthousiasme²². En revanche, elle-même s'aperçoit qu'elle ne peut s'y résoudre. Le journal relate donc deux tentatives de sacrifice, également manquées. Pourtant, désormais il ne s'agit plus pour Alissa de faire le sacrifice de son sacrifice car ce serait sacrifier la sainteté, la valeur suprême. Constatant l'inaccessibilité de la sainteté, il ne lui reste plus que la certitude de sa culpabilité. Entrepris pour lutter contre la tristesse et rendre Alissa meilleure, le journal y aura échoué : en écrivant ses cahiers, l'héroïne interprète sa tristesse et son insistance comme des symptômes qui lui révèlent que son sacrifice est resté

22. L'extrait du dialogue en question est le suivant : « — Mon ami ! commença-t-elle, et sans tourner vers moi son regard, je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être... mais crois-moi : nous ne sommes pas nés pour le bonheur. — Que peut préférer l'âme au bonheur ? m'écriai-je impétueusement. Elle murmura : — La sainteté... si bas que, ce mot, je le devinais plutôt que je ne pus l'entendre. Tout mon bonheur ouvrait des ailes, s'échappait de moi vers les cieux. » (pp. 563-4).

inaccompli. Or, étant donné qu'Alissa présentait sa tristesse comme la cause de son écriture (« Ce n'est pas par désœuvrement que j'écris mais par tristesse ») et que cette tristesse est elle-même due au fait que son sacrifice n'est pas consommé (« Je le sens, je le sens bien à ma tristesse, le sacrifice n'est pas consommé dans mon cœur »), il n'y a pas d'autre motivation à l'écriture de son journal que l'inaccomplissement de son sacrifice. Dès l'instant où le deuil du sacrifice, dont la manifestation est la tristesse, est le moteur de l'écriture du journal, celle-ci vient à la place du sacrifice, même si elle n'en tient pas lieu, puisqu'elle est délectation morose.

Le journal écrit le manque creusé par le sacrifice non accompli, il exprime un regret. Alain Girard souligne : « Le moi de l'intimiste demeure au conditionnel passé. Il lui semble, à regarder toujours en arrière, que quelque chose aurait pu être mais n'a pas été ²³. » Alissa découvre d'abord que le sacrifice de son bonheur était inutile ; elle découvre alors qu'elle devrait faire le sacrifice du sacrifice-de-son bonheur mais qu'elle ne peut pas (par « retour d'égoïsme ») ; enfin, elle s'aperçoit qu'elle n'a même pas consommé le sacrifice qu'elle prétendait sacrifier. Ainsi, au fur et à mesure qu'elle écrit, et de plus en plus, Alissa découvre l'irréalité passée de son sacrifice.

Seul le saut de la mort peut désormais actualiser le sacrifice de son bonheur. Toutefois, en léguant son journal à Jérôme, l'héroïne scelle avec lui une union outre-tombe. Coup double : Alissa meurt à la fois sainte et femme (vierge) — grâce à Dieu.

23. Alain Girard, *op. cit.*, p. 517.

Gide traducteur de Pouchkine

par

PIERRE MASSON *

Évoquant une nouvelle traduction des œuvres poétiques de Pouchkine en français, Alain Bosquet écrivait naguère :

La langue de Pouchkine possède une dimension invisible, une grâce inanalysable, une musique, une insolence douce, un air de moquerie mais de chaleur, absolument uniques. Est-il possible de la traduire, lorsqu'elle s'exprime avec un appareil de rimes nécessaires et inévitables ? Jusqu'ici, la réponse, malgré des dizaines de tentatives méritoires, a été, sans équivoque : non ¹.

Il faut croire qu'il en va de la prose comme des vers, et que c'est cette « grâce inanalysable » qui a contribué à décourager si longtemps, en France au moins, les traducteurs, car il a fallu attendre près de quatre-vingts ans pour que les récits de Pouchkine, connus partiellement en français grâce à Mérimée (*La Dame de Pique* parut dans *La Revue des Deux Mondes* en 1849), fassent à nouveau l'objet d'une traduction, celle à laquelle André Gide participa et qui fut publiée il y a plus de soixante-dix ans ².

* Cette étude a d'abord été publiée en russe dans *L'Almanach du Bibliophile* (Moscou, 1988), pp. 68-72.

1. *Magazine littéraire*, n° 182, mars 1982.

2. *La Dame de Pique*, traduction de J. Schiffrin, B. de Schlæzer et A. Gide, Paris : Éd. de la Pléiade, 1923.

Il est significatif de constater que, dans sa préface, Gide donnait déjà, de la langue de Pouchkine, une définition assez proche de celle d'Alain Bosquet. Il parle des « crêtes cristallines » du récit et de « la grâce » du style qui « est sveltesse et qui vibre comme une corde tendre ».

Cependant, une autre raison de cette longue attente se trouve probablement dans le prestige du premier traducteur, Mérimée, justement apprécié pour la perfection de son style ; il fallait un styliste de niveau équivalent, un écrivain tout aussi expert dans le maniement de la langue, pour oser remettre cet ouvrage sur le métier. On devine bien ce scrupule à travers les différents textes dont Gide entoure alors son travail de traducteur, comme si, tout en définissant sa conception de la traduction, il cherchait également à s'excuser de ce qui pouvait apparaître comme un sacrilège littéraire.

En 1923, dans sa préface, il écrit :

Les lettrés français connaissent déjà *La Dame de Pique* de Pouchkine par la traduction que nous en donna Mérimée. Il pouvait paraître impertinent d'en offrir aujourd'hui une version nouvelle, et je ne doute pas que la première ne paraisse plus élégante que celle-ci...

En 1935, il retrouve la même expression :

Lorsque, en 1923, Schiffrin me proposa de traduire *La Dame de Pique*, je commençai par refuser. Il me paraissait impertinent de chercher à refaire ce qu'avait déjà si bien fait Mérimée³.

De fait, une telle entreprise n'était pas sans risques pour un écrivain dont la réputation de styliste n'était plus à faire, et Gide prit soin de la présenter comme une corvée qu'il n'avait acceptée qu'à contre-cœur. En juin 1928, il déclarait à Jean Schlumberger :

Pour faire plaisir à Schiffrin, je me suis laissé mettre sur les bras la révision d'une traduction de deux nouvelles de Pouchkine et tout est à refaire ; c'est terriblement encombrant⁴.

Et, en 1934, à Roger Martin du Gard :

J'ai achevé la traduction des *Nouvelles* de Pouchkine ; un vrai pensum, mais qu'il fallait que je mène à bien. Fort heureux, à présent, d'en être quitte⁵.

Mais les six années qui séparent ces deux réflexions montrent bien que Gide, loin de s'être débarrassé de ce « pensum », dut y prendre goût, et ce qui n'était au départ que la traduction d'une seule nouvelle devint peu à peu un travail plus ambitieux, prenant en charge la mise au point de cinq textes, et nourrissant toute une réflexion sur la littérature et l'art de la

3. « Sur une traduction de Pouchkine », *La NRF*, 1^{er} avril 1935, p. 630.

4. Cité dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 352.

5. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, Gallimard, 1968, p. 636.

traduction. Ainsi, le 4 novembre 1934, Maria Van Rysselberghe le surprend en flagrant délit d'amusement au cours de l'exécution dudit pensum : « Il travaille avec Schiffrin à une traduction de Pouchkine, et ça l'amuse beaucoup ⁶. »

C'est en effet Jacques Schiffrin, éditeur d'ouvrages de luxe et traducteur d'écrivains russes, qui convainquit Gide de s'atteler à la traduction de *La Dame de Pique*, pour le compte des Éditions de la Pléiade qu'il venait de créer. Ce texte parut donc en 1923, et dut sans doute être assez bien accueilli pour inciter Gide à prolonger l'expérience. En 1928 parut, dans le n°16 de la revue *Commerce*, une traduction du *Coup de feu*, qui fut reprise la même année avec *La Dame de Pique* et deux autres récits, *Le Maître de poste* et *Le Chasse-neige*, dans un recueil de *Nouvelles*, toujours aux Éditions de la Pléiade. Un autre récit, *Le Marchand de cerceaux*, fut traduit dans *La NRF* du 1^{er} janvier 1935, et repris à son tour la même année dans un volume de *Récits*, qui comprenait les traductions de 1928 et y ajoutait un sixième texte, *La Demoiselle paysanne*. Le livre était cette fois publié par Gallimard.

Deux raisons principales paraissent expliquer cette persévérance de Gide dans un travail pour lequel il n'était, en apparence, pas préparé.

La première est l'intérêt qu'il manifesta très tôt pour la littérature russe. C'est en 1890, l'année de ses débuts d'écrivain, qu'il découvrit presque simultanément Tolstoï, Dostoïevski, Tourguéniev, grâce à Eugène Melchior de Vogüé qui venait de rapporter de Saint-Petersbourg la révélation des grands romanciers russes contemporains ; dans *Le Roman russe* (paru en 1886), cet écrivain conservateur les présentait comme un remède, grâce à la dimension morale de leur inspiration, à la sécheresse que le naturalisme avait introduit dans les lettres françaises.

Gide était pour sa part peu soucieux de renforcer en France un nouvel ordre moral, mais, pour des raisons personnelles, accueillait volontiers tout ce qui permettait à l'homme de mieux se connaître. Il ne cessa plus alors de lire les auteurs russes et d'approfondir leur connaissance. C'est en 1893 que le nom de Pouchkine apparaît pour la première fois dans son carnet de lectures, avec *Boris Godounov*, associé à celui de Dostoïevski. Or, curieusement, c'est peut-être Dostoïevski qui ramena Gide à Pouchkine.

On sait en effet que, après une première approche en 1908, avec l'étude de sa correspondance, Gide revint, en 1921-22, sur l'œuvre de Dos-

6. *Cahiers*, t. II, Gallimard, 1974, p. 478.

toïevski dont on célébrait alors le centenaire, en donnant six conférences au Vieux-Colombier. Jacques Schiffrin en fit peut-être le prétexte de sa proposition de traduction, mais de toute façon, dans les écrits mêmes de l'auteur des Frères Karamazov, Gide avait trouvé de quoi s'intéresser à Pouchkine.

En 1908, d'abord, il écrit :

Parlant de Pouchkine, il le loue de sa « faculté de sympathie universelle », puis ajoute : « Cette aptitude-là, il la partage précisément avec notre peuple, et c'est par là surtout qu'il est national. » Il considère l'âme russe comme « un terrain de conciliation de toutes les tendances européennes ⁷ ».

Or on sait combien Gide cherchait alors à établir, pour son propre compte, cette synthèse entre individualisme et universalisme. À la même époque, répondant à une enquête de *La Phalange* sur nationalisme et littérature, il écrivait :

Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Molière, Goethe, Ibsen, Dostoïevsky, quoi de plus généralement humain ? Et aussi de plus individuel ⁸ ?

Et quinze ans plus tard, dans sa deuxième conférence, il revient sur cette idée, en citant un passage du célèbre discours que Dostoïevski avait prononcé en 1880 lors de l'inauguration du monument Pouchkine à Moscou :

Dans son discours sur Pouchkine, Dostoïevski déclare que Pouchkine, encore en pleine période d'imitation de Byron, de Chénier, brusquement trouva ce que Dostoïevski appelle *le ton russe*, « un ton neuf, sincère ». Répondant à cette question qu'il appelle la « question maudite » : Quelle foi peut-on avoir en le peuple russe et sa valeur ? Pouchkine s'écrie : « Humilie-toi, homme arrogant, il faut d'abord vaincre ton orgueil, humilie-toi et devant tous, courbe-toi vers le sol natal ⁹. »

Et justement, dans son avant-propos à sa traduction de *La Dame de Pique*, Gide ne trouve rien de mieux, pour présenter Pouchkine, que de redonner la parole à Dostoïevski, presque dans les mêmes termes que ceux qu'il avait employés dans sa réponse à *La Phalange* :

Ce qui paraît à Dostoïevski si profondément russe dans le limpide génie de Pouchkine, c'est précisément cette universalité même, cette singulière faculté de se perdre pour ne se retrouver qu'en autrui.

Se perdre pour mieux se trouver, quelle entreprise pouvait mieux convenir à l'auteur de *Si le grain ne meurt* et donc, à travers son admiration pour l'œuvre de Dostoïevski, éveiller sa sympathie pour Pouchkine ? Tra-

7. Gide, « Dostoïevski d'après sa correspondance », in *Dostoïevski*, Paris : Gallimard (« Idées »), 1964, p. 44.

8. *Nouveaux Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1951, p. 68.

9. *Ibid.*, p. 113.

duire Pouchkine, c'était alors un moyen, en retour, d'adopter le regard de Dostoïevski, et de se mettre sur le même plan que lui, par le même processus d'épousailles qui autrefois l'avait poussé à connaître l'Italie afin de mieux comprendre Goëthe.

La seconde raison est d'ordre plus technique. Elle tient à la conception même que Gide se faisait de son métier d'écrivain, et de l'importance qu'il accordait à la question du style comme moyen d'approcher au plus près la vérité d'un être ou d'un sentiment. Il commença d'abord à s'intéresser aux problèmes de traduction lorsque ses propres œuvres furent traduites en anglais et en allemand, langues qu'il connaissait bien, et, très tôt, il souhaita traduire en français les œuvres qui l'avaient marqué. En 1893, il note dans son *Journal* :

Il faudra traduire *Heinrich von Ofterdingen* sans plus attendre. J'ai songé aussi à *Peter Schlemihl*, qu'on connaît si peu ; et *Ondine* de La Motte. Puis, de l'italien, Pétrarque. Voir si l'on ne pourrait adapter une pièce de Caldéron¹⁰.

Cet ambitieux programme ne fut pas réalisé, mais à la place de Novalis et de Chamisso, ce furent, entre autres, Shakespeare, Conrad, Blake, Tagore, et bien sûr Pouchkine. Parti de langues qu'il maîtrisait assez bien, Gide se trouve ainsi amené à traduire des auteurs dont il ignore complètement la langue. Mais c'est que, progressivement, il s'était constitué une théorie sur l'art de la traduction : partant du principe qu'il n'y a pas d'équivalents parfaits entre les langues, et qu'un dictionnaire, en définitive, est impuissant à rendre les nuances qui font la spécificité d'un texte littéraire, il considérait cet art comme un travail de transposition qui supposait, de la part de son réalisateur, à la fois une fidélité totale à l'esprit plus qu'à la lettre du texte, et une connaissance parfaite de la langue dans laquelle devait s'effectuer la traduction.

À ses yeux, un écrivain, technicien du langage par excellence, était finalement plus qualifié qu'un traducteur professionnel pour reproduire la vérité d'un texte, à condition qu'il ait choisi une œuvre avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité. Il pouvait, dans ces conditions, envisager de s'attaquer à des langues inconnues de lui, du moment qu'un spécialiste était là pour lui en communiquer l'esprit, comme ce fut le cas pour Jacques Schiffrin avec le russe. Il avait d'ailleurs peut-être été poussé dans ce sens par la querelle qui l'avait opposé, en 1918, à son ami André Ruyters, à propos de la traduction de *Typhon* de Conrad, Ruyters tenant pour la lettre du texte, et reprochant à Gide sa connais-

10. *Journal 1889-1939*, Gallimard (Bibl. Pléiade), 1948, p. 39.

ce imparfaite de l'anglais. Une petite scène, rapportée par la petite Dame, montre bien à quelle conception paradoxale Gide était parvenu au moment de traduire Pouchkine :

Le soir, c'est encore [Gide] qui propose de faire une lecture. Il nous lit *Le Coup de pistolet*, cette nouvelle de Pouchkine qu'il a traduite avec Schiffrin [...]. Il lit admirablement ce texte impeccable et Martin [du Gard] triomphe et s'épanouit d'aise : « Qu'est-ce que je vous disais, fait-il, qu'on traduit beaucoup mieux quand on n'est pas gêné par un texte, quand on ignore la langue étrangère ¹¹ ? »

Ce que ce procédé avait de hasardeux se trouvait corrigé par l'idée que Gide se faisait de la fidélité à la pensée de l'auteur, et qui supposait, de la part du traducteur, simplicité et humilité, la recherche de l'exactitude excluant la lourdeur ainsi que la virtuosité : ni mot à mot, ni acrobaties verbales, telle était sa conception, qui s'harmonisait parfaitement avec celle de Pouchkine, et qui justifiait finalement une révision de la traduction de Mérimée, infidèle à force d'artifices, comme le signala Gide dans son article de *La NRF*, en reprochant à celui-ci

de menues inexactitudes dues non point à une connaissance insuffisante du russe, mais à un parti-pris d'enjolivement et d'élégance répondant au goût de l'époque, et qui risquaient de compromettre Pouchkine avec le vieillissement de la mode.

Et en 1935 comme en 1923, c'est la même phrase de Pouchkine qu'il cite pour s'excuser de son « impertinence » à l'égard de Mérimée :

Les poètes, écrivait Pouchkine, pèchent souvent par défaut de simplicité et de vérité ; ils poursuivent toutes sortes d'effets extérieurs. Cette recherche de la forme les entraîne vers l'exagération et l'emphase.

« Devenir un vrai russe, affirme Dostoïevski cité par Gide, cela veut dire se sentir frère de tous les hommes. » Cet idéal de fraternité, Pouchkine aussi l'exprimait, et, à l'époque des *Nouvelles Nourritures* et du compagnonnage avec le communisme, on peut deviner une raison supplémentaire de l'intérêt de Gide pour son œuvre. Dans le discours qu'il prononça le 22 juin 1935 lors du Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, il eut cette dernière remarque :

Dans toute œuvre d'art durable, c'est-à-dire susceptible de satisfaire à des appétits renouvelés, il y a plus et mieux que de simples réponses aux besoins momentanés d'une classe de gens et d'une époque. Qu'il soit bon de favoriser la lecture de ces grandes œuvres, il va sans dire ; et l'URSS dans les réimpressions de Pouchkine, et dans ses représentations de Shakespeare, montre encore mieux son réel amour de la culture que par la publication du flot des productions, souvent fort remarquables du reste, qui glorifient son triomphe,

11. *Cahiers*, t. II, p. 37.

mais pourraient bien n'être que d'un intérêt momentané¹².

Avec sa traduction, Gide également favorisait cette lecture, et participait donc à cette éducation du monde nouveau. Trouver dans son passé des raisons de croire en l'avenir, n'est-ce pas là un de ses secrets, et de ses enseignements les plus précieux ?

12. *Littérature engagée*, Gallimard, 1950, p. 94.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXVI

(18 janvier — 12 juin 1942¹)

Commencé à Athènes, le 18 janvier 1942.

à Claude M[auriac].

... Je ne songe guère à Paris, à l'avenir des lettres, sans penser à toi — je veux dire sans te voir là-bas comme délégué pour regarder ce qui se passe, être une conscience au milieu du désert. Tu me permets de dormir assez tranquille ; j'ai tant confiance en toi qu'il me semble que ton témoignage, tes souvenirs me suffisent. Bonne excuse à la paresse. Un tas de sentiments mêlés m'ont depuis plus d'un an empêché de lire aucun journal comme d'entendre aucune radio du pays. Les têtes politiques trouvent cela grave, mais j'ai une propension si grande à l'indignation que j'aime autant économiser mon dégoût. Et puis, en gros, il n'est pas difficile de deviner ce qui se fait, ce qui se pense, mais c'est les détails qui m'intéresseraient, ceux-là qu'il est le plus difficile de capter et auxquels quasi personne ne prête d'attention. J'ai senti dès la débâcle un très fort désir de ne pas en faire partie, je veux dire de me maintenir pareil. Voici bien de l'ambition, et se classer un peu tôt parmi les réactionnaires. Je venais à peine de me sentir un peu mûr quand la guerre est venue, et je n'ai pas voulu que tout fût emporté. Je me suis fait conservateur, du moins de mes valeurs, bien assuré que celles qui n'étaient pas solides seraient d'elles-mêmes abolies et que le bon des temps nouveaux s'infiltrerait. Mais le noyau, je n'ai pas voulu qu'il fût atteint, et même je ne

1. Les cahiers I à XXV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 106 du BAAG.

pense pas que la volonté y fût pour quelque chose, rien ne pouvait l'entamer. Ce n'est pas que j'aie une particulière horreur pour n'importe quelle forme de société, s'il en est que je préfère, mais je m'étais fait un suffisant mélange de fatalisme et d'amour de la vie pour me rendre capable d'être aussi bien heureux dans la vie militaire que même en prison. À vrai dire, les grandes catastrophes me semblent beaucoup plus confortables que les menus coups d'épingle que je fuis de toute mon horreur voluptueuse et qui me sont la plupart du temps épargnés, mais que je sentirais peut-être bien vivement si j'étais maintenant à Paris, alors qu'à l'étranger, comme on est moins de mèche, il y a des choses qu'on ne perçoit même pas.

22 janv.

Je viens de faire une lecture de *Barnabooth*. Mon public put s'évader en train de luxe, à travers l'Europe. Moi aussi, j'ai connu cette vie ! Mes lectures prennent de plus en plus la forme de causeries ; je m'interrompais parfois pour ajouter un détail sur l'Espagne, la Russie... Chacun se retira tout *évadé*, assez nostalgique peut-être, et je restai seul, goûtant, s'il m'eût fallu cela pour me l'apprendre, la vanité du moindre succès. Je regrette Romney S., chez qui je fréquentais l'an dernier, nouveau Si Haddou qui avait toujours à proposer à ma curiosité de nouveaux objets. Ma vie organisée pour le travail, et bourgeoise (l'Institut me rend respectable), fait que je suis privé de consolations. C'est à crier de rage. Je suis hanté parfois de l'idée que le travail nous leurre, qu'il nous absorbe et nous fait passer à côté de la vie — et, ce faisant, le temps passe et tant de désirables possibilités.

Je dépense pour chaque repas mille drachmes et davantage. Effroyable. Je gagnais trois mille drachmes il y a deux ans ! Combien de familles n'ont guère plus aujourd'hui. Je me cramponne à la vie et sens un impérieux besoin de me nourrir, de survivre pour je ne sais quelle tâche. Mes cours baisseraient si mon tonus diminuait. Je ne lis rien qu'en vue de mon travail (mais de belles choses). L'idée d'une lecture pure, désintéressée, m'est inconcevable dans cette ère de malheur. Deviendrai-je un jour un critique comme Gide l'attend ? Mes leçons, mes lectures m'obligent à lire les textes d'une façon nouvelle.

23 janv.

Coup de téléphone de Psychico. On ne pourra m'y recevoir ce week-end. Dommage. Là-bas mes instincts bourgeois sont à l'aise (ici, chez Lilika, la maison est très bohème). Mon goût de l'intimité à Psychico s'épanouit. Je reste auprès du feu pendant deux jours. On mange bien (chose si rare et devenue si importante pour des affamés), et je ne fais

rien qui ne me plaise. J'explique à Marc, merveilleusement sensible, Pascal ou La Bruyère, à lui et à sa mère je lis Supervielle, Mérimée, que sais-je ? J'ai la joie d'être écouté. Et il n'est pas jusqu'au petit Yanko (douze ans) qui ne se soit décidé à vouloir apprendre le français. C'est la première fois que j'ai affaire à un débutant ; cela m'amuse ; je lui montre des images de *Punch* ou de *Zig et Puce*. Il y a quelque chose d'idyllique là-bas. Mme D. est exquise, et surtout j'aime à respirer l'adolescence discrète, et passionnée peut-être, de Marc.

Le téléphone raccroché, après cinq minutes de contrariété, je m'avisai de la loi bien connue que le malheur n'existe pas. Je veux dire que tout contre-temps est riche d'imprévu. J'attends quel il sera. Je manque d'un grand ami. J'ai peut-être dix maisons agréables où je peux plus ou moins être moi-même. Mais rien ne me remplace Simony de l'an dernier, ou Dawson. Je n'arrive point à m'entendre tout à fait avec les Grecs. Différence de nature ? Nous ne sommes pas sur le même plan. Ce n'est point tant la langue qui me gêne (ils parlent trop, et j'arriverais bien à saisir quelques bribes) que ce bizarre mélange d'Orient et d'Occident. Et bien autre chose encore.

24.

Un loustic faisant partie de notre aventure à Milos (mais, étant grec, il ne fut pas emprisonné et resta à bord du caïque) est venu me voir à l'instant (comment connaissait-il mon nom et trouva-t-il mon adresse ? Mystère...) pour me proposer de la marchandise. Il aperçoit en entrant une étagère de livres et s'étonne, car, dit-il, à bord du caïque il vit de ses yeux un individu forçant la valise de mes livres (et manuscrits) et jeter son contenu à la mer. Je préfère de beaucoup cette fin, aimant peu courir le risque des « posthumes »... Qui aurait prévu ce premier avantage de mon week-end manqué ?

Psychico, 1^{er} fév.

Tout exalté, enorgueilli, ragaillardé par l'*Œdipe* de Gide que je relis ce matin (et j'entends dans la chambre voisine la voix de Marc à qui je vais expliquer du La Fontaine). Cette apothéose du dénuement et de la joie qu'on porte en soi me soulève ; je réentends ces phrases à onze ans de distance dans ma prison de Toulon, alors que *La N.R.F.* venait de les publier... J'en suis encore tout imbibé ; j'entends la voix de Gide, et ma jeunesse ainsi se prolonge. Lu aussi ce matin quelques vers des sonnets : *Lord of my love, to whom in vassalage...*

Reçu l'autre soir de Marseille un mot des *Cahiers du Sud*. Ce sont des compliments. Curieux comme je les déteste (par orgueil). Il est vrai qu'avant d'avoir vingt ans j'en reçus de Jouhandeau, de Max, de Gide (mes tiroirs à Paris en sont pleins), et que bien vite je me trouvai blasé, et

puis je préférerais toujours les critiques sévères.

Cela pour dire que j'avais envoyé aux *Cahiers* un poème de Sikélianos traduit par K. et moi. Poème symbolique, inspiré des *agrafa*, d'une extrême beauté. On crie au miracle, et je suis heureux que ces vers, dont la traduction déjà flatte les Athéniens, puissent apporter à la France une joie — et, de plus, un message aux amis.

Athènes, 5 fév.

... Je reçois de Chambéry un énorme colis. Décidément la chance me poursuit.

Autour de moi la misère s'étend ; elle gagne peu à peu des couches plus nombreuses. J'ai souvent parlé des gens qui s'affaissent dans les rues, de ceux qu'il est déjà trop tard pour qu'on les relève. Les jours sans pain qui se répètent, le grand froid balaient les misérables. Qui à la fin survivra ? Ceux qui ont de l'argent, des provisions, — autant dire les moins intéressants. Ignoble sélection. Assez heureux d'aller demain me recueillir à Psychico. (J'espère d'ici là recevoir des lettres de France.)

Journée à l'Institut. Lu ce matin à mes élèves *La Farce de Pathelin*. Succès toujours assuré. L'après-midi, un de mes étudiants faisait un exposé sur *Nicomède* ; au moment d'en parler moi-même, je m'aperçus que j'avais perdu tout souvenir de cette œuvre. Expliqué du La Bruyère ; je me laisse aller à l'improvisation... et le plus bizarre c'est qu'on m'écoute. Autant le dire, mes cours sont suivis ; le nombre des assistants demeure régulier ; on tient à venir chez moi. Pourtant je n'arrive pas à me prendre au sérieux (aujourd'hui, plusieurs fous-rires en professant). Une chose dont je me suis aperçu et qui me reconforte, c'est mon amour du travail bien fait — par là je me sens français. Je ne parlerai pas de ma « conscience professionnelle », je pense en manquer ; je suis loin de préparer tous mes cours, mais j'y pense sans cesse ; il est trop facile d'émerveiller les élèves ; cela m'humilie. Je ne rate pas une occasion de leur signaler mes lacunes ; entre autres, j'affiche sans pudeur mon ignorance de la grammaire.

Fait une lecture ce soir chez Mme M. (du Max Jacob, conférence faite déjà chez les T. en novembre). J'aurais eu plaisir, si je n'avais dû raccompagner Mme A. et venir déballer mon merveilleux colis, à vadrouiller un peu. Hier soir, en compagnie d'un charmant adolescent (point trop débraillé), participé au vague Carnaval. Malgré la guerre et la misère, la tradition lointaine n'est pas morte ; dans les immondes cavernes, et pleines de soldats où des femmes font la danse du ventre, il règne en ce moment une sorte de joie, mais fort baignée de crasse et de haillons. Je m'amusais bien, dans ce sous-sol encombré, de me sentir particulièrement déplacé.

Psychico, 7 fév.

On sent venir des événements qui ne peuvent qu'augmenter la famine en Grèce. J'ai toujours pensé que nous n'avons encore rien vu et, quant à moi, que je n'ai rien souffert. Mes peines les plus grandes, au fond, c'est de dépenser parfois quatre cents francs pour un repas médiocre. Je n'avais jamais eu un sens bien net de l'argent et suis placé maintenant aux premières loges pour en apprécier non pas l'inutilité, mais la vanité. À dix-huit ans, quand je devins par intermittences lecteur du duc de T., ce somptueux Espagnol, je fus couvert d'or et jetai d'une main ce que je recevais de l'autre. Cela eut son mauvais côté, mais m'apprit à transformer en plaisir, ou mieux en action intense, la monnaie. Papa me disait en riant : « Certains jours, tu gagnes plus que moi. » Je m'aperçus très jeune que l'argent n'a que peu de rapport avec le vrai travail — et aussi que nous n'avons de plaisir que celui que nous savons arracher. Une des choses qui me désespèrent le plus dans cette guerre, c'est toute la joie qui meurt, les occasions qui ne peuvent se réaliser, cette déperdition extrême de ferveur, de splendeur ; ces jeunesses fauchées, piétinées, ou qui s'étiolent. Moi qui ne puis m'empêcher de chasser les visages, je suis stupéfait de les voir toujours moins beaux (ah ! les Russes, même dans la misère, gardaient un autre style). Ici la famine, les soucis retirent à chacun tout éclat, et ce n'est pas seulement le charme sensuel qui s'envole, mais la spiritualité même.

Marc a confié à sa mère que je lui rappelle son père, — ne disant pas les choses qui vont de soi, ne faisant pas de gestes (la Grèce gesticule en diable), ne lui prêchant pas de morale (sois gentil avec ta mère, etc.). Il trouve mes histoires intéressantes. L'opinion des cadets, comment ne pas y attacher de prix ? Il est vrai que j'ai senti, pour cet enfant dont j'ai connu le père, une tendre pitié et que malgré moi elle m'anime... Je possède son estime et son cœur, c'est beaucoup.

Le plaisir avec Marc, c'est nos lectures en commun. Il écoute, il comprend. C'est un plaisir de lui faire plaisir (apporter quelque chose à manger, etc.). Un jour que je sonnais à la porte (on m'attendait), je l'ai vu par la vitre se mettre à danser dans le hall.

Je n'ai jamais eu le temps de parler (et ce ne sera pas pour aujourd'hui) de la romanesque maison des N. chez qui je vis. Hélas ! dans un moment si grave, l'imprévoyance et le désordre conduisent à la mort (la mère et la fille sont chargées en plus de deux bonnes). La faim règne dans la maison et, sous quelques dehors de luxe qui subsistent, l'effritement de la gêne. Du drame, du malheur se préparent — et avec inconscience sous les yeux de Lilika, je dirai même avec une sombre complai-

sance. Ses pieds ont commencé d'enfler voici dix jours, manque de vitamines. Je l'ai suppliée de manger des oranges, c'est la seule chose qui ne manque pas. Elle m'a répondu qu'elle les déteste. « Prenez-les comme remède... » Tous mes sermons ont été vains et, depuis, elle n'a jamais tant couru, tant marché, allant à droite et à gauche chercher des provisions, de l'argent, et surtout fuyant son froid domicile et, je pense, le tête à tête avec soi. Détestable hygiène et, je l'ai dit, drame latent. Elle fait partie des gens que Gide appelle « inaidables ». C'est un gouffre, tout ce qu'on lui donne ou qu'on lui prête est aussitôt gaspillé. La moitié au moins de ses malheurs serait évitée sans ce goût sadique des complications, et cette coupable insouciance. J'avais toujours été sévère pour les gens malheureux ; une fois de plus, l'expérience me flatte. Elle ne peut rien vendre (ni acheter) sans se faire voler. Tous les gens qu'elle emploie sont des filous. Toutes les fois qu'elle combine qu'un tel pourra l'aider, il se trouve que c'est l'autre qui a décidé de l'exploiter. Vous voyez bien qu'elle calcule, me disait X. un jour. Hélas ! quand elle fait des calculs, ils sont toujours faux.

Athènes, 17 fév.

Assez stupide journée, du moins en ce moment, à six heures suis occupé à griffonner sur le coin d'une table chargée de mets assez choisis. J'ai couru tout le jour de manière à recevoir au mieux Nomicos. J'attends son coup de sonnette. Il m'a fallu courir au bout de la ville pour avoir du beurre frais. Je n'ai pas trouvé un vin qui me plût ; j'ai fait de la citronnade. Queue d'une heure, ce matin, pour trouver des olives. Rien ne m'amuse plus que faire la dînette. J'ai ouvert une boîte de « singe ». Il est doux de réjouir quelqu'un. Que ce modeste dîner pourrait faire d'heureux ! La faim s'étend de jour en jour. J'ai un cake aux raisins que Mme D. a fait avec ma farine... Je revois nombre de petits repas. Surtout à Rome avec Luigi, que de tendresse s'y mêlait ! Ce soir, il ne s'agira que de peinture, de théâtre... Cependant Nomicos est charmant. J'avais fait sa connaissance au moment même où, l'an dernier, il partait pour l'Albanie, engagé volontaire. Son départ — alors qu'il me semblait, n'ayant fait que l'entrevoir, incarner un merveilleux guerrier, un héros de l'indépendance — m'avait profondément ému. Je l'ai retrouvé cet hiver, et ne lui ai plus trouvé d'auréole, mais il continue d'être charmant.

Désagréables observations que je dus faire ce matin ; la bonne de Li-lika ayant trouvé moyen de forcer mon armoire pour pêcher des conserves. Passé une heure chez Mme M., qui me lit des lettres de son mari si injustement retenu en France. Pas eu un instant pour lire, pour me recueillir (regardé quelques pages sur Ingres, je dois faire deux leçons sur lui). Le printemps commence à secouer l'hiver et malgré la misère quel-

ques visages commencent à se réveiller ; moi-même je ne suis point trop calme...

Journée de campagne, hier. C'était le Lundi Grec. Que de délices avec Théo en 39, à parcourir les rues de la Placa encombrées d'accordéons et de masques. Nous errions comme des fous. Quel unisson. Que nous buvions la fête ! Cela que je notai est perdu, hélas ! Mais non, les souvenirs de volupté veillent...

J'ai fait un tour après le dîner Nomicos. Il fut bon ; j'en suis bien aise. Je tiens que mes cours soient passables ainsi que ma cuisine. La conversation assez vite tomba sur les souvenirs d'amour ; nous nous entendions à merveille. Je dois faire figure de vieux, devant N..., mais peu m'importe ; et d'ailleurs ce qu'il me demande (il me l'a dit), c'est mon « expérience ».

Aucune fatigue de ma randonnée à bicyclette d'hier. Poussé jusqu'à Ekali. Parti de Psychico où j'avais dormi. Déjeuné chez Sareianis (je lui envoie ce matin le *Flaubert* de Thibaudet qui manquait à sa bibliothèque). Nourrissante conversation. Trouve (lui, homme de laboratoire) le *Corydon* de Gide un ouvrage conçu dans un esprit vraiment scientifique, ne quittant pas la nature d'un pas et sachant déceler le fait inattendu. Nous visitons la Soupe des Enfants, œuvre admirable. Chaque jour on y sert deux mille repas. L'après-midi, distribution de lait aux mères. Je sentais vivement, moi qui ne fais rien pour les pauvres, le devoir d'approcher, fût-ce un instant, ces gens qui souffrent et qu'on essaie de sauver.

Chose amusante, arrivé à Ekali, j'eus la curiosité d'aller revoir la villa de Lilika. Je la trouvai ouverte — le fiancé de la bonne y passant ce jour de fête — et, sur la table, je découvris, vide, une de mes boîtes de thon reçues l'autre jour de Chambéry !

J'écris tout ceci par extrême remords de n'avoir rien fait aujourd'hui (pas même l'amour). Cette journée était pourtant à moi ; je n'avais pas de cours, aucune obligation. Lu, hier, chez les Dragoumis avec une entière satisfaction ce conte de Larbaud, *Beauté, mon beau souci...*, que j'avais oublié. Tout le monde assure — et c'est vrai — qu'il n'y a plus que les œuvres de prix qui supportent aujourd'hui la lecture. Un courrier va partir ; j'envoie une lourde enveloppe à Jacques (Hautes-Alpes) ; il fera la distribution. Combien je suis heureux de ne pas respirer le pesant climat de France. Un mot à Gide ; je lui écris sans cesse ; mais rien de lui n'est jamais venu. J'ai su pourtant qu'il m'a écrit. Il y a quelques êtres... Michel, Gide... avec qui j'entretiens une incessante conversation. Le désir d'être digne de ceux qui m'estiment ne me quitte guère. Lente maturation ? quand écrirai-je quelque chose ? Je sens quelques progrès de l'esprit critique. C'est un danger, on devient trop difficile pour soi.

Ce n'est qu'en écrivant au courant de la plume que je puis être intéressant ; dans quelques lettres abandonnées.

Psychico, 22 fév.

Entièrement libre ce matin — non pas pour m'amuser pourtant. J'aurai à préparer, sans me presser, un cours sur Ingres et une lecture des *Précoces*... Je continuerai demain un commentaire de Montaigne. J'ignorais — l'ayant partout lu et relu — que Montaigne pût si bien être présenté à des élèves. Je n'ai fait que leur lire quelques phrases — à vrai dire, le seul « Avis au lecteur » — et déjà j'ai senti que je n'avais jamais mieux approché cet homme que j'ai pourtant fréquenté entre tous.

Nécessité du refuge des livres — non pas que je lise, je ne fais que relire dans le but de mes cours — mais la vie est devenue beaucoup moins intéressante. On redoute de flâner : on se heurte à trop de misères (et de laidours) ; et puis les projets, les rêves sont devenus impossibles ; la guerre nous fait vivre au jour le jour et chaque jour est triste. Ma joie quotidienne n'est pourtant pas diminuée, mais ce long avenir que nous sentions devant nous, où la joie inconnue, assurée, pouvait déjà se projeter, il est obscur. Il faut se rabattre sur soi-même et sur des bonheurs minimes (joie de manger un bon morceau, joie d'avoir mangé à sa faim). Mais dans le domaine de l'esprit (où la qualité s'est réfugiée) seules restent supportables les œuvres les plus hautes. On est en somme ramené à l'humain, et cette vie que nous défendons pied à pied — combien meurent sous nos yeux, — c'est en même temps notre culture que nous y attachons.

S. me disait l'autre jour : « Beaucoup de choses du passé sont mortes déjà. Nous n'en avons pas encore pris conscience. » Il sera vain, et même indigne d'un homme cultivé de vouloir regonfler telle valeur caduque. Mais c'est ici où le regard de la culture devra se faire singulièrement pur pour pouvoir distinguer — faisant abstraction de sa préférence égoïste — la part éternelle à conserver malgré tout et le reste à balayer de bonne grâce. Tout en tâchant de vivre heureux dans la tourmente, et en y parvenant grâce à cette culture, je sens pour tâche de la conserver globalement — mais je n'ai pourtant point de doute que ce langage devra être fouillé à la douane.

J'ai dit tout à l'heure que la vie est beaucoup moins intéressante. Il faut en convenir. S'ils n'ont pas pu — et qui le pourrait ? — tuer ma joie, ils en ont diminué les sources. Ils ont tari la joie du monde dont justement tout honnête homme a besoin pour se sentir heureux. On est réduit à vivre petitement. La poésie s'éloigne. On ne rencontre plus, ou que trop peu, de ces visages désintéressés qui sont comme chargés de la grâce et qu'on suivrait partout. Le souci courbe les fronts ; les gens qui errent

(et les plus jeunes) ne manquent pas, mais honteux, ce n'est plus la soif d'aventures qui les pousse à sortir, mais la faim, et qui les fait marcher la tête basse pour ne pas manquer à leurs pieds une écorce d'orange ou un grain de raisin sec qu'aussitôt ils avalent. C'est une bande de fauves, mais tremblants et blessés, qui peuplent les rues d'Athènes. On n'arrive même plus à saisir un regard. J'ai dit déjà (et dès le début de la famine) combien on s'habitue à la misère, à celle des autres. C'est comme le médecin qui voit chaque jour des mourants ; il ne peut pas, s'il veut vivre, s'apitoyer sur chacun... Je me suis seulement promis (promis n'est pas le mot qui convient) de ne jamais passer devant un homme étendu sur ma route sans lui accorder un regard. Je ne veux pas que l'indifférence me gagne tout à fait ; je ne veux pas complètement couper tout lien humain. Ce regard, quel pharisaïsme peut-être, mais je vis suffisamment par les yeux pour que ces visions journalières que je ne veux pas fuir entretiennent chez moi l'indignation et l'amertume.

Est-ce le jour (mes paperasses m'attendent) de signaler combien la France me manque peu, et ceci non point par indifférence, mais par amour ? Je ne me serait peut-être pas chargé de ce métier de professeur à l'étranger si je n'avais senti à la fois que je pouvais vivre expatrié et que je portais assez profondément en moi certaines semences. Je jouis en somme d'une patrie portative. Ce que mon pays m'a donné de meilleur, nul ne peut me l'arracher, — et même il y a grand profit que ces valeurs qui se mêlent à mon sang soient éprouvées, enrichies sous divers climats. En écrivant cela, je m'aperçois que bien peu de Français m'approuveraient et soudain je me demande si je suis tout à fait français (une grand-mère slave¹). Au fond, j'ignore le mal du pays. Pourtant, ne pas voir grandir, mûrir tel jeune frère, tel jeune aussi, cela m'est dur ; ne pas sentir près de moi l'affection de Gide — et ce silence qui entre nous dit tant de choses, je le supporte avec peine. Malgré cela, et même dans le bon temps, je n'ai jamais bramé après la France. Je fus ennuyé de quitter Rome en 35, et surtout la Russie en 37 ; repasser nos frontières m'assombrissait. Que dire aujourd'hui où mon pays est empoisonné ? (Mais c'est ce poison que je sentais latent qui me le faisait fuir...) Dans quel état te retrouverai-je, ma terre ; quel jugement porteras-tu sur moi ?

Dois-je me plaindre que ma vie athénienne manque d'aventure ? J'aurais tort. Il ne faut pas demander l'impossible. Si ni les voyages, ni les belles amours ne sont possibles aujourd'hui et la fleur même d'une amitié (telle que j'en possède en France), ma vie est tout de même une

1. Demi-slave : arrière-grand-père slave. [Note de M.-M. S.-L.]

aventure quotidienne. Je fais mes cours avec joie, et chaque fois sur un sujet différent que je choisis et qui m'amuse. J'y vois les étudiants accourir et demeurer durant deux heures sans bouger (les Grecs sont pourtant turbulents). Je sais que, s'ils s'inscrivent si volontiers dans mes sections, c'est qu'on y fait peu de grammaire. J'assiste pourtant à leurs progrès ; je tâche de les forcer à travailler ; je tâche de mettre devant leurs yeux, à chaque instant, cette fameuse culture. L'abc de celle-ci est de ne jamais parler nommément de la France. Il faut avoir de la pudeur. Je n'irai pas vanter ma marchandise. Je la ferai apprécier, je la ferai aimer, mais comme malgré moi.

Je connais extrêmement peu d'hommes — parmi tant de mémoires, de correspondances que j'ai lus, — qui ne se soient lamentés, surtout dans leur jeunesse, de l'*exil*. Peut-être manquaient-ils d'un suffisant amour de la vie. Ils s'ennuyaient, ils faisaient de fâcheuses comparaisons. Je crois — tant pis pour ce coup dans les vitres — qu'il leur manquait certaine curiosité sexuelle qui anime d'une façon délicieuse les paysages, et hors de laquelle, je l'avoue, le voyage me semblerait bien fade. J'ai noté tout à l'heure à quel point les amours sont enfuies, mais non pas mon désir. Dommage que les Grecs n'aient pas les qualités bouleversantes des Russes.

Athènes, 4 mars.

Je vis en somme une des vies que j'avais rêvées, suffisamment indépendante et remplie d'action. Celle-ci consistant à parler de tout, à commenter des ouvrages, à me perdre en autrui et à voir se presser devant moi des visages que je ne touche hélas ! qu'en esprit, et que par l'esprit. Je fais de mon public (de mes publics) ce que je veux ; j'arrive à les intéresser à mon gré et c'est devant eux, peu à peu, tous les enthousiasmes, tous les problèmes de mon adolescence que je propose. Qu'une vie est courte, et combien il faut que nous rendions vite ce que nous avons reçu ! Mais c'est alors seulement que la possession s'en affirme ; Martin du Gard, s'étonnant de ma paresse à écrire, de mon retard, trouvait cependant dans ma conversation assez de vie, des esquisses de personnages, des tableaux, une atmosphère. Cela sans doute emplit aujourd'hui mes cours, qui prennent de plus en plus la forme d'improvisations, longue conversation pleine de fragments avortés de poèmes, de contes...

Ce matin, histoire de la Restauration. Quelques pages de Chateaubriand sur la censure. Quelques fragments de Benjamin Constant. L'après-midi, explication du *Misanthrope*. Portraits de Gépon et de Phédon. Ce soir, chez T., parlé de Dostoïevsky (raconté le musée de Moscou) et lu une partie des *Précoces*. Succès. Ce qu'on préfère, ce n'est pas tant la lecture des œuvres que de m'entendre parler au hasard

des auteurs.

À R. M. du G., 4 mars, 8 mars (copie à part, 10 pages de carnet).

10 mars, 2 h du matin.

M'étant réveillé cette nuit, relu mon journal de ces six derniers mois. Peu de chose. Sans doute ce sont les faits qu'il faut noter, mais ce qui fait leur intérêt, c'est l'éclairage, l'accent. Mes carnets perdus font un trou : le début de la guerre, la débâcle française, la maladie de Papa, tous ces grands chocs qui m'ont labouré depuis trente mois, je souffre un peu d'en avoir perdu toute trace, du moins extérieure. C'étaient d'importants jalons. Pour la première fois le tragique entrait dans ma vie. Le plus dramatique, cependant, je l'ai connu au collège, dévoré par l'amour et les questions de morale. C'était de mon sang même que naissait le drame. Après cette sombre plongée, une extraordinaire éclaircie, et combien longue, vint m'apporter la joie. Les belles années joyeuses se pressèrent ; je devenais un professionnel du bonheur. Il fallut, pour me tirer de ce sommeil extatique, la déclaration de la guerre, ce coup de poing dans ma biographie (à vous abîmer le portrait), écrivais-je, car si j'étais prêt à accepter les divers avatars d'une vie, tant de remue-ménage, l'entrée de l'arbitraire, de l'absurde dans mon roman en abîmait la plus belle part. Je n'avais plus pour me régler que ma boussole intérieure, — toutes les chances du dehors sur lesquelles s'appuyer, dont il était doux de jouir, se dérobaient. Funeste impression d'être volé ! J'avais pourtant bien l'impression que *quant à moi*, je saurais m'en tirer, m'étant de longue date armé contre les coups du sort. Mais que m'importait de tirer mon épingle du jeu, de sauvegarder ma joie, si je devais voir tous ceux de ma génération abîmés ?

Psychico, 15 mars.

Une fois de plus en week-end. Printemps timide encore. Merveille du métier : nous aurons trois semaines de congé pour Pâques. Mais, hélas ! impossible de faire un pas au dehors ; c'est la prison parfaite. Je relirai ce matin des notes sur Delacroix, puis lirai du Montaigne avec Marc. J'ai préparé hier une lecture de Brillat-Savarin ; assez sadique dessein : tous, nous faisons de l'obsession alimentaire ; entendre une recette de cuisine vous met sur le gril. Je jouirai de la tête des gens ; j'entendrai leurs cris étouffés de désir — mais, pour les ramener à des temps plus réels, je finirai par la journée de Hugo durant le siège de Paris. Rapports multiples de la situation, mais en pire. Après le manque de chauffage, le manque de savon ; demain le manque de papier, et d'étoffe, et de cuir. Un principe : (si on a quelque argent) ne reculer devant rien ;

tout deviendra plus rare et plus coûteux. J'ai commandé de gros souliers, de gros complets capables de tenir des années. Chose choquante (dont je profite) : avec de l'argent — beaucoup d'argent — on peut encore tout obtenir. La prudence serait de penser à l'hiver prochain. Que verrons-nous ? Sera-t-il possible à l'Institut de tenir ? Je veux dire, malgré des traitements de plus en plus considérables, les professeurs parviendront-ils à tenir le coup ? Quelle déception de rentrer en France ? Quelle triste surprise d'être « bouclé » ici ! Inutile de dire, de redire, que de semaine en semaine l'aspect des rues, la figure des gens est plus atroce. Je me souviens du début du *Chemin de la vie*. On voyait une pauvre femme accablée revenant du marché ; son mince filet lui pesait. Soudain, une bande d'enfants abandonnés se jettent sur elle, la renversent et la volent. Ce spectacle (j'ai vu le film bien des fois) me fut toujours intolérable. Je pensais que cela aurait pu arriver à Maman. Or, on commence à voir de telles choses dans Athènes. À la sortie des boulangeries, des enfants se jettent sur vous ; les vieilles femmes sont en danger... Nous sommes appauvris physiologiquement, et manger devient un acte de réparation. Il faut manger bien davantage que jadis pour se sentir d'ailleurs moins fort. Instinct vital qui se rit de la misère sous nos fenêtres. Mauvaise conscience ? Déjà la conscience est dépassée ; c'est la bête qui parle. Et puis j'use du sophisme de mon travail. Je ne saurais parler six heures par jour, si je sentais mon estomac me tirailler. Une chose drôle, c'est que parfois l'inspiration me visite durant mes cours. L'autre jour, j'avais à définir le comique de Molière ; je n'avais rien préparé ; je me lançai dans un parallèle avec Charlot ; volontairement j'allais à pas lents, revenant souvent en arrière, n'oubliant pas ce principe essentiel de pédagogie ; malgré mes redites, je me sentais poussé. Cela ne serait rien pourtant. Au milieu de mon improvisation, je perçus tout à coup le silence charmé de mes auditeurs. Qui dira si cette attention elle-même n'était pas mon meilleur aliment ? J'ai honte de noter ceci ; je n'y songe qu'après coup. Je pense être assez peu cabotin. J'affecterais presque le bafouillage.

Relu (mais je n'en avais jamais parcouru que quelques pages chez les libraires) le livre de Claude sur Jouhandeau. Joie étrange. Le héros de ce livre, voici bientôt vingt ans — et cela dura dix années, — fut l'étoile vers laquelle tout mon esprit et mon cœur se tournaient. L'idole s'en léchait les badigoinces. Une nuit, de Pise, j'écrivais à Jouhandeau (j'avais dix-neuf ans) que bien souvent je m'étais demandé sur son compte : « Quel défaut peut-il bien avoir ? » Et j'ajoutais : si je ne me pose plus cette question, ce n'est pas que je vous en aie trouvé, mon ami... Peut-être déjà une ombre m'avait-elle effleuré ? Je ne sais plus. Hélas ! plus j'avançai, plus je mûris, plus je dus m'opposer à cet homme. J'arrivai à

en blâmer le manque de naturel, la préciosité, un esprit littéraire et mystique entachant les moindres manifestations. Toujours sur un trône, sur des échasses, et Dieu à toutes les sauces... Notre dernier revoir fut pourtant beau. J'avais perdu de vue Jouhandeau depuis des années (il continuait de m'envoyer ses livres), mais la venue de la guerre, mon départ pour la Grèce me donnèrent le désir de revoir tous ceux qui me furent chers. Je profitai d'un soir que j'étais avec Claude [Mauriac] (rencontré par hasard rôdant, militaire dépaysé, dans le quartier Latin), pour me transporter avec lui nuitamment chez l'auteur. Ces heures furent grandes. Par bonheur, la ballerine massive et tragicomique qu'est Mme Jouhandeau ne parut pas. Son mari put être lui-même : il fut grand. Visage un peu vieilli, ou plutôt sans âge. Je ne sais quoi de purifié, d'ivoiriné. Des lunettes d'argent donnant à ce visage — le corps couvert d'une longue houppelande — un air sacré d'ascète. Jouhandeau devant deux témoins, son jeune exégète et son disciple de jadis, dut comprendre, inconsciemment peut-être, qu'il n'avait qu'un moyen de gagner la partie. Il y parvint. Claude et moi, quand nous fûmes dehors, le même mot nous vint aux lèvres et ce fut le mot de grandeur. Même, baissant la tête, Jouhandeau avait voulu faire devant nous son *mea culpa* ; il regrettait son embarquée antisémite. Hélas ! cet esprit n'est qu'une girouette ; je crains qu'une tache indélébile ne ternisse sa gloire si les échos qui me sont parvenus de sa conduite récente sont justifiés.

Tant pis pour l'antithèse, mais, assis dans le studio de Jouhandeau, près de Claude, je voyais s'étaler devant moi deux phases de ma vie. Le pensionnat, mon adolescence, les jeudis, les dimanches matin chez mon dieu, — et tout cela peu à peu supplanté par l'amitié de Gide plus saine et un amour plus direct de la vie. Jouhandeau, le passé (suis-je bien sûr de m'être tout purgé de son influence ?). Et Claude, plus jeune de vingt-cinq ans, que je ne connaissais que depuis deux mois et pour n'avoir passé que dix jours avec lui à Pontigny — et encore il fallut bien deux ou trois jours de tâtonnements réciproques avant que l'amitié la plus ardente pût se déclarer. Mais Claude, c'est l'avenir ; c'est le témoin de l'homme que je veux être. Celui qui m'attend. « Reste absent trente ans, m'écrivait-il, je ne t'oublierai pas »... Ce que j'apprécie, je crois, par-dessus tout en lui, c'est sa merveilleuse intuition. Il suffit avec lui de peu de chose pour être compris, mais comme on a tout de même envie de parler, tout ce qu'on dit devient plus profond, plus palpitant et, en retour, son âme s'offre si nue devant vous qu'on croit la voir et qu'on veut lui confier ce qu'on a découvert, le meilleur. Ce fut le soir de cet adieu à Jouhandeau que celui-ci (un des hommes qui me connaissent le mieux) s'écria, après m'avoir examiné intensément : « Ah ! vous avez été heureux, vous avez été très heureux. »

Et je sentais mon visage rayonner sous les regards conjugués de Jouhandeau et de Claude. À celui-ci, durant toute cette soirée (il était acblé par le poids de la guerre et de son service à Saint-Cyr), j'avais essayé de communiquer la joie que je respire ; souffle jailli du fond de moi-même, qui n'a besoin de rien pour subsister. Ceux qui vont vers moi pour la bonne cause (à commencer par Gide), c'est ma joie qu'ils aiment.

Athènes, 17 mars.

Je suis resté au lit ce matin, lisant très voluptueusement le livre de Thibaudet sur Thucydide, et des contes d'Apollinaire. Ma fenêtre est ouverte. Je ferai avant de sortir un peu de gymnastique. Volupté ! volupté ! Ce bonheur de lire solitaire, c'est peut-être le lien le plus fort que je garde avec le passé ; j'ai perdu bien des choses, mais les livres me restent (malgré la misère, les libraires, les éditeurs d'Athènes font fortune ; pour la première fois les auteurs sont payés). Lointain bonheur. J'étais marin (1931). Arrivé dans la nuit à Chambéry le 15 août, j'avais dormi à l'hôtel Terminus. Le matin, pluie terrible. Peu pressé de rejoindre la famille, et non plus désireux de me rendre à l'église, je fis monter mon déjeuner et envoyai un chasseur quérir à la gare *Les Nouvelles littéraires* et *La NRF*. Je déjeunai et prolongeai ma lecture au lit... Mes plaisirs ont toujours été des plus simples. Je ne déteste pas le théâtre et le cinéma, pourtant je n'y vais jamais. C'est qu'il me semblerait ainsi me priver de toute l'aventure possible, et surtout user d'un moyen trop compliqué pour me divertir. Je préfère le théâtre des rues, le spectacle de la vie... Autre chose : ma fuite des salons. Les plaisirs vaniteux vraiment me sont indifférents et les conversations avec les femmes qui se piquent de lettres m'exténuent ; je ne peux supporter l'ennui, ni ne saurais fréquenter des gens que je méprise. Je ne peux être du monde si cela consiste à essayer du verbiage. Mme A. n'aura pu m'attacher à son char. (Le départ d'un ministre, puis celui de Simny la laissent sans conversation... Tant pis ! J'ai besoin de silence.)

Hier, à l'Institut, visite de la légation. Une jeune fille faisait un exposé sur Boileau. Je montrai des devoirs. On parut épaté. Cours sur Delacroix ; je trouve assez peu de plaisir à parler de lui. Ingres me satisfait beaucoup plus. Une sorte d'olibrius, demi-bossu, l'air maladif, me prend à partie quand je sors et, d'un ton faubourien, m'accuse d'être petit-bourgeois (je ne parle, paraît-il, que des classiques...). Je rentrais de ce cours assez pressé par un rendez-vous quand je trouve à ma porte une petite carriole abandonnée et l'enfant qui la conduisait tombé raide, le front dans la poussière. Et voilà la réalité, pensai-je, moi qui étais encore tout amusé d'avoir montré une vingtaine de photos à mes étudiants et qui me réjouissais d'aller rejoindre Taki.

18.

Terminé mes lectures ce soir. Succès. Jamais eu tant de monde. On me remet une foule d'enveloppes. Les gens sont au regret. J'ai préféré finir — le printemps m'eût fait une trop rude concurrence. Amusé d'avoir fait du public ce que j'ai voulu ; tous frémissaient de gourmandise en écoutant *L'Omelette du curé*. J'avais lu avant *Le Melon* de Saint-Amant et *La Ronde de la Grenade*. J'aurai dû de grandes joies à ces six mois de « lectures mondaines ». Je me suis peut-être habitué au succès (les premières fois, la quantité de manteaux pendus dans le hall m'effarait), mais je ne me sens point blasé. Millieux écrit à Vichy pour signaler cette activité de salon qu'il croit un heureux complément de mes cours. Je suis loin de me laisser emballer ; je crois le public athénien beaucoup trop indulgent, assez province aussi. Je connais sa réputation de sévérité... mais avec moi, non, il fut tout sucre.

Psychico, 22 mars.

Nouveau froid glacial ; je me chauffe l'esprit près d'un poêle. Marc, en face de moi, fait ses devoirs. Je me souviens de Pontigny où, à la bibliothèque, assis tous deux à la même petite table, Claude et moi nous nous livrions aux délices du journal intime. Peut-être serai-je bientôt visité par le souffle intelligent qui me frôle en général aux vacances de Pâques ; je fais alors des orgies de lecture (cela, dès le collège), ou je voyage. Satisfait d'avoir pu envoyer en France une longue lettre à Martin du Gard, un mot à Maman et, aux B., la demande de quelques boîtes de pâté. Toujours un grand plaisir à faire des choses qui me semblent importantes, et qui m'engagent, — en l'espèce, une lettre où je me livre (cela me force à être) et une commande dont un jour je récolterai les fruits. (C'est au fond cela que j'entends par action !). L'amour aussi, à vrai dire.

Voici dix ans, je partais pour mon premier voyage au Maroc. J'aurais pu mieux le faire. Je n'étais pas bien remis d'une certaine lassitude héritée du service militaire (manque de sommeil, je crois, et aventures déréglées). Ma force d'émotion cependant était vive, presque intacte — si mon esprit dormait. Ce voyage, sans doute fut-il un bien, malgré mon manque d'art. De même que j'ai dû apprendre à lire après avoir tant lu, j'ai dû apprendre à voyager. L'année suivante, retourné longuement au Maroc, je m'y laissai vivre, terriblement heureux mais dans une sorte de torpeur, et vraiment l'Espagne que je vis ensuite, je la sabotai. Mauvaise préparation (je n'avais même pas de « guide »), et j'étais trop obsédé. Je n'avais pas gagné mon bonheur ; tout cela manquait de nécessité. Il y a cependant intérêt au voyage fait jeune, et la plupart du temps mal fait. Disons, en somme, que je fus long à m'éveiller ; mon sang me faisait trop de bruit (et ma timidité) ; je ne voyais pas clair. Mais je dépends

directement de mes années de jeunesse, aussi comment les regretter ? Le malheur est qu'ayant acquis la science du voyage il soit devenu impossible aujourd'hui de faire vingt kilomètres sans permission.

... Condamné à vivre en Grèce. Le gouvernement nous considère à peu près comme mobilisés. L'an dernier j'étais proposé pour Stockholm, qui sexuellement m'attirait. Mon destin était de rester à Athènes (puisqu'aussi bien mon essai de fuite échoua). J'étais diablement tenté par le vieux désir de « changer ma vie » ; repartir d'un pied neuf ; c'est le secret de la jeunesse. Jamais je ne suis resté si longtemps dans le même pays. (Après la guerre, j'imagine partout des barrières, et la crainte des espions et des escarmouches — et la peur des étrangers...) Il ne nous reste plus que les voyages intérieurs, et les déchirements, pour nous dépayser. Sans doute valent-ils mieux qu'une existence morne.

Au début de la guerre, on m'offrit au Quai d'Orsay un poste à Kaboul. C'était la grande aventure. Je reculai — non pas pour moi, mais pour les miens. Je n'aurais pu supporter tant de distance, Michel au front, la France menacée. Je n'eus pas le courage de tant m'éloigner d'un pays en danger. Comment, si loin, eussé-je supporté sa chute et la mort de Papa... Je ne me sentis pas le droit de rejeter le poids de la famille. Une absence certaine de plusieurs années, je n'osai l'affronter. Partant pour Athènes, je disais déjà : je reviendrai peut-être un jour en réfugié..., n'osant croire que bien des années passeraient avant le retour.... Malgré moi, je m'échappe parfois dans les montagnes de Kaboul. Clara Malraux m'en avait parlé. P. me disait que l'Afghanistan, c'était le « paradis terrestre », toutes les voluptés m'auraient appartenu (colonie européenne microscopique). Délices du climat, très froid, très chaud¹. Proximité de la Perse. Danger d'être massacré par fanatisme. Extrême dépaysement ; Orient presque intact. Les voyages en Europe, ce n'est que de la « petite bière » ; une caricature de déplacement, et si confortable. Quel champ au rêve que ce voyage manqué (après tant d'autres), avec la certitude que partout on est le même ; je l'ai appris par l'expérience. Partout où j'ai vécu, je me suis retrouvé un livre à la main, prenant des notes, parfois rencontrant un esprit frère avec qui je parle soudain longuement, — et, le soir, éternellement à l'affût, satyre de Mallarmé. Cette vie, cela va de soi, je la vis à Athènes, dans des chemins moins battus qu'en France, mais, tout de même, tout s'use...

Hier matin, au bain, je pris conscience que ce traumatisme de la

1. Climat redoutable, manque d'hygiène. Francis Ducellier y succomba (vers 1960). [*Note de R. L., en surcharge, au crayon.*]

guerre, au lieu de le considérer sans espoir comme un traumatisme dans ma fourmilière, mieux vaudrait l'intégrer dans ma biographie ; je veux dire : en admettre la fatalité. Je crois à ma mission intérieure ; il me faudrait devenir un certain homme inscrit en moi ; j'y tends depuis l'enfance et de toute ma force. « Tu fais une "maturation lente" », me disait Gide. « Tu n'es pas encore né », m'écrivait Fernand. Pourquoi ne serais-je pas né pour être un homme d'après-guerre ? Oh ! je cours un grand risque. À trente-trois ans, je n'ai encore rien fait pour « l'éternité », sinon apprendre à écrire et à vivre. Peut-être, après le cataclysme, aura-t-on besoin de moi et paraîtrai-je tout armé !

Je viens de relire *Le Culte du moi* avec un plaisir très particulier. Que de complications ! Comme à Venise, le soir, j'aurais trouvé une solution simple à ces fièvres... mais je n'aurais pas écrit ces livres ; et c'est bien là où le bât me blesse ; qu'une vie où je me réalisai si pleinement, tout en m'apportant l'expérience et n'usant pas ma curiosité, ne m'ait pas laissé de réserves, de recul pour créer... Mais je me suis appliqué à créer ma figure vivante ! Vaine excuse. Mon plaisir, alors que Barrès me semble des plus périmés, était de le considérer comme un phénomène historique. Démon de la littérature ; je démêlai dans sa voix, dans ses attitudes, le futur Jouhandeau, Montherlant, Drieu¹. Je mesurai *in vitro* ce que c'est qu'une influence et j'en suivais les filons. Je faisais un retour sur moi-même — doutant d'être aussi influencé par Gide qu'ils le furent de Barrès — et ceci tout à l'honneur de Gide et de sa maïeutique.

Athènes, 25 mars.

Fête nationale, hélas ! Il fait froid. Matin au lit. Voici trois ans, Gide arrivait à Athènes. J'allai par une nuit de tempête le rejoindre et trois semaines heureuses commencèrent. (Il possède, par bonheur, le récit de ces jours dorés.)

Ma fièvre de lecture fidèlement me reprend. Je relis *Les Amours jaunes* (découvertes à Douarnenez voici seize ans), le *Mallarmé* de Thibaudet, le siège de Paris dans les Goncourt (et je fais des comparaisons).

Mais je lis mal ce matin. Je frémis d'un désir qui vient à peine de naître et jette ses racines.

A. (l'archéologue) a obtenu, pour aller en France, un visa *aller et retour*, valable trois mois. Pourquoi pas moi ? me suis-je dit aussitôt. Et le

1. [Noms ajoutés au crayon par R. L. :] Mauriac, Aragon, De Gaulle, Jean Grenier, Camus.

désir a cheminé. Je me suis décidé ce matin à tenter la demande. Je serai libre en été, et si je suis certain de pouvoir conserver mon poste — et le rejoindre, — pourquoi ne pas tenter l'aventure ? Ce serait rejoindre mon passé, entrevoir dans une sorte de rêve une réalité atroce, mais embrasser quelques êtres, leur parler, puiser aussi je ne sais quelles certitudes... Ce voyage qui ne serait pas d'agrément aurait une portée incalculable. L'été, ici, ne peut qu'être monotone. Là-bas, tout serait nouveau (horriblement). M'apportant mille idées, de ces fameuses impressions après lesquelles je cours (quelque chose à écrire !). Mais combien de sujets pour me briser le cœur... Je retrouverais peu de choses intactes. Cette plongée brutale me ferait passer d'un enfer à l'autre...

28 mars.

J'étais de si bonne humeur hier soir que j'allai faire une visite à Mme A. Elle m'attendait depuis un mois. Le bonheur rend gentil, ou plutôt il fait tout facile. Après une heure exquise au jardin, sous la lune, j'étais armé contre l'ennui. Le bonheur donne des forces.

Avant-hier, je sortais de l'Institut et descendais la rue Sina, quand je suis arrêté par des cris atroces. Un malheureux chien essayait, tout hurlant, de sortir du jardin de l'École à travers les barreaux de la grille. Des gens s'arrêtent ; des fenêtres s'ouvrent et paraissent les Cottez. Nous commençons à parler, quand ils me crient : « Une jeune fille se trouve mal ! » et derrière moi, en effet, j'aperçois au milieu du chemin une demoiselle évanouie. Encore une victime de la faim, celle-ci fort bien vêtue et même n'ayant pas trop mauvais visage. On la transporte sur le bord du trottoir, on la ranime. Les Cottez apportent de la nourriture. Mais tout ceci n'est que trop quotidien...

Psychico, le soir.

6500 drachmes. C'est le prix du voyage Athènes-Rome. On me l'a dit ce matin. Il y a de quoi rire. À l'instant, je viens de payer 5000 drachmes un kilogramme de porc fumé. Voici dans quel abîme est tombée la Grèce. Je pourrais faire le tour du monde avec l'argent que je dépense pour me nourrir...

Dans cette chambre de Psychico, chauffée, doucement éclairée, je me croirais dans un hôtel, voyageant comme jadis, et je pense, je ne cesse d'y penser mais je ne sais si je le *sens*, que l'immense majorité des hommes souffre à cette heure : la faim, le froid, l'esclavage, les séparations. « Quelle somme de souffrances, déjà, avant que rien n'ai commencé », m'écriais-je dans les jours qui précédaient la guerre : je voyais passer à Pontigny des autos affolées, chargées de malles, de matelas, de berceaux. D'un petit bureau de poste accouraient, leur carnet de caisse d'épargne à la main, des ouvriers. Depuis, on s'est habitué au malheur ; c'est notre

pain quotidien. J'avais pour ma part échappé (sur le plan matériel). Ma mauvaise conscience me lança dans l'aventure — la chance m'a sauvé. Je n'ai perdu dans tout cela que trois ans de journal ; ça fera un trou dans ma vie. Le premier résultat fut que longtemps je ne trouvai plus aucun plaisir à écrire dans ce carnet. Depuis deux mois j'y suis revenu. Mais me suis-je suffisamment *détaché* de moi, comme je l'espérais après mon naufrage ?

J'ai toujours trouvé dans la vraie tendresse je ne sais quoi de désespéré, de la détresse, disait Gide. Le cynisme, parfois, peut me plaire ; à vrai dire, il m'excite. Mais la tendresse, l'abandon éveillent en moi le meilleur. Je me sens obligé à protéger. Je tiens alors à donner du bonheur, à embellir la vie.

Athènes, 30 mars.

... Après trois jours où ma pensée s'amusa à revoir la France, renoncé à ce beau voyage. Tout eût été trop compliqué là-bas : passer d'une zone à l'autre, attendre (où et comment ?) l'avion du retour... Cette équipée manquait de nécessité ; je l'eusse difficilement fait admettre au ministre, dont le mot d'ordre est : rester à son poste. Sans doute, en France, eussé-je mieux vécu qu'ici, avec un peu plus d'imprévu. Je serais sorti de la souricière, mais pour tomber dans une autre. Et puis, je me suis adapté à cette vie athénienne de combinaisons ; il m'amuse, dans la famine, de faire des provisions, de maintenir ma vie. J'ai l'impression qu'en m'absentant un peu je perdrais pied. Sans doute ne retrouverais-je pas ma chambre si je partais, mon stock de victuailles que je renouvelle sans cesse aurait fondu ; je serais tout désadapté ; est-ce assez bourgeois et lâche de raisonner ainsi ? Mais cela montre l'importance qu'a prise pour nous la boustifaille. D'autres considérations plus graves me retiennent : je m'étais dit, dès juin 40, que je ne reverrais pas la France avant des jours meilleurs ; il faut tenir cette promesse. Allant là-bas, je risquais d'y rester en carafe, et de voir tout au long l'ivresse de Noé.

Psychico, 6 avril.

Assez fatigué par un rhume. Je remets à plus tard mon récit de la crèche du Pirée.

Ces dernières semaines, les prix ont augmenté de 50 %. Nous roulons dans l'inflation. Je me redis sans cesse que nous n'avons rien vu, en fait de misère. Pas encore corrigé mes « examens » du deuxième trimestre. Je me laisse vivre. Merveilleux métier de professeur... Je relis Proust (il faudra que j'en parle ; souvent il m'irrite, me dégoûte. J'approuve Gide). Continué Saint-Simon, interrompu depuis un an. Fini *La Jeunesse de Stendhal* d'Arbelet.

Athènes, 8 avril.

Réveillé à 5 h du matin. Combien j'apprécie mon lit, et d'autant plus que tout peut nous être arraché. Je viens de relire la mort de Bergotte. Il fait presque chaud cette nuit. J'ai supprimé le manteau que j'ajoutais à mes couvertures. Mais je laisse encore la fenêtre fermée. Cela prouve bien la « sous-alimentation » où nous sommes ; je sais très peu de gens qui aient supporté cet hiver les fenêtres ouvertes. Réunion des prof. hier, chez Mme Merlier ; elle va partir pour la France. Essaiera, et avant son départ et quand elle sera à Vichy, de nous faire assurer de quoi vivre pour « tenir ». Cela pourra monter à des millions. Il nous faudrait des bidons d'huile, des sacs de farine et de blé. Je vais me mettre à cuisiner, sur un réchaud à pétrole ; je me ferai du cacao, des crèmes de légumes...

Reçu à la fin de l'après-midi la visite d'un de mes étudiants, le jeune M., Grec d'Égypte, probablement timbré. Je le fais manger, car il est bien misérable, et vêtu, comme dit C., d'une manière « canularique » : un pantalon de toile kaki et un maillot flottant de coton blanc. Il est malgré tout heureux. Il vit dans ses rêves. Toutes les fois que je lui parle des difficultés de sa vie, il me répond par le grand ouvrage d'épistémologie qu'il prépare. C'est un mélange de naïvetés sur les mathématiques et de grands mots empruntés aux logiciens. Il vit là-dedans. Un autre complexe, c'est son rôle glorieux durant la guerre — et aussi la richesse de sa famille. Il gauchit sans cesse la vérité ; il vit dans le faux — ce que je déteste le plus au monde, — et cependant il me touche, et je le trouve et noble et courageux. Très pur aussi, dégagé du désir. Lui qui devrait être affamé, et qui l'est, quand je lui donne à goûter, il se perd dans sa philo et oublie qu'il mange. Il m'a promis de me laisser ses élèves un jour (car il donne des leçons pour vivre, et n'est pas médiocrement fier de n'avoir pas « déchu » : « je ne suis pas un ouvrier, dit-il, mais M. le professeur ! »). Comme je l'assure que je n'ai pas le temps de donner des leçons, il me promet de m'emmener au théâtre. Cela aussi me tente peu. Ce qu'il peut faire pour moi, s'il veut être gentil, c'est étudier la question des fourneaux à pétrole.

Je crains bien qu'il ne me faille de grands chocs pour me forcer à écrire. Quelle déveine !

Psychico, 11 avr.

Magnifique printemps. Mais suis-je blasé, ou l'atmosphère est-elle trop peu à la joie ? Je me contente de constater la beauté. Passé une heure à corriger des dissertations sur Molière. Je me délasse à présent avec *Le Crépuscule des Idoles* ; je ne l'avais pas rouvert, je crois, depuis dix ans ; c'était à l'Ateneo de Madrid. Il gelait ferme ; mon cerveau était

tout exalté par le froid, et les heures indues madrilénes fort assorties à ma paresse.

Le ragoût d'aventure manque. (C'est l'amour qui fait, je crois, que tout soit nouveau...) Mon enquête sur les hommes, les livres, mes réactions, etc., où me conduira-t-elle ? Je continue d'enrichir mon expérience, mais sans trop voir de résultat. Je ne désire au fond que mettre mon expérience et tous mes nerfs dans quelques phrases qui naîtront abandonnées.

Gentillesse du petit N. (douze ans) à qui je donnais sa leçon hier. Il se met à me vanter ses muscles et m'invite à le palper çà et là. Une chose charmante, c'est qu'il se développe. Je le vois grandir, et son esprit progresse. Il fait maintenant des devoirs dont il choisit le thème, où les soucis d'art, bien que naïfs, sont réels. Ainsi (il en va de même chez Marc) je me prouve que je puis être éducateur.

12 avr.

J'ai préparé mon cours sur Barye. D'autres dissertations à corriger m'attendent ; horreur des clichés ; je sens de cent lieues toute phrase — toute idée — empruntée à un manuel. Tout est plagiat dans ce pays (aucune probité professionnelle). Aussi quelle joie de trouver, même informelle, une phrase personnelle...

Je ne vais guère chez les bouquinistes. Ce qui par-dessus tout m'en éloigne, c'est que dès qu'on entre chez eux ils vous tombent sur le poil. Ne comprenant point qu'on est là pour rêver et qu'on désire aller à la découverte, oubliant tout le reste ; leur amabilité empressée (et, de plus, intéressée) est une douche insupportable. Je n'ai d'autre hâte que sortir... On comprend peu la contemplation à Athènes. J'en suis à ne point oser m'arrêter devant les fleuristes de l'avenue de Kiphisia (ils valent ceux de la place d'Espagne) ; l'autre jour, cédant à l'invite du printemps, accablé et ravi par les couleurs exubérantes et les formes, je posai en flânant mes yeux sur les arrivages. Cela déclencha aussitôt la politesse mielleuse des vendeurs, et d'autant plus basse qu'ils me prenaient pour un Allemand !

Visite l'autre matin d'une crèche au Pirée où la misère est sans fond. La crèche, c'est heureux, roule sur l'or ; Mme P. l'alimente ; je la vis insister pour qu'on ne plaigne ni l'huile ni le parmesan aux assiettes de nouilles (offertes par le Pape). Chaque jour, en trois fournées, un millier d'enfants est nourri. On les fait manger sur place pour éviter que les parents ne leur chipent leur portion, ou qu'ils ne la revendent. Il est facile, seulement à leur mine, de reconnaître les anciens ou les plus nouveaux. De huit jours en huit jours on les voit se transformer, et cependant ils ne mangent guère que l'unique repas de la crèche. Quels yeux brillants quand on les sert ! (Certains ramassent même les miettes sur le sol.) Les

uns avalent gloutonnement, d'autres font durer le plaisir. Il y a quelque chose de religieux dans ces appétits, dans cette lutte visible de la vie contre la famine. Je ne dirai rien des enfants enflés par le manque de matières grasses, ni de ceux qui semblent des squelettes. Leur tête paraît énorme sur un corps tout menu ; les tendons (et qui risquent de fondre) sont visibles sur les jambes sans chair. Mais je parlerai d'un enfant de quatre ou cinq ans vêtu de noir qui était des plus sombres. Le gosse misérable dont l'image poursuit Gide durant son *Voyage au Congo*, qu'était-il en comparaison du mien ? Celui-ci, jaune comme un coing et la peau collée sur la face — on devinait comme en transparence sa frêle « tête de mort », — avait le regard le plus absent que j'aie vu. Des yeux noirs demi-fermés et fixes, par suite d'un trachome, un air extrême de résignation, de fatigue, pas la moindre apparence de vie. Il était arrivé traîné par une grande sœur de huit ou neuf ans, vêtue de noir elle aussi et dont la mine semblait presque florissante. On leur apporta leur ration, assiette de nouilles pour l'aînée, et pour l'enfant la même part à laquelle s'ajoute un œuf dur émietté, vu son état. La grande a vite fait d'expédier sa portion, et la voici commençant à faire manger son frère qui est resté strictement immobile. Elle tâche à lui fourrer de force une cuiller dans la bouche. L'enfant garde les dents serrées ; elle insiste ; le petit, d'un air las et buté, recrache ce qui a pu entrer ; plusieurs fois, j'assiste à la scène ; muette, la sœur semble me prendre à témoin de son insuccès. On eut un moment l'impression que le petit allait avaler une bouchée et mon regard rencontra les yeux bouleversés de joie, d'espoir, de la grande sœur (il est si rare, en Grèce, de rencontrer des « yeux » ; en Russie, ça court les rues). Hélas ! cette joie était fausse, et de guerre lasse la grande sœur — ce qui m'expliqua sa bonne mine — se mit à engloutir l'assiette de son frère demeuré impassible. « Depuis huit jours qu'ils viennent, me dit-on, il n'aime rien ; c'est chaque fois ainsi ; il ne veut pas manger. Et cependant il va mourir de faim, ne le voyez-vous pas ? Hier, on a tenté en vain de lui donner de la citronnade. » Une chose m'avait frappé, c'est que l'enfant récoltait au bord de l'assiette et sur la table des gouttelettes de sauce et se suçait les doigts. Je le signale à Mme C., qui observe l'enfant. « Il fait de la dyspnée, me dit-elle ; voyez ce spasme de la gorge ; l'enflure gagne ; elle va monter au cœur ; il ne peut déjà plus respirer. Il n'y a rien à faire. Il est condamné... Mais il vient depuis huit jours. Il n'a jamais rien voulu prendre. — Comment ne l'a-t-on pas soigné ? — On a tâché seulement de lui donner de la citronnade, et qu'il a refusée. » Mme C. examine la bouche de l'enfant, dont les muqueuses exsangues se décolle ; pas étonnant qu'il ait refusé la citronnade : ce devait être une brûlure terrible. Visiblement il a du mal à déglutir même sa salive,

l'œsophage est collé ainsi que l'intestin ; rien ne peut passer. On va tenter d'ouvrir le chemin. Mme C. revient avec une tasse de lait, que l'enfant engloutit comme un animal. On en apporte une deuxième avec un peu de pain émietté. Elle est avalée sans effort... Sous mes yeux cet enfant expirant, trop faible pour se plaindre, n'ayant l'air de dire que « fichez-moi la paix », tout à coup devant moi arraché à la mort par une tasse de lait... On a continué ce régime et maintenant il est sauvé.

Conversation l'autre jour avec D. Ajay. Trouvé qu'il prend un peu trop facilement son parti de la famine, et de la souffrance des enfants (jugant que cela n'est qu'un détail du drame que nous vivons, et que sans doute les « valeurs spirituelles » importent davantage), je crus bon d'exagérer mon angoisse devant tant de misère et de déplorer de n'avoir pas le temps de me consacrer deux ou trois par semaine aux « œuvres ». D. trouva mon angoisse « sadique », et ajouta qu'elle prendrait fin précisément si je collaborais avec la Croix-Rouge. Rien de plus juste, et peut-être, un peu plus tard (quand l'année scolaire terminée me laissera du répit), entrerais-je dans une « soupe ». Ma douleur devant la misère est à coup sûr véritable, mais, je l'ai dit, je l'exagérais devant D. pour lui faire la leçon, et le plus drôle (il ne déteste pas de dispenser des conseils), c'est qu'il se mit à examiner soigneusement la manière dont je pourrais me libérer de mon « complexe », lequel je tiens précisément à garder comme une flèche dans le cœur et qui m'empêche de ne pas voir ni d'oublier la souffrance... Cela m'apprendra à avoir soulevé fût-ce un coin du manteau. Grande faiblesse que de vouloir influencer autrui par des conseils, surtout quand il n'en demande pas. Ce qui m'étonnait le plus chez Gide (et je ne compris que plus tard ses raisons), c'est qu'il approuvait toujours, qu'il vous encourageait précisément dans votre sens, cela peut-être par un respect excessif des personnes et un scrupule de savant qui ne veut pas influencer l'expérience. Cependant, cette main lâche, ce regard qui n'aimait rien tant qu'à vous laisser courir devant lui, ne m'en a pas moins inculqué je ne sais quel puritanisme qui me conduit à des réactions des plus sévères, des plus tranchantes. Je suis devenu plus moral grâce à Gide au point, je l'ai dit (et j'y reviendrai) que ma relecture des derniers livres de Proust m'écœure...

Athènes, le 16.

Réveillé, je ne sais pourquoi, à 4 h hier. Deux heures de lecture dans un demi-sommeil, puis je me lève pour faire des rangements.

Hier, au consulat, on a distribué des pommes de terre. Le consulat distribue des farines pour faire des soupes que tout le monde admire. Mais on n'a pas idée du prix d'une casserole, 4000, 5000 drachmes. Ce

n'est guère le moment de monter un ménage !

Allant vers midi boire un ersatz de café pour ne pas dormir debout (ma nuit ayant été beaucoup trop brève), je trouve chez Loumidis Sikélianos et Théotokas. Sikélianos illuminé par le génie. Il lance une revue, *Antée* (le retour à la terre !). Si j'écris quelque chose, on le traduira. Théotokas m'apprend le retour de Laval dans le gouvernement. J'avais pris le parti de lire après le déjeuner un tome du *Journal* de Stendhal au jardin royal ; mais le vent s'éleva ; ce n'était que du faux beau temps (qu'est-ce qui n'est pas faux à présent ?). Promenade rêveuse vers les quartiers populaires (je vis tout à fait cantonné dans le Kolonaki). La beauté, je l'ai dit, disparaît terriblement.

À 4 h, je vais chercher Mme A. ; je la trouve au désespoir des nouvelles de France. Elle n'en a pas dormi. Je mesure soudain l'amour qu'on porte à mon pays dans une certaine classe, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Cette femme vient de vendre son argenterie (300 000 drachmes, lesquels en deux jours ont été engloutis dans quelques provisions). J'emmène Monsieur A. entendre Cottez parler de Lacretable — plus précisément de *Sabine*. Mme A. possède toute une correspondance de L. sur ce sujet. Elle pense que le mariage l'a gâché. Il n'a plus d'inquiétude (ni de colère). Il s'est embourgeoisé ; il est satisfait. A son dernier passage à Athènes, il fit courir à Mme A. les magasins pour acheter des étoffes, des écharpes, des poupées ; il entra dans tous les détails, y attachant une importance inouïe...

Drôle de public au cours de Cottez. Je trouve le mien plus calme et plus distingué.

La soirée était morne (et moi, fatigué). Je rentre aussitôt. Je prends un *high tea* et me mets au lit. Fini le *Colline* de Giono. Lu du Renard (théâtre). *Le Vicomte de Courpière* d'Hermant ; j'aime cette peinture cynique du monde ; parfois ce n'est pas loin de Proust, et plus simple.

Psychico, 18.

J'avais gardé deux leçons particulières. Donné congé. Étonnement des riches qu'on puisse se passer d'eux. Malgré la vie chère, j'ai suffisamment pour vivre ; je passerai ces élèves à N. qui est pauvre et ainsi pourrai entièrement me consacrer à l'Institut (pourvu qu'il tienne ; des incidents ne sont pas exclus). J'aurai en mai le souci de préparer mes étudiants à leur examen. Ensuite, advienne que pourra (décidé que l'Institut continuerait de marcher, mais au ralenti, tout l'été). Réunion ce matin des professeurs pour voir comment tenir le coup : traitements, provisions, etc. Toujours privilégiés, mais d'un seul coup ça peut craquer, et l'abîme de misère nous gagner...

Reprendrai dans deux jours mes cours d'histoire de l'art ; préparé un *Rude*. Rapport de mes petits succès avec le plaisir amoureux... Un autre plaisir que j'attends (combien on doit se contenter de peu !), c'est celui de faire ma cuisine ; je pense être « paré » vers le 1^{er} mai. Je ne sais trop si cette vie que nous vivons s'appelle vivre, mais cela pourrait être (et sera sans doute) tellement pire. La passion de la lecture, le goût des paysages, l'amour des êtres, quel refuge ; on en est ramené aux plaisirs fondamentaux, les seuls qu'à vrai dire j'ai toujours cultivés (j'ajoute celui de la toilette, mais qui chez moi tient à l'esthétique). Impression que les gens que j'aime, là-bas en France et qui traversent trop de péripéties, changent et s'éloignent de moi. La guerre est une escroquerie et aussi un pillage. Ces longues étendues d'absence créent un gouffre. L'harmonie dans nos vies, qu'elle est difficile à atteindre ! Nous vivons à coups de nouveautés, d'étrangetés ; nous y étions peu préparés, et cependant deux ans de guerre nous ont déjà bien changés (un de mes buts — buts de guerre, pourquoi pas ? — fut précisément de changer le moins possible, de sauver le meilleur de l'héritage et de ma jeunesse). Je relis en ce moment du Larbaud (*Jaune, bleu, blanc*), qui est vraiment mon maître en volupté savante.

19.

Plus guère envie de revenir sur *Proust*. Ce qu'avant tout je lui reprocherai, c'est d'avoir travesti ses amours et la vérité. Travesti transparent, je veux bien, mais qui sue d'autant plus l'hypocrisie. Il n'est guère de phrase, ou du moins de page, où l'on n'aperçoive en filigrane l'auteur mentant ; cela à la longue produit une espèce de malaise, de suffocation. Sans doute n'y a-t-il qu'un amour et ses manifestations générales restent-elles les mêmes. Mais je comprends qu'on s'indigne (c'est en tout cas ma réaction) devant une supercherie si constante, une si pauvre transposition des émois les plus personnels, les plus subtils de l'amateur de garçons. Tous les travers qu'il veut ridiculiser, il y tombe. Ce besoin qu'a Charlus de sans cesse parler de son vice, Proust le partage, et sans non moins de détours et sans non moins d'aveux. Il a gâché un sujet magnifique, non par manque de talent, mais par manque de caractère. Manque de noblesse, aussi, ou de sens moral. Cet appétit de confidences ancillaires en est une marque, et cette idée qu'on peut tout obtenir par de l'argent. Je sais, de plus, fort bien que rien n'excite plus les Messieurs que les aventures lesbiennes ; ils y sont indulgents. La jalousie de Proust pour Albertine, quelque magistralement décrite soit-elle, est fautive à la base ; il n'a pu s'empêcher de montrer ce qui lui tient à cœur (il ne savait parler d'autre chose, m'a dit Gide), et il n'a pu s'empêcher de mentir. Et quel lâche besoin de se mettre du côté du public.

Ai-je jamais noté mon refus systématique de savoir ce qui se dit, ce qui s'écrit en France (du moins par la voix des journaux et de la radio) ? Certaines personnes jugent ce refus sévèrement ; je n'en quitte pas mon abstinence. Un instinct plus profond que le goût de l'actualité, ou celui de faire des « fiches » en vue de l'avenir me retient. Cela fait partie du désir de sauver mon âme et d'économiser mon dégoût. J'évite la boue. Par fausse modestie, je prétends n'être pas assez fort pour supporter les coups répétés de l'indignation. Il est vrai que je suis fort ami du repos, et ne rencontre que trop, sous mes yeux, d'occasions de nausée. Au fond, je désire enjamber le présent (du moins le présent politique). J'ai souvent dit que je me réfugie dans l'avant-guerre (autant dire dans les valeurs solides du passé) et que je me prépare en même temps à être un homme d'après-guerre. Tout cela fait partie d'un plan. Pour le reste, assuré qu'on fait toujours partie, même à son insu, trop partie de son temps, je ne prends guère plaisir à m'y vautrer lorsque l'ignoble abonde.

(À suivre.)

LE DOSSIER DE PRESSE DE VOYAGE AU CONGO

(suite ¹)

240-XVII-13

ROBERT DE SAINT JEAN

(*La Revue hebdomadaire*,

36^e année, n^o 47, 19 novembre 1927, pp. 358-64)

DEUX TÉMOIGNAGES SUR LES COLONIES :
LAS CASAS ET ANDRÉ GIDE

Il suffit d'un bon livre pour attacher le grelot et de deux pour créer une mode. Après la saison « Orient-Occident » et la journée « Saint Thomas d'Aquin », verra-t-on des spécialistes improvisés et des enquêteurs hâtifs rebattre les oreilles publiques des problèmes coloniaux ? Ce débat en vaudrait un autre, et, pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient si Mme Aurel, qui a déjà consacré un de ses jeudis au docteur Angélique, en donne un autre à Savorgnan de Brazza. On peut prédire, sans être grand

1. Dans ses n^{os} 19 (juillet 1973) à 74/75 (avril-juillet 1987), le BAAG a ouvert les « dossiers de presse » de 18 œuvres de Gide et reproduit plus de 200 articles. L'entreprise sera continuée : elle l'est aujourd'hui avec ces deux articles sur le *Voyage au Congo*, qui s'ajoutent aux 12 publiés dans nos n^{os} 58, 59, 60 et 65. Rappelons que nous affectons chaque article d'un numéro dont les trois segments indiquent, le premier le numéro d'ordre dans l'ensemble des « Dossiers », le deuxième (en chiffres romains) le numéro du dossier et le troisième le numéro d'ordre dans le dossier. Ainsi la numérotation 240-XVII-13 de l'article de Robert de Saint Jean signifie qu'il est le 240^e article reproduit, et le 13^e du XVII^e dossier consacré au *Voyage au Congo*. Nous publierons prochainement la table et les index (auteurs et périodiques) de l'ensemble.

clerc, que le témoignage de M. Marcel Brion ² et celui de M. André Gide ³ engendreront toute une littérature de choses vues et d'examens de conscience. Le père des Indiens et l'ami des noirs ne jurent pas l'un à côté de l'autre, tous deux, malgré les différences qui les séparent dans le temps et dans l'espace, dirigent nos regards vers le même tour d'horizon.

[Pp. 358-62 sur le livre de Marcel Brion.]

Après le journal de bord de son *Voyage au Congo*, M. André Gide vient d'écrire un article sur « la détresse de notre Afrique équatoriale ⁴ » où il développe les critiques éparses dans son livre. Il commence par poser que « les intérêts moraux et matériels des deux peuples des deux pays, j'entends le pays colonisateur et le pays colonisé, s'ils ne sont pas liés, la colonisation est mauvaise ». Ce principe excellent attire l'applaudissement général : c'est peut-être la preuve qu'il se perd dans la vague. Prenons, par exemple, les intérêts moraux des indigènes. On n'hésite pas à souhaiter qu'ils marchent de conserve avec ceux de la France : encore faudrait-il savoir où ils se trouvent ? Montre-t-on plus de générosité en forçant le petit sauvage à apprendre à l'école les rudiments d'un laïcisme confus, ou en le laissant à ses superstitions et à ses idoles ? Les intérêts matériels, pour être moins malaisés à éclaircir, sont parfois difficiles à définir : le progrès consiste-t-il à arracher le noir à sa case pour l'enfermer dans une usine ? On regrette de voir M. André Gide arrêter à mi-chemin son examen et s'en tenir tout bonnement à certains postulats. Son silence semble trahir ici la démarche d'une pensée réaliste qui a voulu partir de ce qui est donné, et non pas remonter jusqu'aux sources, afin d'aboutir à un résultat. « Je sais qu'il est des maux inévitables... Aucun progrès, dans certains domaines, ne saurait être réalisé sans sacrifices de vies humaines... » On croit entendre la voix de Las Casas.

L'illusion continue, et n'est-ce pas un écho aux paroles du grand réformateur que cette affirmation : « Le mal dont je m'occupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays, il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns... » Il s'agit du régime des concessions, consenti en 1899 dans des conditions qui, à l'époque, ont été favorables : mais cette époque est révolue. Des capitaux offraient de fertiliser un pays en friche, et l'on pouvait estimer utile d'accorder le second au premier. Mais l'expérience a condamné les procédés d'exploitation ; les gouverneurs eux-mêmes ne cachent pas leur sentiment à ce sujet : ils ne sont pas plus écoutés que les fonctionnaires qui appuyaient les rapports de l'évêque es-

2. *Bartholomé de Las Casas* (au Roseau d'or, Plon éditeur).

3. *Voyage au Congo* (à la librairie Gallimard).

4. *Revue de Paris* du 15 octobre.

pagnol. Il faut donc qu'une influence cachée et toute-puissante s'exerce dans la métropole en faveur de privilèges non défendables : c'est à Paris qu'il faut se faire entendre. (Tout de même Las Casas frappait-il à la tête.) M. André Gide ne s'alarme-t-il pas excessivement lorsqu'il redoute qu'on étrangle sa voix, qu'on « torpille » son livre ? Les injures qu'on lui a adressées pâlisent à côté des calomnies et des menaces dont fut abreuvé le père des Indiens...

Ces concessions congolaises forment, notons-le avec l'auteur, une espèce à part, nuisible, qu'il ne faut pas confondre avec l'espèce bienfaisante des autres concessions. Non seulement d'immenses terrains, jamais explorés, ainsi que leurs produits naturels furent donnés par le gouvernement, mais des habitants furent compris dans ce cadeau. Aussi le concessionnaire s'arrogea-t-il le droit d'asservir les indigènes, et de rétribuer leur travail au taux choisi par lui, qui n'est pas loin de zéro. C'est par cet état, fondé sur l'injustice et le désordre, que le régime en vigueur dans l'Afrique équatoriale mérite l'examen le plus rigoureux à la veille du renouvellement des concessions.

Cette question, comme le remarque M. André Gide, n'est l'apanage d'aucun parti ; néanmoins une politique digne de ce nom, de droite ou de gauche, je l'ignore, mais réaliste, devrait s'estimer obligée de prendre en mains la cause de l'Afrique équatoriale. Nul informateur ne la renseignerait plus sûrement que M. André Gide et, d'une façon générale, personne ne lui apprendrait mieux que la critique se tient au seuil de tout art, et même de l'art de légiférer.

241-XVII-14

FIRMIN VAN DEN BOSCH

(*La Revue catholique des idées et des faits*,
7^e année, n° 24, 2 septembre 1927)

ANDRÉ GIDE AU CONGO⁵

Dernièrement, à propos de littérature de voyages, je donnais, ici, la préférence sur les voyageurs-romanciers, aux vrais voyageurs, sachant voyager, et joignant au scrupule d'une observation exacte et directe, le don d'évocation. Comme M. André Chevrillon, M. André Gide est de ces voyageurs-là : il sait voir, saisir dans un paysage ou dans une scène

5. André Gide, *Voyage au Congo*, Éditions de la Nouvelle Revue Française.

de mœurs, la note essentielle, l'aspect qu'il importe de retenir. Et pour être sommaire et sobre, sa peinture n'en est que plus frappante et plus pénétrante... Vous souvenez-vous du *Désert*, de Pierre Loti — et combien on s'émerveilla qu'un écrivain pût intéresser le lecteur, au long cours de trois cent cinquante pages, à la description d'un « infini de sable ». Sans doute le désert est plus varié que le vulgaire s' imagine ; et pour celui qui le traverse et le contemple d'un œil d'artiste, il réserve d'incomparables surprises ; encore importe-t-il que le voyageur découvre ces surprises et possède en lui les ressources spirituelles requises pour les refléter dans son œuvre. Ce fut là le secret de Loti. Et de là vint à son œuvre le plus retentissant succès. Pour la première fois, on voyait et, mieux encore, on vivait le désert.

Le Congo est un « sujet » non moins ingrat que le désert.

Naviguer de longs jours sur un fleuve aux rives souvent monotones, traverser des forêts aux végétations également inextricables, visiter des villages aux identiques topographies et y être reçu par le même cérémonial de tam-tam ; s'entretenir avec des administrateurs aux mentalités peu diversifiées — que voilà donc de médiocres éléments pour un carnet de voyage qui soit en même temps une œuvre d'art !

Pour discerner dans cette forêt vierge d'impressions le trait caractéristique, celui qui synthétisera et symbolisera, il fallait l'éminente faculté de choix de M. André Gide et aussi sa maîtrise picturale, toute en petites touches menues, étincelantes, à facettes imagées. Nulle grandiloquence exclamatoire n'était ici à sa place. On ne refait pas, sans ridicule, à l'usage du Congo, l'*Itinéraire* de Chateaubriand ! Le ton adopté est celui qui s'indiquait, un ton familier, plein de laisser-aller, d'imprévu et de cette ingénuité un peu rouée qu'affiche volontiers M. André Gide. C'est elle qui l'a transformé en chasseur passionné de papillons, dont le vol diapré est comme le sourire de ses dures randonnées sous le soleil implacable ou la pluie déprimante. Et c'est elle encore qui le rend indulgent pour le coussinet de feuilles, dont les négresses se ceignent les reins, et à propos duquel il remarque que c'est là une coutume qui ressemble singulièrement au « pouf » ou tournure à la mode vers 1880. Et lorsque le mal de mer secoue de ses spasmes le voyageur, ne cherche-t-il pas querelle à la mémoire de sa mère pour ne l'avoir couché dans son enfance que dans des lits fixes, alors qu'en prévision des futures traversées, il faudrait bercer les enfants « dans des appareils profondément bousculatoires » ! Ce mélange de naïvetés, pour ne pas dire de puérités, à de larges et émouvantes impressions de nature — quelle admirable page par exemple que celle où M. André Gide nous fait participer à l'oppression angoissante que la forêt tropicale fait peser sur lui — tient peut-être du procédé ;

mais elle a l'avantage certain d'alléger et d'animer un récit voué, par son objet même, à la monotonie descriptive. Dans un voyage sans événements, il faut bien que le narrateur, pour varier sa narration, crée lui-même des incidents et mette en scène sa propre psychologie.

Je n'ai pas à me faire juge du procès que M. André Gide fait à l'administration du Congo français, mais il m'est permis de constater que par comparaison et par opposition, ses remarques et observations sur l'administration du Congo belge sont de nature à flatter notre amour-propre national.

Bref, le *Voyage au Congo* de M. André Gide est un livre hautement intéressant. Et puis, c'est un bain de nature dont l'art de M. Gide a si besoin. Si d'avoir mené son « lyrisme ambulatoire » et d'avoir longuement savouré « l'ivresse de santé » à travers une contrée primitive pouvait guérir l'art de M. Gide de sa propension morbide pour les formes extrêmes et honteuses d'une civilisation en décadence, il n'y a pas que la morale, mais aussi la littérature qui y gagnerait.

vient de paraître

ANDRÉ GIDE

L'Oroscope

ou

Nul n'évite sa destinée

Scénario inédit

Édition présentée

par

DANIEL DUROSAY

Ce joli livre reproduit en fac-similé les vingt pages autographes avec, en regard, la transcription du texte de la lettre du 1^{er} juillet 1928 de Gide à Marc Allégret, qui contiennent le scénario inspiré des Mille et Une Nuits. Longue postface qui précise la genèse et l'intérêt du texte.

JEAN-MICHEL PLACE — PARIS

Un vol. br. 21,5 x 14,5 cm de 95 pp., ach. d'impr. 5 mai 1995,
tiré à 1001 ex. dont 78 numér., 100 F. ISBN 2-85-893-249-2.

Lectures gidiennes

Richard ELLMANN, *Oscar Wilde*. Traduit de l'anglais par Marie Tadié et Philippe Delamare. Paris : Gallimard, coll. « NRF Biographies », 1994. Un vol. br., 24 x 15,5 cm, 679 pp. + 16 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. 9 novembre 1994, ISBN 2-07-073017-4, 180 F.

Les traductions n'empruntent pas encore l'Eurostar : cette biographie d'Oscar Wilde aura en effet mis dix ans pour traverser le tunnel puisque nos amis d'outre-Manche avaient pu prendre connaissance du texte anglais original dès 1984. Cette année-là voyait en France une édition remaniée de l'*Oscar Wilde* de Robert Merle.

Le livre de Merle, à l'origine une thèse — travail que la guerre avait interrompu — se conforme à la tradition française de l'époque d'écrire une somme en deux sacro-saintes parties : « I) L'Homme ; II) L'Œuvre », méthode souvent décriée parce qu'elle repose sur une catégorisation arbitraire, séparant ce qui forme en fait un tout : l'écrivain.

Le livre de Richard Ellmann illustre une fois de plus ce qu'on pourrait appeler le « modèle anglo-américain », lequel tend à déteindre sur les biographes français. Chaque auteur a droit à son « pavé » biographique, tel le *Hardy* de Seymour-Smith, 886 pages, dont les kilos viennent de paraître chez Bloomsbury, ou le récent *Dickens* de Peter Ackroyd dont la version française n'atteint pas moins de 1236 pages ! Ce genre de biographie présente une forte propension à l'embonpoint. Le but étant de fouiller méticuleusement la vie d'un écrivain, il n'y a plus de raison pour que la part de l'anecdotique n'enfle démesurément, les détails pouvant s'accumuler à l'infini. L'*Oscar Wilde* de R. Ellmann n'échappe pas à cette règle, nous précisant même les mensurations données au tailleur de Wilde. Nous faudra-t-il donc connaître jusqu'à la couleur des chaussettes d'un écrivain pour lire son œuvre ?

Richard Ellmann propose un travail on ne peut plus fouillé et complet, on l'aura compris, mais toujours avec un ton d'objectivité et de neutralité qui confine à la sécheresse et nous ennuie. Pudeur anglaise, peut-être, mais l'exposé tranquille des faits, le morne déroulement du calendrier wildien finit par lasser malgré l'intérêt. Comment rester de marbre devant cette vie si haute en couleurs que Wilde tenait tant à présenter comme une œuvre d'art à part entière et dans laquelle il se promenait en « génial baladin ¹ » ; comment rester imperturbable devant le drame final ? Las ! nous aurions préféré un auteur nettement plus engagé, qui aurait franchement pris position alors que R. Ellmann reste sur sa réserve de compilateur, laquelle masque peut-être un manque de réflexion.

En ce sens, le livre de R. Merle demeure tout à fait utile. Il ne faut pas se faire faute, quand besoin est, d'engueuler l'histoire. Car ne nous leurrions pas : si le — ou plutôt les — procès de Wilde équivalent bien à une sorte de suicide de la part du principal intéressé, ils sont surtout emblématiques du malaise d'une société victorienne sur son déclin qui sent ses valeurs fondamentales vaciller. Ce n'est pas tant Wilde, sujet de Sa Majesté, qu'on a condamné parce qu'il mettait de jeunes hommes dans son lit que l'homme éminent qui, en s'affichant dans des restaurants avec des hommes d'une classe sociale tellement inférieure à la sienne, devenait une injure vivante aux règles de la bienséance, comme l'énonce sans vergogne l'avocat général lors du troisième procès : « je prétends que ses amis auraient dû être ses égaux et non les jeunes illettrés que vous avez entendus à la barre des témoins ². » Ah ! si, comme Alfred Douglas (qui ne comparut point aux procès), tous les amants de Wilde avaient été lords, nul doute que les conclusions du jury eussent été autres. L'artiste dérangeait par sa vie toute en défis, provocations et extravagances, manière de plonger le nez de ses contemporains dans leur caca. N'oublions pas non plus que de hautes personnalités politiques étaient mouillées ³, si j'ose dire, et qu'il fallait un bouc émissaire pour à tout prix protéger le gouvernement et la vertu dont cette société anglaise de fin de siècle était persuadée qu'elle faisait son pouvoir, forte d'une hypocrisie (« England [...] the native land of the hypocrite ⁴ ») que Wilde, par sa seule existence, dénonçait. C'est encore et toujours la condamnation de l'artiste par le bourgeois, de la géniale différence par l'avachissante normalité. « Je ne suis fort heureusement pas un être normal », déclarait Wilde à la barre ⁵, non sans humour, mais c'est là un péché de différence. Comme l'exprime si bien Gide : « La société sait bien s'y prendre quand elle veut supprimer un homme et connaît des moyens plus subtils que la

1. André Gide, *Oscar Wilde*, Paris : Mercure de France [1910], rééd. 1947, p. 65.

2. M. Montgomery Hyde, *Les Trois Procès d'Oscar Wilde*, Paris : Denoël, 1951, p. 368.

3. *Ibid.*, p. 394 : « Les maniaques de la vertu menaçaient d'engager une série d'actions qui auraient créé en Europe un scandale sans précédent dans les cercles politiques. Si Oscar Wilde était coupable, l'affaire serait étouffée. Telle fut la cause du deuxième procès et du verdict de culpabilité. Ce fut un coup d'état infâme : le sacrifice d'un grand poète immolé devant une bande de vils politiciens. » (nos italiques).

4. Oscar Wilde, *The Picture of Dorian Gray*, Penguin Books, 1949, p. 168.

5. Hyde, *op. cit.*, p. 278.

mort¹. »

Wilde a expié tous les crimes dont la perfide Albion se sentait coupable mais son sacrifice fut inutile : celle-ci continue d'exister en condamnant aux oubliettes maints hommes politiques dont les secrets de braguette lui semblent plus importants que les programmes.

Trop près de ses fiches, Richard Ellmann n'aborde pas de vraie réflexion sur la portée sociale du procès de Wilde lequel dépasse de loin le simple problème de l'homosexualité. Sa lecture des documents est sans nul doute très exacte mais de ce vaste registre n'affleure aucune émotion. Faut-il conclure que, la traditionnelle étude l'homme/l'œuvre étant dépassée, déviante, et que le modèle anglais, trop attaché aux moindres faits et gestes de l'individu, étant décidément bien morne, il reste à inventer un genre biographique qui allierait des informations utiles et sérieuses à des prises de position tranchées autant pour ce qui concerne l'écrivain que pour ses œuvres ?

Le procès de Wilde nous ramène à Gide.

Les commentaires étaient retentissants dans la presse anglaise² et l'opinion publique franchement odieuse, comme toutes les opinions d'ailleurs, dès qu'elles deviennent publiques. La presse française donnait de larges échos des événements que Gide, nous dit Delay, lisait avec une « attention passionnée³ », comme si, d'après lui, Gide avait craint que le drame qui se jouait à Londres pût un jour se renouveler à Paris avec lui-même comme acteur principal, comme s'il avait « pri[s] peur⁴ ». Delay va même jusqu'à écrire que « par-dessus la tête de Wilde, l'avertissement du procureur [qui condamnait Wilde à deux ans de travaux forcés] s'adressait aux André Walter ». Que Gide ait eu à réfléchir devant une « condamnation [aussi] barbare⁵ », on n'en peut douter, mais nous ne pouvons suivre Delay quand il affirme que si le procès de Wilde avait eu lieu non pas en avril-mai 1895 mais « quatre ans » plus tôt, et plus précisément en « décembre 1891 », date de la première rencontre entre Gide et Wilde, « le destin sexuel de Gide en eût peut-être été changé car il était encore intimidable⁶ », et pointe dans ce discours de Delay et le regret que Gide ait été pédéraste, et que Wilde n'ait pas été condamné plus tôt, plus tôt empêché de nuire.

Les relations Gide/Wilde, en suivant Gide, se décrivent en trois temps principaux : 1) Paris, fin 1891-1892, 2) Blida, fin janvier 1895, 3) Berneval, juin 1897 — et R. Ellmann reprend très précisément ce schéma aux pages 386-94, 462-3 et 575-6 de son livre.

Première rencontre, donc, fin novembre / décembre 1891, « aux alentours du

1. Gide, *Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 48.

2. « Il est impossible depuis des semaines d'ouvrir un journal sans y trouver quelque allusion au procès, surtout en ce qui concerne Wilde » déclare le président du tribunal, le cinquième jour du procès (Hyde, *op. cit.*, p. 303).

3. DELAY, Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 500.

4. *Ibid.*, p. 553.

5. Daniel Guérin, *Shakespeare et Gide en correctionnelle ?*, Paris : Éditions du Scorpion, 1959, p. 58.

6. Delay, *op. cit.*, p. 553.

26 novembre 1891 » nous dit Ellmann (p. 386), après quoi les deux hommes « se revirent presque tous les jours, souvent des heures durant, pendant trois semaines », cette chronologie divergeant d'avec la mise au point de François Mouret¹ et de ce que dit Gide lui-même². Wilde est l'aîné (37 ans) ; Gide est encore, à 22 ans, « complètement vierge et dépravé », et n'ayant pas encore « franchi le pas », reste le parfait « candidat à la perversion³ », comme l'écrit Delay. Ellmann va dans le même sens en écrivant : « nul doute que Gide connut une révélation, bien qu'il n'en précisât jamais la nature exacte. [...] fut littéralement envoûté » (p. 387), et de regretter que Gide ait supprimé de son *Journal* de « nombreuses pages [...] récit des trois premières semaines de leur amitié (p. 389). Peut-être la nouvelle édition du *Journal* nous éclairera-t-elle sur ces pages dont nous ignorions qu'elles aient été écrites. Nombreux sont ceux qui tombaient sous le charme de Wilde alors à son apogée et Gide fut de ceux-là. Mais Delay prête à Wilde une responsabilité déterminante qui nous semble parfaitement outrancière et erronée. Gide explique d'ailleurs, qu'à l'époque, « rien [...] ne [lui] avait jamais pu rien faire soupçonner [de la réputation de Wilde d'avoir d'étranges mœurs⁴]. Si « Wilde ne [lui] a fait, croi[t-il], que du mal⁵ », c'est en ce sens qu'il lui avait « désappris de penser⁶ ». Wilde était tout paradoxe et provocation et le pauvre Gide, tout au souci alors de se fixer une image, de s'accrocher à une ligne de conduite, était renvoyé à ses inquiétudes, à l'inquiétude fondamentale qui le rongait : « la nuit encore l'inquiétude me réveille⁷ ».

Wilde a eu sur Gide une influence essentiellement morale, que R. Ellmann retrouve à juste titre dans le personnage de Ménélaque, mais nous pensons, à l'instar de Daniel Guérin, que Delay fait preuve d'une totale incompréhension à l'égard de la complexe personnalité gidienne à cause de ses positions très réactionnaires et trop étroites, même pour l'époque, en matière de sexualité en général, et d'homosexualité en particulier. Il serait temps enfin de « des-encenser » *La Jeunesse d'André Gide* dont on nous rebat les oreilles depuis bientôt quarante ans. Le « destin sexuel de Gide » devait s'accomplir, avec ou sans Wilde, comme il s'est accompli.

Si l'on omet une « courte rencontre à Florence⁸ » en mai 1894⁹ que Gide dit

1 « La première rencontre d'André Gide et d'Oscar Wilde », *French studies*, XII, janvier 1968, pp. 37-40. Dans cet article, Fr. Mouret situe clairement celle-ci le 29 novembre 1891, au Café d'Harcourt, place de la Sorbonne, avec pour commensaux Gide, Louÿs, Wilde et Stuart Merrill.

2 Gide, *Oscar Wilde*, *op. cit.* : « Cette année et l'année suivante [1891-1892], je le [Wilde] vis souvent et partout » (p. 17).

3. Delay, *op. cit.*, p. 553.

4. Gide, *Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 28.

5. Gide, *Journal*, I, p. 28 (1^{er} janvier 1892).

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. Gide, *Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 29.

9 Gide, *Correspondance avec sa mère*, Paris : Gallimard, 1988, lettre du 28 mai 1894, Florence : « Qui rencontraï-je ici ? Oscar Wilde !! Il est vieilli et laid, mais toujours

ne pouvoir « compter comme un revoir », le deuxième temps fort de leur relation se situe en Algérie en janvier 1895. Gide a longuement narré l'épisode dans les pages célèbres de *Si le grain ne meurt* (*Sgm*, Pléiade, pp. 581-96) que R. Ellmann affecte de traiter de « témoignage partiel » (p. 462), faisant ainsi écho aux « pages supprimées du Journal de 1891 », comme si chaque fois qu'il s'agissait de Wilde, Gide avait gommé le plus important. R. Ellmann nous suggère que l'évidence de l'influence de Wilde sur Gide se trouve dans des pages que précisément nous n'avons pas. Il cite cette phrase importante de Gide dans *Si le grain* après que Wilde lui a procuré à Gide le petit musicien : « À présent, je trouvais enfin ma normale » (p. 463) mais avec des italiques emphatiques qui ne sont pas de Gide (*Sgm*, p. 593) et surtout, en l'isolant de son contexte, il attribue à Wilde un rôle de révélateur qui n'a pas été le sien auprès de Gide. La révélation — ou confirmation — de sa sexualité Gide l'eut en novembre 1893¹ à Sousse, dans les bras d'Ali.

À cette époque tellement antérieure à *Corydon*, Gide ne possède ni l'audace ni le « cynisme » de Wilde. Il est encore un jeune homme honteux qui dissimule son penchant : « je veillais à ce que rien, dans mes propos ou dans mes gestes ne [...] laissât rien soupçonner » (*Sgm*, p. 591). Il connaît désormais la réputation de Wilde : « dans les milieux littéraires que nous fréquentions l'un et l'autre à Paris, on commençait de jaser beaucoup » (p. 582) et être vu en sa compagnie lui semble « compromettant » (p. 583). « Je suis heureux de le rencontrer au loin, et même Alger n'est pas assez loin pour que je puisse le voir sans crainte [...] j'ai pu lui dire que, si je le rencontrais à Londres ou à Paris, je ne le reconnaîtrais pas² », écrit-il à sa mère. Gide, soucieux de respectabilité et pas bien courageux, va jusqu'à effacer son nom de la liste des résidents, à Blida, quand il aperçoit ceux de Wilde et de Douglas, à côté du sien. Geste de « mauvaise honte » (*Sgm*, p. 581) dont il perçoit rapidement le ridicule, ce qui le fait revenir en arrière. En lui demandant s'il veut le petit musicien, Wilde ne fait que formuler un désir qu'il avait bien senti chez son compagnon. Gide précise d'ailleurs : « j'étais vaincu d'avance — ou si l'on préfère (car sied-il de parler de défaite quand le front est si dressé ?), que j'avais en imagination, en pensée, triomphé de tous mes scrupules » (p. 591). Ce qui le choque c'est la mise à découvert de ce qu'il voulait garder secret ; et Delay de commenter : « Certes, l'influence d'un homosexuel ne s'exerce que sur ceux chez qui des tendances analogues étaient latentes, mais si l'on admet que ces tendances sont plus ou moins latentes chez beaucoup d'adolescents dont les goûts ne sont pas définitivement fixés, on conviendra qu'un exemple illustre peut être en partie responsable de nombreuses déviations³. » Pour Delay, Gide, alors « adolescent » de... 25 ans, a été perverti par Wilde, et devenant à son tour un « exemple illustre », sera un pervertisseur des adolescents aux goûts latents :

extraordinaire conteur, un peu, je pense, comme Baudelaire a dû être, — mais peut-être moins aigu et plus charmant.» (p. 382).

1. *Ibid.*, p. 265.

2. *Ibid.*, p. 590.

3. Delay, *op. cit.*, p. 548. Nous soulignons.

« l'autorité avec lequel ce brillant auteur-acteur [*i.e.* Wilde] avait joué le rôle de personnage représentatif des mœurs homosexuelles lui apparut comme une sorte d'autorisation à l'imiter ¹. » Ce qu'on peut traduire par : « quand on souffre d'une tare de cette envergure, on la cache » : Gide « n'eût pas de sitôt intérieurement adopté l'attitude du pédéraste arrogant, décidé à revendiquer son anomalie comme sa norme ² ». Aux lépreux les léproseries, aux « sidéens » les camps spéciaux, aux homosexuels la pénombre malsaine des vespasiennes. Gide dit : assumons, affichons et même si son *Corydon* reste souvent bien maladroit, il n'en demeure pas moins un livre pionnier de la revendication homosexuelle. Quand Delay dit : taisez-vous, cachez-vous, Gide répond qu'il veut sa place au soleil, qu'il aimait tant.

En fait, dans cette page de *Si le grain* où il dit trouver enfin sa normale, Gide dresse une sorte de bilan depuis son aventure à Soussou : échec avec Mériem puis longue période de masturbation effrénée à La Roque en évoquant l'image du bel Ali. Blida, en cette fin de XIX^e siècle, était un centre de tourisme sexuel bien connu. Aussi, soyons clairs : ce qui motive Gide pour ce nouveau voyage en Afrique du Nord, c'est uniquement le souci de mettre fin à l'anormalité (entendez, absence de relations pédérastiques), et de se libérer de ses obsessions sexuelles qui l'empêchent de vivre. À Blida, il ne savait pas qu'il trouverait Wilde, mais il savait parfaitement y trouver de jeunes Arabes complaisants. Wilde ne faisait que dire tout haut ce qu'il désirait tant tout bas, lui faisait avouer le but de son voyage.

Nous arrivons maintenant au troisième temps qui se déroule à Berneval, petite bourgade près de Dieppe, où Wilde s'est retiré, sous le nom de Sébastien Melmoth, après avoir purgé sa peine. R. Ellmann nous dit : « le 20, en début de soirée, Gide arriva à l'improviste » (p. 575). En fait, c'était un samedi après-midi, le 19 juin 1897 ³, qu'il vient non pas de Cuverville, en presque voisin, comme on aurait pu le penser, mais bien de Paris, via Le Havre : « De ses amis français, comme j'avais été le dernier à le voir, à le revoir je voulais être le premier. Dès que je pus connaître son adresse, j'accourus ⁴. » R. Ellmann montre ici quelques difficultés avec les agendas, ce qui n'est pas bien grave, mais n'insiste pas assez sur le caractère quasi immédiat que cette visite prenait pour Gide ni sur le côté dramatique du tableau. Gide a particulièrement insisté sur l'aspect sinistre et lugubre du paysage, du village, de l'hôtel, qui deviennent presque une scène de roman. Peut-être en effet Gide était-il soucieux de connaître l'avis de Wilde sur *Les Nourritures terrestres*, comme le soupçonne Ellman, mais l'urgence du déplacement tient plus à un réel souci d'amitié. On connaît le conseil de Wilde après la lecture de l'ouvrage : « Dear, promettez-moi : maintenant n'écrivez plus

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 547.

3. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977 : « Il est arrivé le samedi [...], sans s'être fait annoncer auprès de celui à qui il vient rendre visite » (p. 217). Voir aussi Gide-Ruyters, *Correspondance*, Lyon : PUL, 1990, p. 62 où Gide parle de « cette aventure ».

4. *Oscar Wilde, op. cit.*, p. 34.

jamais JE. [...] En art, voyez-vous, il n'y pas de *première* personne ¹ ». On sait à quel point Gide n'a pas mis ce conseil à profit, lui dont la personne représente justement la préoccupation principale de son œuvre.

La relation Gide-Wilde se conclut en deux courts aperçus, à Paris, en 1898, à quelques jours d'intervalle ². Wilde sombre et tous se détournent de lui. Gide avait déjà noté à Berneval les mains rouges, les dents atrocement abîmées (sans savoir, probablement, que ceci était plus le résultat du traitement au mercure contre la syphilis qui devait finalement emporter Wilde que de deux ans de travaux forcés), l'alcool y étant pour quelque chose. Gide dans son *In Memoriam* passe élégamment sur le fait qu'alors il prête de l'argent à Wilde après avoir reçu cette lettre déchirante : « Je suis tout à fait dans la misère [...] si vous pouviez me prêter 200 francs vous me rendriez assez heureux ³ », mais ne dissimule pas la gêne et la honte qu'il éprouve à être vu en telle compagnie : « je fus un peu gêné, je l'avoue, de le revoir et dans un lieu où pouvait passer tant de monde [...]. J'allais m'asseoir en face de lui, c'est-à-dire de manière à tourner le dos aux passants, mais Wilde, s'affectant de ce geste, qu'il crut causé par une absurde honte (il ne se trompait, hélas, pas tout à fait !) [me dit] : "Jadis, quand je rencontrais Verlaine, je ne rougissais pas de lui ⁴". Ah ! le temps de *Corydon* n'est pas encore advenu et Gide, trois ans après la rencontre de Blida, est encore ce qu'on appelle vulgairement « une honteuse ». Sur ce point, l'influence de Wilde n'a pas encore opéré, comme le fait croire Delay.

À la mort de Wilde, R. Ellmann nous apprend que quatorze personnes suivaient le cercueil, reprochant à Gide (p. 621) d'avoir écrit « sept personnes suivent l'enterrement ». Avec un peu plus d'attention, il aurait lu, dans ce dernier paragraphe de l'*Oscar Wilde* (absent de l'édition de 1910 mais rajouté dans *Prétextes* ⁵) que Gide avait précisé : « m'a-t-on dit », puisqu'en effet il était alors en Algérie. Le reproche ne tient pas mais bah !, l'important est que le monument d'Epstein recouvre aujourd'hui les cendres de Wilde transportées de Bagneux au Père Lachaise en 1909 (p. 626).

En ce jour du 7 juin 1947 ⁶, un quasi octogénaire déambule dans les rues d'Oxford revêtu du costume de docteur *honoris causa*, titre que lui a fait obtenir Enid Starkie ⁷. Il a l'air de s'amuser beaucoup et plus particulièrement de son costume ⁸... Songe-t-il, ce pédéraste notoire, que cinquante ans plus tôt son ami

1. *Ibid.*, p. 46.

2. *Ibid.*, p. 50.

3. Citée par Cl. Martin, *La Maturité*, *op. cit.* p. 22, qui ajoute : « Gide enverra immédiatement les subsides demandés. »

4. *Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 49.

5. Paris : Mercure de France, 1963, p. 142

6. V. la *Correspondance* Gide-Bussy, *Cahiers André Gide* 11, p. 603.

7. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, *Cahiers André Gide* 7, Paris : Gallimard, 1977, p. 263 : « à l'instigation d'Enid Starkie ».

8. Voir le récit d'Enid Starkie, « À Oxford » in *Hommage à André Gide*, *La NRF*, nov. 1951, p. 49 : « Gide, qui aurait dû rendre tout de suite après la cérémonie à l'appariteur la robe louée pour lui, voulut absolument rentrer chez lui habillé de la sorte - car il voyait

Wilde avait dû nier son homosexualité pour échapper aux juges anglais, et en vain ? Songe-t-il que là où il trouve acclamations l'autre ne recevait que des huées ? Écrivain et homosexuel déchu en 1895. Écrivain et homosexuel porté aux nues en 1947. Même lieu, deux hommes, deux dates, qui montrent combien en matière de sexualité et de morale, il n'y a pas de vérité. Il n'y a que des dates, que de l'histoire.

BERNARD MÉTAYER.

André GIDE — Robert LEVESQUE, *Correspondance (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1995. Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 453 pp., ach. d'impr. [mars] 1995, ISBN 2-7297-0515-5, 180 F.

« Celui-là, je l'aime tout à fait, c'est solide », confie André Gide à Maria Van Rysselberghe à propos de Robert Levesque en 1931, après quatre ans de correspondance, plusieurs rencontres et plus de soixante-dix lettres échangées. Qui aurait pu prévoir une amitié aussi forte, longue de vingt-cinq ans et qui n'a cessé de croître entre ces deux hommes ? De quoi ce lien a-t-il pu se nourrir, pour se développer même dans les épreuves de la guerre et de l'éloignement ?

D'abord distant, Gide est bientôt de plus en plus intrigué et attiré par la personnalité de cet adolescent dont il apprécie au début les « lettres touchantes », chez qui il décèle des talents littéraires, lui déclarant sa « joie aussi de retrouver dans [s]es phrases une qualité d'émotion et d'expression qui [l]e force de penser qu['il] es[t] né pour écrire » (p. 152), quitte, il est vrai, mais toujours au nom d'une amitié solidement ancrée dans la sincérité et la vérité, à avouer quatre ans plus tard : « après tout, peut-être n'es-tu pas né pour "produire" — et il est tant d'autres façons d'être un homme — et valeureux ! » (p. 246).

Adroit sans être calculateur, tenace sans être importun, Robert réclame des réponses à ses lettres, mêlant la prière à l'humour. « Je vous ai écrit, vous n'avez rien répondu. Pourtant je vous demandais des conseils (ça se donne). [...] Quand on écrit des livres, on n'est pas obligé de répondre aux enfants. » (p. 65). En fait, il manifeste sans cesse le besoin d'entendre la voix de celui dont il veut faire son confident, le témoin de ses progrès. « Je sens que j'ai fait près de vous, cet hiver, provision d'une quantité d'énergies, et que je vis sur ces réserves ; je sens aussi que je vous dois des progrès ; près de vous j'ai refait mes classes, et il y a des choses que maintenant je ne penserais plus ni n'écrirais plus. » (p. 384).

L'équilibre est parfait dans cet échange car, tandis que l'aîné prodigue des conseils, montre, tente de corriger quelquefois, mais aussi vient en aide, financièrement ou activement, pour tenter d'alléger la peine que purge Robert sur le *Thionville* pour « fautes contre la morale », le jeune homme, par sa fraîcheur, sa

que les professeurs se promenaient en robe par la ville. En passant devant la vitrine de magasins, il se regardait comme dans une glace et se trouvait bien ainsi. »

spontanéité, sa joie de vivre, ressuscite les désirs et les passions de son ami. Mais l'harmonie est d'abord due à cette élection qui fut en fait réciproque. Certes, Gide a accepté de donner suite aux premières lettres, et donc d'encourager le rêve d'amitié du jeune Robert, pour s'investir vraiment dans cette relation et répondre aux pressantes attentes : « Je crois que vous êtes mon ami ; moi, je veux être sous votre protection, comme votre petit frère, la main dans la main très près », — et Gide en vient à l'appeler « mon petit », à faire la connaissance du jeune Michel Levesque, invite les deux frères au cirque ou au cinéma. Mais, d'autre part, Robert a lui aussi *choisi*, c'est-à-dire *préféré* Gide à d'autres, car il entretenait à l'époque des relations également amicales avec Max Jacob et Jouhandeau (qui fut son professeur).

L'équilibre, la confirmation de la rencontre s'opère donc à partir d'un sentiment de reconnaissance mutuelle. Les communions ont lieu autour du désir et du plaisir, le voyage étant le moyen de prédilection de la découverte sensuelle. Ici comme en littérature, Gide semble d'abord mettre son élève dans ses pas en l'encourageant à partir pour l'Italie, mais Robert, au fond, n'a pas vraiment besoin d'un guide, et c'est bien souvent l'enthousiasme et l'instinct sensuel du cadet qui offrent à l'aîné, en Tunisie ou en Grèce, les bonheurs à saisir en chemin... Le rôle de l'auteur de *Corydon* consiste alors à canaliser les appétits, à rendre harmonieux les rapports entre le besoin de s'écrire et la propension à la réjouissance, bref : à enseigner la tempérance. « Mais comment ne sens-tu pas que le désir et besoin de produire t'est enlevé par ces satisfactions immédiates que tu t'accordes ? Je crois que seule la privation de ces joies peut t'y précipiter (vers la production) comme par vengeance et avec une sorte de désespoir. Tu ne peux éprouver le besoin de peupler que la solitude et ne commencera d'imaginer que sur fond noir. » (p. 246).

Trop doué pour la vie, Robert Levesque ne trouve qu'exceptionnellement le temps et l'occasion de créer, et jamais, en fait, une halte assez longue ne lui permet de construire son œuvre. Libre, il n'est tenu que par les liens qu'il consent lui-même à tisser ; aventurier exemplaire, la captivité est pour lui une occasion de réflexion, mais pas de désespoir : il s'amuse de retrouver, toujours aussi fidèle, cette « chance » qui lui permet d'échapper au danger et de vivre intensément tout ce qui s'offre à lui. Ce sont sa vocation pour le plaisir et sa belle indépendance qui semblent les traits les plus essentiels de sa personnalité. Adolescent, ce n'est que son statut social qui lui pose un problème, et non pas son identité sexuelle : comment ne pas devenir un agent d'exportation comme son père, comment ne pas se laisser enfermer. Son désir, il le vit simplement, naturellement, et le raconte avec une franchise et une transparence inattendues pour l'époque.

Amoureux de l'amour, son génie, il l'a entièrement mis dans le dialogue avec lui-même dans son *Journal*, avec les autres dans ses lettres, formes vivantes qui lui permettent comme en photographie de jouer un rôle de révélateur. Il offre en effet un portrait vivant de Gide, mais fait aussi découvrir, en devenant traducteur, la poésie grecque — laquelle répond d'ailleurs, si l'on songe aux choix qu'il fait, à sa propre conception libre de l'Éros solaire... Mais jusque dans cette réussite où

se révèle la solidité de son jugement esthétique, Robert Levesque refuse de persévérer ; il préfère une fois encore sa liberté à la renommée : « Je me suis attaché à certains poètes grecs dont la poésie me semble considérable. Mon long séjour dans ce pays m'a comme amené à en écrire — et je serai toujours reconnaissant à la Grèce de m'avoir délié la langue. [...] Mais je ne voudrais pas m'attacher éternellement à la Grèce qui commence à me tenir par trop de liens. Je ne veux pas être uniquement celui qui aura présenté la Grèce moderne à la France. » (p. 369).

S'il est vrai que cette correspondance ne révèle pas, au strict sens du mot, de nouveaux aspects de la figure des deux hommes, on aurait cependant grand tort de négliger ce livre car, outre le charme vivant qu'il dégage, il constitue un document important de l'histoire de l'homosexualité au XX^e siècle. Déjà connu du lecteur par le *Journal* (publié par le BAAG) et la *Lettre à Gide* (éditée par Claude Martin au Centre d'Études Gidiennes en 1982), Robert Levesque retrouve ici, grâce à ces 229 lettres, la totalité, l'unité de son être, et ce recueil nous offre les reliefs authentiques d'une profonde amitié. De plus, le « tissu conjonctif » de Pierre Masson (où s'enchaînent des passages du journal inédit du jeune Robert [1927-31], mis en rapport avec des citations du *Journal* de Gide ou des *Cahiers de la petite Dame*), ainsi que la reproduction des lettres de Gide aux frères et à la sœur de Robert, Michel et Henri Levesque et Mme Annie Rottier, permettent de suivre pas à pas le chemin parfois sinueux des deux hommes. Dans cette édition très agréablement présentée et qui fournit au lecteur (presque) tous les éclaircissements souhaitables, on regrettera seulement que l'index ne soit pas vraiment complet.

*

À l'occasion d'une récente visite au Musée d'Uzès, un heureux hasard — favorisé par sa dynamique conservatrice, notre Amie Martine Peyroche d'Arnaud — nous y a fait rencontrer le D^r Paul Tournier (fils du libraire de Tunis Marcel Tournier¹), qui venait de faire don au fonds Gide du Musée d'un paquet de lettres abandonné par Gide à Tunis en mai 1942. Parmi celles-ci, deux lettres qu'il avait reçues de Robert Levesque et une de Michel Levesque, que nous nous devons de faire connaître à nos lecteurs, même si elles n'apportent pas à la correspondance publiée de compléments bouleversants.

Lettre de Robert Levesque, adressée à « Monsieur A. Gide / 40 rue Verdi / Nice ».
Athènes, le 20 décembre [19]41, Institut français.

Cher Monsieur,

J'envoyai l'autre jour (afin de publication) le poème ci-joint aux *Cahiers du Sud*². Vous serez heureux, je pense, de le lire déjà — et désirerez peut-être d'en marquer l'opprotune beauté. Ce n'est naturellement pas un débutant qui l'a écrit, mais un homme glorieux, quelque chose comme le d'Annunzio hellénique, on

1 V. ses souvenirs : « André Gide en Tunisie », présentés par ses fils Paul et Robert Tournier, BAAG n° 96, octobre 1992, pp. 452-68.

2 À sa lettre, Robert Levesque a joint le manuscrit d'une traduction, en prose, « par Georges Catsimbali et Robert Levesque », d'un poème, *Agraphon*, d'Angelos Sikélianos. V. la *Correspondance*, p. 349.

s'est récrié sur cette traduction. C'est d'autant plus drôle que je continue d'ignorer scandaleusement le grec ; un ami m'a seulement fait un mot à mot très serré...

Je vous écrivais tout récemment, vous communiquant l'adresse de Berenson (T Tatti, Settignano, Firenze) mais peut-être que, si vous n'y répugnez pas, le ministère des Affaires Étrangères, serait encore plus sûr. Il nous arrive de temps à autre des Valises. Vous pourriez adresser à R. L., Institut français d'Athènes, et mettre sous enveloppe au nom de M. Jean Poirier, Service des œuvres, Ministère des Affaires Étrangères. Je serais, ma foi, bien heureux d'avoir quelques signes de vous, bien que je vienne d'apprendre que Michel vous a vu ce printemps, que vous êtes en correspondance, que vous avez su peu ou prou de mes aventures (mais à la fin peut-être avez-vous reçu aussi mes notes de prisonnier). Je vous faisais savoir déjà dernièrement l'état d'aise où je me trouve (du moins en partie) sur mon travail. Enfin, on me demande quelque chose et je suis ivre de don. Je n'aurais pas cru que si tôt sonnât l'heure de restituer tant de lectures, d'heures paresseuses passées à orner un esprit. Je n'ai pour l'heure plus le temps de lire, je relis et ceci à l'usage de mes auditeurs. Ainsi tant d'émotions, tant de bouquineries ferventes du passé, aujourd'hui gagnent mon pain quotidien ! Grande chance, que je fasse un métier que j'aime. Les semaines sont trop courtes, mes heures de cours trop brèves pour tout ce que je voudrais dire. Comme ils écoutent, mes étudiants ! Je presentais bien que ceux qui veulent librement recevoir une culture s'ouvrent tout entiers à ses inspirations, mais maintenant je sens autour de moi dans l'extrême silence de leur attention comme le souffle chaud de leur désir de comprendre et d'apprendre. J'ai dans les mains un instrument des plus sensibles — et je reçois de l'amour. Aussi je suis heureux. Est-ce honteux ? Alors que dans les deux minutes de chemin qui me conduisent de ma chambre au travail, il m'arrive de voir défaillir chaque jour plusieurs pauvres ? Depuis longtemps je ne sors plus pour le seul plaisir de la promenade. Le temps et le cœur me manquent. Faut-il dire le cœur ? Ce qui m'effraie le plus, c'est comme on s'habitue à voir mourir de faim. On devient dur à force de voir tant d'être gisants, râlants. On s'habitue à n'avoir rien à leur donner. Et on est pris d'une sorte d'instinct farouche de conservation qui vous blinde.

Je vous envoie de nouveau des vœux de bonne année. Inutile de vous redire encore combien j'attends votre revoir... Ce qu'il y a de difficile avec les étudiants grecs qui sont tout chauds, tout bouillants, c'est de les garder. Ils se lassent très vite. On m'avait bien prévenu. Ce qui me touche tant, c'est que les miens me sont fidèles, et que leur nombre augmente. Ah ! si tout à coup vous apparaissiez parmi nous. Pourquoi dans un temps meilleur votre premier voyage ne serait-il pas pour cette terre ? J'irais vous chercher, et comme je saurais bien, maintenant, vous conduire à travers le pays et dans les cœurs...

Je vous embrasse mille fois.

Robert.

Je reçois à l'instant une lettre de Jacques par Berenson. Cette voie, donc, n'est pas mauvaise, de plus elle est rapide.

Lettre (carte postale) de Michel Levesque à André Gide.

Paris, 23 janvier 1942.

Cher Monsieur,

Je viens de passer quelques très mauvais jours après la triste nouvelle de la mort de F. Gabilanez. Notre ami a mis fin à ses jours le 13 Janvier. On l'a trouvé asphyxié à son domicile le 16. Un papier laissé sur la table donnait comme raison de ce suicide la santé. Il donnait aussi comme personnes à prévenir Robert et moi. Étant seul à Paris comme connaissance de cet ami je me suis occupé de tout et l'ai fait enterrer à Bagneux. Je ne suis pas encore remis de la perte de ce très grand ami. On se voyait souvent... Je ne lui avais pas encore fait signe de mon retour à Paris, ce qui fait que nous sommes restés trois semaines sans nous voir. Peut-être aurai-je dû lui faire signe plus tôt... Notre rencontre aurait pu changer sa décision... Je suis très attristé par cet événement et à la pensée que cet ami a pu tant souffrir. Je vous raconterai dans quelle ambiance il vivait... Voilà, cher Monsieur, les dernières nouvelles. Acceptez mes meilleurs souvenirs.

Michel.

Lettre de Robert Levesque à André Gide.

Athènes, 20 février 1942.

Cher Monsieur,

À la hâte, et par Jacques — un petit mot de salutation. Je sais que vous m'avez écrit (comment en eussé-je douté ?) mais, par malheur, rien n'est jamais arrivé. Depuis une lettre que vous m'écriviez le 4 janvier 41, silence (mais ce n'est pas le mot qui convient... quelques signes sensibles pourtant me feraient grand bien.) La voie Berenson que peut-être vous aviez essayée, avec les événements, a dû se fermer. Il y a la valise (aux bons soins de M. Poirier, Service des œuvres, Ministère des Aff. Étrangères. Vichy. Pour Robert Levesque, Institut français, Athènes...) ou bien ce qui peut-être vous paraîtra plus simple, une lettre envoyée à Jacques... Je ne dis pas que je vive dans l'attente d'une lettre de vous, ayant pour coutume de vivre suffisamment avec vous pour que rien ne puisse ajouter beaucoup à ce colloque. Mais une lettre de vous est cependant un des plaisirs assurés dont je reste le plus friand. Mille pardons que ce mot ne contienne rien qui puisse vous donner une ombre de surprise. Qu'il vous porte du moins une affection égale et quotidienne.

Je vous embrasse,

Robert.

CÉLINE DHÉRIN.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

De la *Bibliothèque P. Z.*, dispersée à l'Hôtel Drouot les 15 et 16 mars dernier, sous le n° 417 du catalogue : le ms. autogr., 9 pp. in-4° montées sur onglets et reliées demi-marouquin fauve, d'*Adagio*, méditation datée *Clinique de Nice, Mai 1949* [texte publié dans le n° 24, de décembre 1949, de *La Table ronde*, pp. 1827-32, puis intégré au *Journal* sous la date du 15 mai 1949]. Ce manuscrit, qui présente de nombreuses ratures et corrections, est interfolié avec la dactylographie corrigée (8 pp. 1/2 in-4°), qui présente elle aussi des corrections et additions autographes. En tête est relié un feuillet de dédicace autogr. signée, à Florence Gould (chez qui, à Juan-les-Pins, Gide résida quelque temps après sa sortie de clinique) : *Chère Florence amie. Ces pages datent de la clinique de Nice où j'ai commencé de connaître vos attentives prévenances. J'ai plaisir à vous les offrir en souvenir d'Aix, d'Avignon, de Juan les Pins, — et en témoignage de mon affectueuse et durable reconnaissance. André Gide. Villa Joyeuse, Juan les Pins, 1^{er} août 1949.* Jointes, une l. a. s. d'Henri Thomas, 1^{er} déc. 1949, à Fl. Gould, lui rapportant l'éloge que Gide fait d'elle et son souhait de « jouer de temps à autre sur le piano de votre salon » (1 p. in-4°, env.), et une fotogr. de Gide, Jean Lambert et Jean Denoël à Juan en 1949 (18 x 23 cm). [Extrait de catal. aimablement communiqué par notre Ami Patrick Pollard.]

Offerte pour 1000 F sous le n° 6138, au catalogue de la 18^e Vente à prix nets de la Galerie d'autographes Jean-Emmanuel Raux (5, rue du Vieil Abreuvoir, 78100 St-Germain-en-Laye) : L. dact. s., 1 p. in-4°, du 28 avril 1932. *Une lettre de la Chronos Verlag [...] m'apprend que la première représentation de mon Édipe est remise au 6 ou 7 mai. À vrai dire je n'ai pas souvenir qu'un traité ait été signé pour cette représentation. J'ai laissé mon traducteur Ernest Robert Curtius [...] s'occuper de la question des droits. Je sais seulement qu'il a été convenu que je partagerai avec lui (50 % chacun) les profits de cette représentation. Si traité a été signé c'est lui qui doit l'avoir et qui pourrait sans doute, en*

cas de difficulté, vous renseigner [...]. J'ai bien reçu avec votre lettre le compte de mes bénéfices pour les représentations d'Édipe à Paris...

Au catalogue (mars) d'*Autographes historiques et littéraires* de William Théry (24, rue Florimond Robertet, 28800 Alluyes), sous le n° 23 : L. a. s., 1 p. 1/2 in-12, s. d., à son *cher Gignoux*. *Si désireux que je sois de causer avec vous, j'attends néanmoins, pour vous donner rendez-vous, la lettre que Roy doit m'écrire au sujet de la question qui vous occupe...* (400 F).

Au catalogue du printemps 1995 de la librairie Les Neuf Muses, sous le n° 264, un ex. S.P. de l'éd. or. de *Robert*, avec envoi aut. s. : à *Marcel Arland, en cordial souvenir* ; jointe, une l. dact. s. au même, avec 3 lignes autogr. en post-scriptum, *Paris, 30 mai 1929*, 1 p. 3/4. Belle lettre sur son *École des femmes* : *Vos remarques sont d'une perspicacité singulière, et m'invitent à de fécondes réflexions... Il peut déjà vous apparaître que j'ai eu souci de réhabiliter l'homme aux yeux de ses lecteurs, au point de rendre presque incompréhensibles les revendications d'Éveline... Je ne disconviens pas qu'en présentant un mari moins méprisable, plus banalement humain, et somme toute particulièrement acceptable en tant qu'époux, j'eusse pu faire un livre d'une portée beaucoup plus générale.* [Un brouillon de cette lettre est conservée au Fonds Gide de la Bibl. litt. Jacques-Doucet.]

Au catalogue n° 156 (1995) de Waterfield's Antiquarian Booksellers (36 Park End Street, Oxford OX1 1HJ), qui offre près de 250 pièces provenant de la bibliothèque gidienne du regretté Peter Hoy, relevons le manuscrit (1 p. in-4°, vendu £ 635) de *Paysages, I : Environs de Dordrecht* [ce poème en prose parut dans la petite revue lilloise *L'Hémicycle* en août 1900 et n'a pas été recueilli dans les *Œuvres complètes*, mais a été reproduit par Michel Décaudin dans la *Revue du Nord* d'avril 1954] et quatre lettres autographes : une à Jacques Schiffrin (du 6 janvier 1948, 2 pp., £ 75), une à Édouard Ducoté (s. d. [1901], 3 pp., £ 60), une à Mme X... (4 juin 1925, 1 p.) et une, du « 6 ou 7 août », présentée comme adressée en 1924 à Marc Allégret [en réalité de 1911, à Eugène Rouart], ces deux dernières vendues £ 800.

Dans son prochain catalogue d'*Autographes*, M. William THÉRY (24, rue Florimond-Robertet, 28800 Alluyes, tél. 37.47.35.63) offrira un intéressant ensemble de *17 lettres inédites de Gide à Henry-D. Davray*. Les amateurs peuvent dès maintenant se faire connaître.

TEXTE INÉDIT

André GIDE, *L'Oroscope ou Nul n'évite sa destinée*. Scénario. Édition présentée par Daniel DUROSAY. Paris : Jean-Michel Place, 1995. Voir p. 480 du présent BAAG.

LETTRES INÉDITES

Guy DUGAS publie dans le n° 14 des *Carnets de l'Exotisme* (v. *infra*, section Articles), en appendice à son article « Pierre Dodinh, entre France et Indochine » et annotée par lui, la « Correspondance inédite avec André Gide » (pp. 92-104) de

l'intellectuel vietnamien : dix-neuf lettres écrites entre 1928 et 1937, toutes conservées au Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, dont 14 de Dodinh et 5 doubles dactylographiés des réponses de Gide.

André GIDE, *Correspondance avec Félix Bertaux (1911-1948)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1995, coll. « Gide/Textes » n° 10. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, XXXII-128 pp., ill., ach. d'impr. janvier 1995, 90 F. [90 lettres inédites, dont 68 de Gide (65 à Félix Bertaux, 2 à Pierre Bertaux et 3 à Max Clauss) et 22 reçues par lui (17 de Félix Bertaux, 1 de Pierre Bertaux, 3 de Max Clauss et 1 de Rilke).]

Paru en mars : André GIDE — Robert LEVESQUE, *Correspondance (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1995. Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 453 pp., ach. d'impr. Mars 1995 (Compo-System, Limonest), ISBN 2-7297-0515-5, 180 F. Un tirage spécial de 700 ex. numérotés du volume a été réalisé pour l'AAAG (dont c'est le « cahier annuel » pour 1995).

Deux belles lettres inédites dans la *Correspondance* de Francis POULENC, éditée par Myriam Chimènes (Fayard, 1994), l'une (pp. 477-8) de Poulenc à Gide, s. d. (août 1939 : « C'est avec émerveillement que je lis votre *Journal* »...), l'autre (pp. 478-9) étant la réponse de Gide, datée de Pontigny, 25 août 1939.

André GIDE, *Correspondance avec Charles-Louis Philippe et sa famille (1898-1936)*. Édition établie, présentée et annotée par Martine SAGAERT. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1995, coll. « Gide/Textes » n° 11. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 208 pp., ill., ach. d'impr. juin 1995, 95 F. [32 lettres échangées entre Gide et Ch.-L. Philippe, 115 lettres échangées entre Gide et la famille de Philippe.]

RÉÉDITIONS

Gallimard a publié en éditions « de poche », au mois de juin, le *Journal des Faux-Monnayeurs* (coll. « L'Imaginaire », n° 331, 135 pp., 38 F, ISBN 2-07-07416-8) et *Voyage au Congo suivi de Le Retour du Tchad, carnets de route* (coll. « Folio », n° 2731, 575 pp., ISBN 2-07-039310-0). Ce dernier est le dix-septième livre de Gide repris dans la collection « Folio ».

TRADUCTIONS

La première traduction italienne (à notre connaissance) de *Corydon* avait paru en 1992 à Milan, Casa Editrice Corbaccio ; elle vient d'être rééditée dans une collection de poche : André GIDE, *Corydon*. Traduzione di L. G. Tenconi. Milano : TEA ["I Tascabili degli Editori Associati"], n° 166, 1995. Un vol. br., 17,5 x 10,5 cm, couv. ill., 207 pp., ach. d'impr. janvier 1995, ISBN 88-7819-709-2, Lire 13 000. La traduction (du texte des deux préfaces et des quatre dialogues, mais non de l'appendice que contient depuis 1929 l'édition française) est précédée, pp. 5-11, d'une introduction de S. Tissi : « André Gide e il Corydon ».

LIVRES

Jean-Marie JADIN, *André Gide et sa perversion*, Paris : Arcanes, 1995, coll. « Hypothèses », un vol. br., 20,5 x 13,5 cm, 240 pp., ach. d'impr. févr. 1995, ISBN 2-910729-02-8, 139 F. Dû à un psychanalyste, psychiatre de formation, cet essai propose « au travers de la personnalité et du destin d'André Gide une subversion de cet étrange concept clinico-moralisateur qu'est la perversion en se mettant à la leçon de cet immense écrivain. On y trouvera donc des hypothèses sur le désir et les fantasmes inconscients de Gide, ses signifiants majeurs, les singularités de sa structure. Et, par voie de retour, l'inscription de la perversion dans la problématique bien plus vaste de l'agir au sens freudien du terme et dans la clinique de la métaphore paternelle telle que Lacan l'a définie ».

Eiko NAKAMURA, [*La Quête du Paradis. La pensée et la littérature d'André Gide.*] Tokyo : Éd. Surugadaï, 1995. Un vol. rel. sous étui, 21,5 x 15 cm, 281 pp., ach. d'impr. 20 mars 1995, ISBN 4-411-02071-8, ¥ 3500. [En japonais.]

Claude MARTIN, *Bibliographie chronologique des livres consacrés à André Gide (1918-1995)*. Nouvelle édition revue et complétée. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1995. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 84 pp., ach. d'impr. juin 1995, 42 F. [Édition revue, complétée et mise à jour — répertoriant 423 titres — de la *Bibliographie* parue en 1987, dont le tirage avait été rapidement épuisé.]

Signalons (avec retard) la présence de Gide dans l'étude d'André SIGANOS, *Le Minotaure et son mythe* (Paris : P.U.F., 1993, 160 pp. dont c. r. par Ida Merello dans le n° 114 des *Studi Francesi*, sept.-déc. 1994, p. 588).

CASSETTES ET DISQUES

Nous n'avons pas signalé en son temps (l'édition remonte à plusieurs mois) la parution, dans la collection des « livres-cassettes » des Éditions Thélème, de *La Porte étroite*, texte intégral lu par Marianne ÉPIN, enregistré sur trois cassettes qu'on peut trouver en librairie ou se procurer directement chez l'Éditeur, 5 rue de Pontoise, 75005 Paris (réf. THE 592, 155 F).

Un récent enregistrement des Mélodies de jeunesse de Darius Milhaud fait une place de choix à celles qui furent inspirées au compositeur par *La Porte étroite*. Ces mélodies, composées dans le courant de l'été 1913, remaniées en 1931, comprennent plusieurs dialogues entre Jérôme et Alissa, des fragments des lettres d'Alissa et cinq fragments du Journal d'Alissa. Elles sont remarquablement interprétées par la mezo-soprano Florence Katz, accompagnée au piano par Serge Cyferstein. Un CD Timpani 1C 1022 (distribué par Média 7). [J. Cl.]

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Bernard SICOT, « Cernuda et Gide : le choix d'*Amyntas* », *Impacts* (revue trimestrielle de l'Université Catholique de l'Ouest, Angers), 1994, n° 4, 15 décembre 1994, pp. 63-86. [Sur l'influence de Gide sur le poète espagnol Luis Cernuda (1902-1963), l'auteur a déjà publié un article en 1984 : « Gide et Cer-

nuda : les jardins de l'Éden retrouvé », dans la revue *Caravelle*, n° 43, pp. 125-49.]

Martine SAGAERT, « André Gide et l'Algérie », *Les Carnets de l'Exotisme*, n° 14, 2^e sem. 1994 [paru en mars 1995], pp. 9-20. [L'art. ouvre ce numéro que la revue consacre, sous le titre *Question coloniale et Écriture*, à la publication des actes du colloque organisé à Nice le 5 mai 1994 par le RIASSEM (Unité de Recherches Interdisciplinaires sur l'Asie du Sud-Est, Madagascar, Monde insulindien).]

Claude MARTIN, « [L'État présent des études gidiennes] » (traduit en coréen par Mme Kim Yong-Eun), *The Journal of Humanities* (Kangwon National University, Chunchon), vol. 32 (1994/12), pp. 130-9. [Cf. BAAG n° 105, p. 186.]

Bernard FAUCONNIER, « Une éducation sentimentale sans sentiments », *Magazine littéraire*, n° 331, avril 1995, p. 64. [Une lecture de *Paludes*, dans le dossier du magazine sur « les éducations sentimentales ».]

Emanuele KANCEFF, c. r. du BAAG n° 98 (avril 1993), *Studi Francesi*, n° 114, septembre-décembre 1994 [paru en avril 1995], p. 595.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Mlle Christine FROTIN, professeur de Lettres, nouvelle adhérente de l'AAAG, a soutenu en 1992, à l'Université de Haute-Bretagne, un mémoire de Maîtrise ès Lettres modernes préparée sous la direction de Mme Michèle Touret : *André Gide : corps et âme. Des débuts à 1909*.

M. François CHAUBET, professeur agrégé d'histoire, prépare une thèse sur *les Décades de Pontigny* sous la direction du Prof. Jean-François Sirinelli. (Le BAAG se propose d'ailleurs de consacrer son numéro d'octobre 1996 à Pontigny.)

Mme Sophie SAVAGE-LAVRUT, membre de l'AAAG, soutient le 28 juin, à l'Université Paris VII, devant un jury composé des Prof. Georges Benrekassa, Henri Godard, Alain Goulet et Pierre Masson, la thèse pour le doctorat ès Lettres qu'elle a préparée sous la direction du Prof. Henri Godard : *Récits, soties, roman : une approche de la poétique romanesque d'André Gide*.

V A R I A

JACQUES DROUIN (1908-1995) *** Nous avons appris le décès, survenu le 17 mars dernier, de Jacques Drouin qui, né le 15 mai 1908, était dans sa quatre-vingt-septième année et a été inhumé dans l'intimité au cimetière de Cuverville. Membre de l'AAAG depuis 1975, il avait livré, lors du colloque organisé en 1984 par l'association, quelques-uns de ses souvenirs de Gide et de Madeleine (publiés dans *André Gide 9*, pp. 13-26), et a longtemps nourri le désir de les rédiger de façon complète, mais les a finalement confiés à Mme Sarah Ausseil pour le livre qu'elle a consacré en 1993 à *Madeleine Gide*. Avec lui s'éteint le dernier des neuf neveux Rondeaux de Madeleine et André Gide, après les deux autres enfants de Jeanne (Dominique Drouin, 1898-1969, et Odile Foltz, 1910-1942), les quatre enfants de Valentine (Alain Bernardbeig, 1898-1938, Françoise Dorny, 1901-1965, Nicole Leborgne, 1902-1974, et Madeleine Gilbert, 1904-1905), et les deux de Lucienne (Odette Lenoir, née en 1902, et Nellie Hardion, née en 1905). L'AAAG présente ses sincères condoléances aux enfants du disparu, M. et Mme Michel Drouin, M. et Mme Jean-Pierre Lege-ret, M. et Mme Daniel Drouin et M. et

Mme Nicolas Drouin, qu'avait déjà éprouvés, l'an dernier, la mort de leur mère, née Ghisa Soloveitchik.

ROBERT RICATTE (1913-1995) *** C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès, survenu le 20 mars, de notre Ami Robert Ricatte qui, né le 9 octobre 1913, était dans sa 82^e année. Professeur à la Sorbonne puis à l'université Paris VII, il avait été, en mars 1968, le *premier adhérent* de l'AAAG et lui était resté fidèle. Homme chaleureux, enseignant hors pair, il laisse une œuvre importante et durable, dont nous rappellerons seulement ses deux thèses (publiées en 1953 chez Armand Colin), *La Création romanesque chez les Goncourt* et *La Genèse de "La Fille Élisa"*, et ses deux éditions monumentales, celle du *Journal des Goncourt* (en 22 vol., Impr. Nationale de Monaco, 1956-58, rééd. en 3 vol. de la coll. « Bouquins », Robert Laffont, 1989) et celle des *Œuvres romanesques complètes* de Giono (en 6 vol., Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1971-83).

TENDRESSE DE PROUST *** Vendu aux enchères à Drouot le 11 mars dernier, un exemplaire de l'édition originale du tome IV d'*À la re-*

cherche du temps perdu (*Le Côté de Guermantes - Sodome et Gomorrhe*, Éd. de la NRF, 1921), orné de ce bel envoi autographe : À André Gide, hommage d'une tendresse et d'une admiration qui ne se laisseraient pas condenser ainsi en quelques mots, écrits tandis qu'on me parle. Et avec une reconnaissance infinie pour l'adorable billet à Angèle. Marcel Proust. Le « Billet à Angèle » sur Proust est paru dans *La NRF* du 1^{er} mai 1921 (pp. 586-91, recueilli en 1924 dans *Incidences*, pp. 44-9), mais Gide en a communiqué les épreuves à Proust une huitaine de jours plus tôt. Le tome IV de la *Recherche* est mis en librairie le 2 mai, et Gide écrit dès le 3 à Proust qu'il en a achevé la veille au soir la lecture, mais sur un des deux exemplaires qu'il a lui-même été chercher chez Gallimard (v. la *Correspondance* de Proust, éd. Philip Kolb, t. XX, Paris : Plon, 1992, pp. 208-41).

UNE COQUILLE SINGULIÈRE *** Notre Ami José Cabanis nous communique la photocopie de la page de titre de l'exemplaire de *La Porte étroite* — acheté quand il avait quinze ou seize ans, vers 1938 : « J'ai dans ma vie acheté beaucoup de livres, mais celui-là est le seul, si grand fut mon éblouissement, pour lequel je me rappelle la librairie où je l'ai acheté, la vitrine où je l'ai vu »... On remarque que cet exemplaire de la « vingtième édition » est daté MCMVII — ce qui est évidemment une coquille, d'ailleurs bien surprenante dans un volume du Mercure, où la correction d'épreuves était généralement soigneuse. Faut-il lire MCMXII ? Ce qui voudrait dire que, après trois ans, le livre atteignait les 20 000 exemplaires (l'« édition » étant en effet encore de 1000 au Mercure, alors que Grasset comptait le « mille » pour 500...) ?

À André Gide
 hommage d'une tendresse
 et d'une admiration qui
 ne se laisseraient pas
 condenser ainsi en quelques
 mots, écrits tandis qu'on me
 parle. Et avec une reconnaissance
 infinie pour l'adorable Billet
 à Angèle. Marcel Proust

ANDRÉ GIDE

La Porte étroite

— ROMAN —

Efforcez-vous d'entrer par la porte
étroite.

LCC, XIII, 24.

VINGTIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

NOS AMIS PUBLIENT... ***

De David STEEL, dans le n° 162 (avril-juin 1994) des *Cahiers de l'Iroise*, pp. 53-68 : « Un écrivain brestois : Marie Lenéru ».

ROLAND BARTHES ET ANDRÉ GIDE *** Sur ce sujet, notre Ami Éric Marty (responsable de la nouvelle édition du *Journal* de Gide dans la « Bibliothèque de la Pléiade », et éditeur des *Œuvres complètes* de Barthes en 3 vol. au Éd. du Seuil) a fait une conférence à l'IMEC (Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine), au 25 rue de Lille à Paris, le 28 mars dernier.

LUCIE HEYMANN (1900-1995)

*** Dans sa quatre-vingt-quinzième année (elle était née le 28 mars 1900 à Paris), notre Amie Lucie Heymann est décédée le 30 janvier dernier, à Monterey (Californie) où elle vivait depuis plus de quarante ans. Débordante d'imagination et d'humour, elle avait une large connaissance de la littérature française du début de ce siècle et, après l'avoir longtemps animée, était présidente d'honneur de l'Alliance Française de Monterey où elle n'a cessé de déployer son enthousiasme à propager la culture et la langue françaises (ce qui lui valut la croix de la Légion d'Honneur). Lucie Heymann était membre de l'AAAG depuis 1980.

RENÉ VAILLOT (1905-1995)

*** Jusque dans son grand âge, René Vaillot fut un homme ouvert à la conversation et d'un accueil chaleureux malgré l'état précaire de sa santé. Il aimait en Gide l'écrivain d'une rare indépendance d'esprit, le considérant comme un héritier du siècle des Lu-

mières. Car, plus que tout, René Vaillot a aimé ce XVIII^e siècle et y a consacré l'essentiel de son œuvre littéraire. Ainsi, sous la direction de René Pomeau, a-t-il rédigé le second tome de *Voltaire en son temps*, à savoir *Avec Mme du Châtelet*, à laquelle il avait consacré d'ailleurs une biographie. À signaler également, une étude très pertinente sur le Cardinal et Mme de Tencin, ouvrages plaisants à lire autant que remarquablement documentés. [Né le 6 mai 1905, René Vaillot était membre de l'AAAG depuis 1978.] [H. H.]

PIERRE BERNARD (1940-

1995) *** Pierre Bernard d'Outre-land, qui fut longtemps membre de l'AAAG (1968-85), est mort à cinquante-cinq ans le 21 avril dernier, à Paris, des suites d'une longue maladie. Né à Millau (Aveyron) le 1^{er} avril 1940 (il était le petit-fils du sculpteur Joseph Bernard), il fonda en 1970 les éditions Sindbad, dont les beaux livres — tous consacrés au monde arabe et musulman — ont marqué le monde de l'édition ; c'est grâce à lui que parut la première traduction française (et mondiale) d'une œuvre du futur prix Nobel Naguib Mahfouz, *Passage des miracles*.

ASSOCIATION NOUVELLE

*** Vient de se créer, sous la présidence de Mme Henriette Colin, un *Comité International André Malraux*, association vouée à l'étude des œuvres et de la vie de l'écrivain ami de Gide. Elle mettra bientôt en place un centre de recherches et d'études, ainsi qu'un Musée Malraux, — et annonce un colloque, ayant pour thème *André Malraux et les lieux de mémoire*, qui se

déroulera du 21 au 29 novembre 1996. Administration du Comité : 4 rue Paul Doumer, 91370 Verrières-le-Buisson (tél. 16.1.69.30.71.12) ; cotisation annuelle : 150 F.

RECHERCHE *** Un de nos membres recherche le livre de Dorothy Bussy, *Fifty Nursery Rhymes* (Gallimard, 1951). Faire offre à M. Henri Docquier, 26 boulevard Suchet, 75016 Paris (tél. 45.25.00.30).

LÉGENDES... *** Lu dans la revue *Géo*, n° 195 de mai 1995, p. 140, dans la légende d'une (belle) photographie du château de Menthon-Saint-Bernard, illustrant un article sur le lac d'Annecy : « André Gide rédigea ici, au château de Menthon-Saint-Bernard, *Les Cahiers d'André Walter*. » C'est, paraît-il, une... légende qui a cours localement ! On sait qu'en réalité Gide, pour y écrire sa première œuvre, loua à Menthon — du 2 juin au 2 juillet 1890, pour 125 frs, — trois pièces dans un « chalet tout neuf en sapin, au-dessus de la ville, près du lac, dans un parc exquis naturel, de grands arbres dans une prairie dégringolante jusqu'au lac » (lettre à sa mère du 31 mai 1890, *Correspondance avec sa mère*, éd. Claude Martin, Gallimard, 1988, p. 72)...

OSCAR WILDE, LE PROCÈS *** Du 22 au 24 mai à Bruxelles (dans la Salle Solennelle de la Cour d'Appel du Palais de Justice) et du 26 au 31 à Liège et à Nivelles ont été données six représentations d'une reconstitution historique du procès où, à Londres il y a exactement cent ans, Oscar Wilde fut condamné. Le texte de ce spectacle, écrit par M^e Bernard Mouf-

fe, avocat au Barreau de Bruxelles, à partir des minutes du procès de 1895 et complété de nombreuses citations des œuvres de Wilde, a été publié par les Éditions Labor (156, Chaussée de Haecht, B 1030 Bruxelles). On peut se procurer le volume en le commandant à l'éditeur (prix de souscription : 495 FB + port 50 FB).

LA SALLE ANDRÉ GIDE DU MUSÉE D'UZÈS *** *Uzès, musée vivant* : le titre du bulletin de l'Association de ses Amis (que préside Mme Christiane de Panthou) est pleinement, et de plus en plus, justifié, notamment aux yeux des Amis d'André Gide : la « collection Gide » du Musée s'enrichit régulièrement — d'objets, de tableaux, de manuscrits, de documents divers, présentés de façon claire et agréable dans la salle du palais de l'ancien Évêché... Beaucoup de nos adhérents l'ont déjà visitée, surtout depuis l'exposition que son Conservateur, Martine Peyroche d'Arnaud (membre de l'AAAG), consacra voici deux ans à *André Gide et ses peintres*. Nous nous devons d'inviter ceux qui ne l'ont pas encore fait, non seulement à aller à Uzès, mais à aider cette salle à devenir ce qu'elle promet d'être, ce qu'elle doit être : « le » musée Gide, un lieu riche de souvenirs et d'évocations vivantes de l'écrivain. On aidera le Musée en le visitant, en achetant ses catalogues, en lui faisant des dons (objets, livres, autographes, peintures, etc.), en adhérant à l'Association de ses Amis (adresse : 31, avenue Maxime Pascal, 30700 Uzès, tél. 66.22.70.56 ; cotis. annuelle : 50 F, bienfaiteur : 100 F). © L'AAAG n'a malheureusement pas eu les moyens (et ne les aura jamais !) de transformer en « maison du souve-

nir » aucun « haut lieu gidien » comme les châteaux de La Roque ou de Cuverville, la Villa Montmorency ou le Vaneau ; mais Gide — et sa lignée paternelle séculaire — est bien présent dans la petite ville chantée par *Les Nourritures terrestres* : faisons tout ce qui nous est possible pour qu'il y soit de plus en plus vivant !

AVANT L'AN NEUF *** Sous ce titre, Henri Heinemann vient de publier un nouveau recueil de contes et nouvelles dans la collection « Mosaïque » des Éditions Vague Verte (un vol. 22 x 15,5 cm de 160 pp., avec des dessins de Laurence Dufour, ach. d'impr. 10 nov. 1994, ISBN 2-908227-22-3, 75 F). © On retrouve avec plaisir dans ce recueil les qualités du conteur de *Redites-moi l'histoire* et de *Tant l'on crie Noël*, mais aussi du poète de *Je ne te parle que du ciel* et de *L'Heure obsidienne* : la fraîcheur et le

sens de l'instant, le goût pour l'intimité et le mystère des êtres, l'exaltation à la fois chaleureuse et discrète des âmes franches. Il y a là des contes pour tous les âges, ceux que l'auteur destine explicitement aux « petits » n'étant peut-être pas les moins propres à séduire les « adultes ». Des contes, où l'imagination d'Henri Heinemann se plaît à s'ouvrir et à sourire en liberté, et des nouvelles, où on le sent plus personnellement impliqué, frémissant de souvenirs et des leçons d'expériences vécues qu'il nous livre en les transposant avec pudeur. Est-il besoin d'ajouter que cette douzaine de contes sont écrits avec élégance, dans une langue légère, riche et précise, où les mots, lumineusement, se posent sans peser sur les choses ?

[Notes rédigées par Henri Heinemann et Claude Martin.]

Catalogue 1995 des publications de l'Association des Amis d'André Gide et du Centre d'Études Gidiennes

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeurs : Claude MARTIN (1968-1985), Daniel MOUTOTE (1985-1988), Daniel DUROSAY (1988-1991), Pierre MASSON (1991-...). Fascicules 20,5 x 14,5 cm (27 x 21 cm pour le vol. I) de 150 à 250 pp., illustrés. Articles, textes inédits, bibliographies, documentation et informations ; numéros spéciaux. Tables et index périodiquement publiés (des vol. I à VIII dans le n° 48, des vol. IX et X dans le n° 56, des vol. XI et XII dans le n° 64, des vol. XIII et XIV dans le n° 74, des vol. XV et XVI dans le n° 85, des vol. XVII à XIX dans le n° 92, des vol. XX à XXII dans le n° 103/4, etc.). Numéro spécimen et tarif d'abonnement sur demande.

Vol. I	N° 1—17	Années 1968—1972	360 pp.	Épuisé
Vol. II	N° 18—24	Années 1973—1974	464 pp.	Épuisé
Vol. III	N° 25—28	Année 1975	290 pp.	Épuisé
Vol. IV	N° 29—32	Année 1976	338 pp.	Épuisé
Vol. V	N° 33—36	Année 1977	400 pp.	60 F
Vol. VI	N° 37—40	Année 1978	474 pp.	65 F
Vol. VII	N° 41—44	Année 1979	504 pp.	70 F
Vol. VIII	N° 45—48	Année 1980	616 pp.	85 F
Vol. IX	N° 49—52	Année 1981	560 pp.	85 F
Vol. X	N° 53—56	Année 1982	572 pp.	85 F
Vol. XI	N° 57—60	Année 1983	596 pp.	85 F
Vol. XII	N° 61—64	Année 1984	694 pp.	95 F
Vol. XIII	N° 65—68	Année 1985	588 pp.	85 F
Vol. XIV	N° 69—72	Année 1986	428 pp.	65 F
Vol. XV	N° 73—76	Année 1987	332 pp.	65 F
Vol. XVI	N° 77—80	Année 1988	424 pp.	65 F
Vol. XVII	N° 81—84	Année 1989	530 pp.	80 F

Vol. XVIII	N ^{os} 85—88	Année 1990	660 pp.	95 F
Vol. XIX	N ^{os} 89—92	Année 1991	570 pp.	95 F
Vol. XX	N ^{os} 93—96	Année 1992	526 pp.	95 F
Vol. XXI	N ^{os} 97-100	Année 1993	712 pp.	110 F
Vol. XXII	N ^{os} 101-104	Année 1994	558 pp.	95 F
Vol. XXIII	N ^{os} 105-108	Année 1995	pp.	En prép.

La collection complète, vol. I à XXII (1968-1994, 11 196 pp.) Épuisée
 Collection des vol. disponibles VII à XXII (1979-1994, 8 870 pp.) 1 250 F
 La réimpression des volumes épuisés est prévue.

COLLECTION « GIDE / TEXTES »

1. André GIDE, *PROSERPINE. PERSÉPHONE. Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 162 pp. tirage limité à 250 ex. numérotés, 1977. 50 F
2. André GIDE — Justin O'BRIEN, *CORRESPONDANCE (1937-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 335 ex. numérotés, 1979. 55 F
3. André GIDE — Jules ROMAINS, *CORRESPONDANCE (Supplément). Lettres inédites présentées et annotées par Claude MARTIN*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1979. Épuisé
4. *CORRESPONDANCE de GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923-1931). Présentée par Wanda VULLIEZ*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1981. 35 F
5. André GIDE — Jean GIONO, *CORRESPONDANCE (1929-1940). Édition établie, présentée et annotée par Roland BOURNEUF et Jacques COTNAM*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1984. 55 F
6. André GIDE — Thea STERNHEIM, *CORRESPONDANCE (1927-1950). Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUcart*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., tirage limité à 250 ex., 1986. 60 F
7. André GIDE — Anna de NOAILLES, *CORRESPONDANCE (1902-1928). Édition établie, présentée et annotée par Claude MIGNOT-OGLIASTRI*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 100 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1986. Épuisé
8. André GIDE, *UN FRAGMENT DES "FAUX-MONNAYEURS". Édition critique établie, présentée et annotée par N. David KEYPOUR*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1990. 65 F
9. André GIDE — Rolf BONGS, *CORRESPONDANCE (1935-1950). Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUcart*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1991. 65 F
10. André GIDE — FELIX BERTAUX, *CORRESPONDANCE (1911-1948). Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUcart*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1995. 90 F

11. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC CHARLES-LOUIS PHILIPPE ET SA FAMILLE (1898-1936)*. Édition établie, présentée et annotée par Martine SAGAERT. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 208 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1995. 95 F

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE

Répertoire, préface, chronologie, index et notices

par CLAUDE MARTIN

avec le concours de l'Équipe du Greco I30053 du CNRS :

FLORENCE CALLU, NICOLE PREVOT, JEAN CLAUDE, JACQUES COTNAM, PETER FAWCETT, CLAUDE FOUCART, ALAIN GOULET, PIERRE MASSON

Ouvrage en 6 fascicules, 29,5 x 20,5 cm, 442 pp., répertoriant et indexant plus de 18 000 lettres. Épuisé

(Nouvelle édition révisée, refondue en un volume et considérablement augmentée — plus de 24 000 lettres, en prép.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(1908-1943)

Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues, par Claude MARTIN. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ou 350 ex. numérotés.

- | | |
|---|------------|
| 1. <i>La première NRF (1908-1914)</i> . | A paraître |
| 2. <i>La NRF de Jacques Rivière (1919-1925)</i> . 160 pp., 1975.
Rééd. 1983. | 45 F |
| 3. <i>La NRF de Gaston Gallimard (1925-1934)</i> . 256 pp., 1976.
Rééd. 1983. | 60 F |
| 4. <i>La NRF de Jean Paulhan (1935-1940)</i> . 172 pp., 1977.
Rééd. 1987. | 50 F |
| 5. <i>La NRF de Pierre Drieu La Rochelle (1940-1943)</i> . 90 pp., 1975.
Rééd. 1983. | 35 F |
| 6. <i>La NRF de 1908 à 1943. Index des collaborateurs</i> . 156 pp., 1981. | 45 F |

(Nouvelle édition révisée, augmentée et refondue en un volume, en prép.)

HORS COLLECTIONS

Jacques COTNAM, *ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES ÉCRITS D'ANDRÉ GIDE*. Un vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 pp., tirage limité à 500 ex., 1971. Épuisé

- Susan M. STOUT, *INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—ROGER MARTIN DU GARD. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide*. Seconde édition. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 64 pp., tirage limité à 100 ex. numérotés, 1979. 30 F
- Jacques RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER, *CORRESPONDANCE (1909-1925)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., tirage limité à 400 ex. numérotés, 1980. 70 F
- Robert LEVESQUE, *LETTRÉ À GIDE & AUTRES ÉCRITS*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 1030 ex. numérotés, 1982. 50 F
- Alain GOULET, *GIOVANNI PAPINI JUGE D'ANDRÉ GIDE. Avec de nombreux inédits d'André Gide, de Giovanni Papini et de plusieurs autres auteurs*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., tirage limité à 500 ex. numérotés, 1982. 45 F
- Daniel MOUTOTE, *INDEX DES IDÉES, IMAGES ET FORMULES DU JOURNAL D'ANDRÉ GIDE 1889-1939*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 80 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1985. 40 F
- Claude FOUCAUT, *D'UN MONDE À L'AUTRE. LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—HARRY KESSLER (1903-1933)*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., tirage limité à 250 ex. numérotés, 1985. 50 F
- Claude MARTIN, *BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES LIVRES CONSACRÉS À ANDRÉ GIDE (1918-1986)*. Un vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 64 pp., tirage limité à 150 ex. numérotés, 1987 (Épuisé). Nouv. éd., revue et complétée, 1918-1995, un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 84 pp., tir. lim. à 150 ex. numérotés, 1995. 42 F
- André RUYTERS, *ŒUVRES COMPLÈTES*. Édition définitive, établie et annotée par Victor MARTIN-SCHMETS. Six vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés, 1987-90.
- Tome I. *Douze petits Nocturnes, Les Oiseaux dans la cage, A eux deux, Les Mains gantées et les pieds nus, Les Jardins d'Armide*. 428 pp., 1987. 80 F
- Tome II. *La Correspondance du Mauvais-Riche, Les Écales galantes, Paysages, Les Dames au jardin, Le Tentateur*. 400 pp., 1987. 80 F
- Tome III. *Le Mauvais-Riche, Poèmes, Poèmes en prose, Proses diverses*. — *La Gouvernante de Parme, La Ténébreuse, Histoire de Délia et du comte Manchot, La Captive des Borromées, L'Ombrageuse*. Deux vol., 328 et 220 pp., 1988. 90 F
- Tome IV. *Essais et critiques, Récits de voyages, Traductions*. 412 pp., 1988. 85 F
- Tome V. *Correspondances*. 500 pp., 1990. 100 F
- La collection complète en 6 vol. 410 F
- Henri GHÉON — Jacques RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1910-1925)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 280 pp., tirage limité à 300 ex. numérotés, 1988. 70 F
- Charles DU BOS — Jacques et Isabelle RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1913-1935)*. Édition établie, présentée et annotée par Biruta et Jean-Pierre CAP. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 336 pp., tirage limité à 200 ex. numérotés, 1990. 85 F

Marie A. WÉGIMONT, *REGARD ET PAROLE DANS "LA PORTE ÉTROITE" D'ANDRÉ GIDE*. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., tirage limité à 450 ex., 1994. 80 F

LES « CAHIERS » ANNUELS DE L'AAAG

Outre le BAAG trimestriel, l'Association des Amis d'André Gide sert à tous ses membres un "cahier" annuel, qui est soit un volume des *Cahiers André Gide* publiés depuis 1969 aux Éditions Gallimard (vol. br., 20,5 x 14 cm, tirage spécial de 500 à 900 ex. numérotés pour l'AAAG), soit des volumes extérieurs à la série. Les *Cahiers André Gide* et les cinq ouvrages parus aux Éditions Klincksieck, aux Lettres Modernes ou aux Presses Universitaires de Lyon sont ensuite diffusés par l'AAAG à un prix inférieur d'environ 20 % à celui des exemplaires vendus en librairie.

1969. *Cahiers André Gide 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Textes réunis et présentés par Claude MARTIN. 1969, 412 pp. En réimp.

1970. *Cahiers André Gide 2. Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. 1971, 280 pp. 54 F

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide*. [Gallimard, 1971, 64 pp.] Réimpr. Centre d'Études Gidiennes, 1979, 64 pp. 30 F

1971. *Cahiers André Gide 3. Le Centenaire. Actes des "Rencontres André Gide" du Collège de France. Avant-propos de Claude MARTIN*. 1972, 364 pp. 49 F
Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé

1972. *Cahiers André Gide 4. Les Cahiers de la Petite Dame. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Préface d'André MALRAUX. Index général établi par Dale F. G. MCINTYRE. I (1918-1929)*. 1973, 496 pp. 69 F

1973. *Cahiers André Gide 5. Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937)*. 1974, 672 pp. 103 F

1974. *Cahiers André Gide 6. Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937-1945)*. 1975, 416 pp. 69 F

1975. *Cahiers André Gide 7. Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945-1951)*. 1977, 328 pp. 89 F

1976-1977 [cahier double]. Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide. De "Paludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*. Klincksieck, 1977, vol. br., 24 x 16 cm, 688 pp. 199 F

1978. *Cahiers André Gide 8. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939). Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul COLLET.* 1979, 392 pp. 103 F
1979. *Cahiers André Gide 9. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. Édition établie et présentée par Jean LAMBERT et annotée par Richard TEDESCHI. I (1918-1924).* 1979, 536 pp. 98 F
1980. *Cahiers André Gide 10. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925-1936).* 1981, 653 pp. 114 F
1981. *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923-1931), présentée par Wanda VULLIEZ.* Centre d'Études Gidiennes, 1981, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp. 35 F
Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Centre d'Études Gidiennes, 1982, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. 50 F
1982. *Cahiers André Gide 11. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936-1951).* 1982, 684 pp. 135 F
1983. *Ramon FERNANDEZ, Gide ou le courage de s'engager. Édition augmentée de textes inédits, établie par Claude MARTIN. Préface de Pierre MASSON.* Klincksieck, 1985, vol. br., 24 x 16 cm, 172 pp. 105 F
- 1984-1985 [cahier double]. *Alain GOULET, Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide.* Lettres Modernes, 1986, vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 686 pp. 192 F
- 1986-1987 [cahier double]. *Cahiers André Gide 12. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. Édition établie et annotée par Jean CLAUDE. Préface de Claude SICARD. I (1902-1913).* 1987, 719 pp. 200 F
- 1988-1989 [cahier double]. *Cahiers André Gide 13. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. II (1913-1949).* 1988, 651 pp. 224 F
1990. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS, avec la collaboration de Pierre MASSON pour l'introduction. I (1895-1905).* Presses Universitaires de Lyon, 1990, vol. br., 20,5 x 14 cm, 456 pp. 132 F
1991. *André GIDE — André RUYTERS, Correspondance. II (1906-1950).* 1990, 424 pp. 132 F
- 1992-1993 [cahier double]. *Cahiers André Gide 15. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, I.* 1992, 592 pp. 256 F
1994. *Cahiers André Gide 16. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, II.* 1992, 544 pp. 224 F
1995. *André GIDE — Robert LEVESQUE, Correspondance (1926-1950). Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON.* Presses Universitaires de Lyon,

1995, 453 pp.

144 F

1996. *André GIDE — Henri de RÉGNIER, Correspondance (1891-1911). Édition établie, présentée et annotée par David J. NIEDERAUER et Heather FRANKLYN.* Presses Universitaires de Lyon, 1996. À paraître

Prix spéciaux par séries :

<i>Les Cahiers de la Petite Dame</i> , 4 vol.	315 F
<i>Correspondance André Gide—Dorothy Bussy</i> , 3 vol.	335 F
<i>Correspondance André Gide—Jacques Copeau</i> , 2 vol.	415 F
<i>Correspondance André Gide—André Ruyters</i> , 2 vol.	260 F
<i>André Gide et le Théâtre</i> , 2 vol.	460 F

N.B. L'ouvrage suivant, paru sous le n° 14 dans la collection des *Cahiers André Gide*, ne fait pas partie de la série des « cahiers » annuels de l'AAAG ; il est néanmoins diffusé par elle :

André GIDE — Valéry LARBAUD, *CORRESPONDANCE (1905-1938). Édition établie, présentée et annotée par Françoise LIOURE.* Paris : Gallimard, 1989. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 345 pp. Prix spécial AAAG 120 F

**Collection****« LE SIÈCLE D'ANDRÉ GIDE »**

publiée aux

Presses Universitaires de Lyon

Le siècle d'André Gide... Sous ce titre, le critique Robert Kanters publiait en 1963 un long article dans *La Revue de Paris* : « Ce siècle, il l'aura marqué tout entier. Il me semble qu'il l'emporte sur tous par l'universalité d'une certaine présence. On l'a appelé il y a longtemps déjà "le contemporain capital". Je dirais plutôt que, pendant ce siècle, nul n'a été impunément son contemporain... »

Trente ans après — et quarante ans après la mort de Gide —, le siècle est sur son déclin, mais ce constat reste vrai. Et c'est en fonction de cette réalité historique que la présente collection entend offrir au public des textes, des documents et des travaux qui témoignent de la permanente présence de Gide et permettent de l'approfondir. Y ont déjà paru et paraîtront dans l'avenir des *correspondances* du « Contemporain capital », des *mémoires et journaux* éclairant sa vie, sa figure et ses écrits, des *études* soigneusement sélectionnées parmi celles qui renouvellent notre compréhension de son œuvre.

Autour de Gide, les volumes de cette collection contribuent plus largement à la connaissance d'une longue période de l'histoire, française et européenne, de la littérature, des arts et des mentalités.

(Les prix indiqués sont inférieurs d'environ 20 % à ceux de l'éditeur.)

1. André GIDE, *Correspondance avec François-Paul Alibert (1907-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Un vol., XL-525 pp., 7 ill. hors-texte, 1982. (Épuisé chez l'éditeur) 110 F
2. François-Paul ALIBERT, *En Italie avec André Gide. Impressions d'Italie (1913). Voyage avec Gide, Ghéon et Rouart*. Texte inédit, établi, présenté et annoté par Daniel Moutote. Un vol., XXII-92 pp., 16 ill. hors-texte, 1983. (Épuisé chez l'éditeur) 50 F
3. Pierre MASSON, *André Gide. Voyage et écriture*. Un vol., 433 pp., 1983. (Épuisé chez l'éditeur) Épuisé
4. André GIDE, *Correspondance avec Jef Last (1934-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff. Un vol., VIII-192 pp., 1985. 80 F
5. André GIDE, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin (1891-1931)*. Édition établie, présentée et annotée par Henry de Paysac. Un vol., XLII-118 pp., 4 ill. hors-texte, 1986. 80 F
6. André GIDE, *Correspondance avec André Ruyters (1895-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin et Victor Martin-Schmets, avec la collaboration, pour l'introduction, de Pierre Masson. Deux vol., LVIII-387 et 417 pp., 15 ill. hors-texte, 1990. 260 F
7. Pierre MASSON, *Lire « Les Faux-Monnayeurs »*. Un vol., 168 pp., 1990. 90 F
8. *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*. Études rassemblées et présentées par Jean-Yves Debreuille et Pierre Masson. Un vol., 312 pp., 1994. 116 F
9. André GIDE, *Correspondance avec Robert Levesque (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson. Un vol., 453 pp., 1995. 144 F
10. Jean LAMBERT, *Gide familial*. Édition revue et augmentée. Un vol., 212 pp., ill. hors-texte. À paraître
11. André GIDE, *Correspondance avec Henri de Régnier (1891-1911)*. Édition établie, présentée et annotée par David J. Niederauer et Heather Franklyn. Un vol. En préparation.

Les prix indiqués dans ce catalogue s'entendent franco d'emballage et de port pour un montant de 80 F minimum (pour un montant inférieur, port facturé en sus).

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (ou d'une demande de facture), au

SERVICE PUBLICATIONS
ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
3, rue Alexis-Carrel, 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon
(Tél. & Fax 78.59.16.05)

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1995

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Composition et mise en page : *Claude Martin*

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Juillet 1995

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX